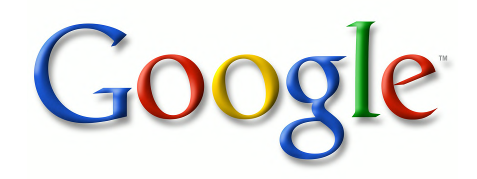

Google



ARTES
VERITAS
SCIENTIA
LIBRARY OF THE
UNIVERSITY OF MICHIGAN



ŒUVRES

DE MONSIEUR

DE LA

GRANGE-CHANCEL.

TOME SECOND.

ŒUVRES
DE MONSIEUR
DE LA
GRANGE-CHANCEL,

Nouvelle Edition revue & corrigée par lui-même.

TOME SECOND.



A PARIS,
Chez LES LIBRAIRES associés.

M. DCC. LVIII.

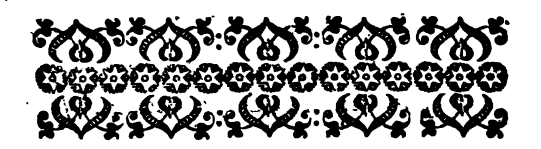
Avec Approbation & Privilege du Roi.

TABLE

Des Piéces contenues dans ce second Tome.

ATHENAIS,

TRAGEDIE.



PRÉFACE.

LA ſortune d'Athenaïs, par le moyen de Pulcherie, eſt une choſe que perſonne n'ignore. J'avoue que ce n'eſt pas un ſujet où l'on puiſſe trouver ce terrible & merveilleux que l'on a trouvé dans mes deux autres pieces; mais je crus qu'il ſeroit plus du goût d'à-préſent, & ſurtout des Dames qui ſe ſont érigées en juges de ces ſortes d'ouvrages, & qui préferent la délicateſſe des ſentimens à l'horreur des évènemens extraordinaires. Au reſte, il faut de la diverſité dans les ſujets, pour ne pas tomber dans l'inconvénient de ce joueur de luth dont parle Horace.

Ridetur corda qui ſemper oberrat eadem.

Je puis dire que c'eſt ici celui de mes

ouvrages à la versification duquel je me suis le plus attaché, & que ceux qui se donneront la peine de l'examiner sans prévention, la trouveront assez égale. On voit peu de tragédies où l'histoire soit plus réguliérement suivie que dans celle-ci; & si j'y fais paroître Théodose avec un peu plus de fermeté qu'il n'en avoit naturellement, on y voit aussi d'un autre côté son esprit susceptible d'amour & de jalousie, dont il fut si souvent agité durant tout le cours de sa vie, & qui causa depuis la disgrace d'Athenaïs & la mort de Paulin, que l'empereur fit légerement mourir pour une pomme qu'elle lui avoit envoyée.

Voici ce qu'en rapportent les historiens de ce tems-là, & entr'autres Theophanes & Marcellin, suivant l'ancienne traduction.

En ces entrefaites, & un an avant cette victoire) *c'est-à-dire des Romains sur les Perses*) Theodose devint amoureux d'Eudoxia, fille de Leontius, ou *Leontinus*, philosophe Athenien, & l'épousa tant pour l'excellence de sa

beauté, que pour la gentilleſſe de ſon eſprit orné des lettres humaines & des ſciences. Elle avoit eu nom Athenaïs, lequel elle changea à ſon baptême, où elle fut nommée Eudoxia, par Atticus patriarche de Conſtantinople. Entr'autres pieces, elle compoſa un excellent poëme ſur cette victoire de l'empereur contre les perſes.

Zonare écrit que ce mariage fut fait de l'avis de Pulcheria, princeſſe très-ſage & très-pieuſe, laquelle avoit un grand aſcendant ſur l'eſprit de ſon frere, & dès-lors lui fit chaſſer de ſa cour Antiochus eunuque, qu'Iſdigerde, roi de Perſe, ſon tuteur, lui avoit envoyé pour précepteur & gouverneur, lequel fut fait homme d'égliſe. Il rapporte auſſi que Leontinus ayant eu révélation de la haute fortune de ſa fille, ne lui avoit laiſſé que cent écus par ſon teſtament, encore qu'il fût riche, & qu'il avoit partagé tous ſes biens à ſes deux fils Valerius & Géneſius, l'aîné deſquels fut maître de

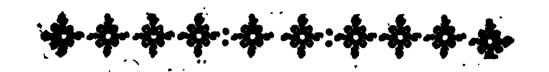
milice, ou chef d'armes; & le puîné préfet du prétoire d'Illirie, par la faveur de leur sœur qu'ils avoient autrefois méprisée.

L'épisode historique de Varanès n'est pas de mon invention. La Calprenede dans son roman de Pharamond me l'a fourni; & on l'a toujours trouvé si juste & si bien placé dans le roman, que je ne suis pas surpris qu'il ait fait le même effet dans la tragédie. Et pour ce que je dis dans mon second acte des sœurs de Pulcherie, on n'a qu'à lire les annales ecclésiastiques du cardinal Baronius.

Après avoir justifié la conduite de ma piéce par le rapport de tous les auteurs qui ont écrit sur ce sujet, je dirai maintenant à un très-petit nombre de jeunes gens qui n'en ont pas été contens, que ce n'étoit pas pour eux que je l'avois faite; que je ne doute point que quelque pasquinade ne leur plût davantage. Mais je travaille pour les personnes de bon goût, & l'approbation ou la critique des

jeunes gens ne sera jamais d'un assez grand poids pour regler le sort de mes ouvrages. Il suffit que tout Paris ait donné à cette piece des applaudissemens sinceres, & dont je fais beaucoup plus de cas que des leurs.





ACTEURS.

THEODOSE, Empereur d'Orient.

VARANÈS, Prince de Perse.

PULCHERIE, sœur de Theodose.

ATHENAIS, destinée à l'empire sous le nom d'EUDOXE.

LEONTIN, citoyen d'Athenes, pere d'Athenaïs.

PAULIN, favori de l'Empereur.

MITRANE, Seigneur Persan, de la suite de Varanès.

RHODOPE, gouvernante d'Athenaïs.

CAMILLE, } de la suite de Pulcherie.
FLAVIE, }

SATURNIN, domestique de Theodose.

SUITE.

La Scene est à Constantinople, autrement dite Bisance, dans le Palais impérial.



ATHENAIS,

TRAGEDIE.

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

LEONTIN, PAULIN.

LEONTIN.



UI, bientôt, cher Paulin, dans ces superbes lieux,
L'ambaſſadeur perſan va paroître à nos yeux.
La moitié de ſa ſuite annonçant ſa venue,
Dans Biſance à grands flots s'eſt déja répandue;

Et paroît par son nombre, autant que sa splendeur,
Plus digne d'un grand roi que d'un ambassadeur.
L'empereur aujourd'hui voit la fête éclatante,
Où l'hymen se prépare à remplir son attente,
Et de tout l'univers attirant les regards,
Ma fille va monter au trône des Césars.
J'attendois ce moment avec impatience,
Non pour être plus près de la toute-puissance,
Ni pour voir l'empereur me charger d'un emploi
Dont sa sœur Pulcherie est plus digne que moi;
Mais pour jouir, ami, de la douceur extrême
De voir fixer le sort d'une fille que j'aime,
Et loin de cette cour, précipitant mes pas,
Eviter des grandeurs qui ne me touchent pas.

PAULIN.

Quoi! lorsque par un sort que tout le monde admire,
Vous seul pouvez prétendre à gouverner l'empire;
Qu'au moindre événement nous voyons tous les jours
Qu'à vos seules clartés Pulcherie a recours,
Et que dans vos raisons, à l'état nécessaires,
Elle puise souvent des conseils salutaires;

Pourquoi vous dérober à votre heureux destin ?
Pourquoi nous fuir, Seigneur ?

LEONTIN.

Nomme-moi Leontin :
Laisse ces vains respects pour quelqu'ame vulgaire.
Chéri de Theodose, & presque son beau-pere,
Je ne m'éblouis point, voyant ce que je puis.
Mon cœur n'est point changé par le rang où je suis ;
Et qui de la vertu suivit toujours les traces,
Voit les prospérités ainsi que les disgraces.
Le sort par ses faveurs veut en vain m'éprouver ;
Comme il ne peut m'abattre, il ne peut m'élever.
Pour ma fille, il est vrai, j'ai souhaité l'empire ;
Mais prêt à l'y placer, je sens que je soupire ;
Je prévois des malheurs qui pourront m'accabler,
Et si je le pouvois, je voudrois reculer.

PAULIN.

Quel discours !

LEONTIN.

Par mes soins & mon expérience,
Jusques dans l'avenir j'ai porté ma science ;

J'ai cherché des secrets dans son obscurité,
Qui sembloient réservés à la divinité :
C'est là que consultant le sort de ma famille,
Au faîte des grandeurs je vis monter ma fille.
Mais depuis quelques jours, ciel ! quelle est ma terreur !
Je n'y vois qu'un amas d'épouvante & d'horreur;
Et lorsque m'attachant sur ces objets funebres;
Je cherche quelque jour à travers ces ténebres,
De mille maux confus l'affreux enchaînement
Me replonge aussitôt dans mon aveuglement.

PAULIN.

Hé ! pourquoi vous former ce funeste présage ?
L'on ne voit l'avenir qu'au travers d'un nuage;
Nul n'en est assuré.

LÉONTIN.

Dans ce que je prévois,
Puissai-je me tromper pour la premiere fois !
De ma fortune, ami, je ne te veux rien taire;
Je veux te découvrir les foiblesses d'un pere.
Moi, qui passant ma vie à l'abri des grandeurs,
Voyois sans m'éblouir leurs charmes séducteurs;
Quand je crus voir ma fille avec un diadême,
Je n'y pus résister pour un autre moi-même,
Et je crus que le ciel lui devoit un destin
Plus propre à ses vertus qu'au sang de Leontin.

Déja ſur cet eſpoir rempli de confiance,
Près d'Athenes mes ſoins élevoient ſon enfance,
Où, content de mon ſort, dans un heureux ſejour,
Eloigné du tumulte & des yeux de la cour,
Peut-être qu'aux douceurs d'une vie innocente
J'aurois ſacrifié la fortune apparente;
Lorſqu'au terme fatal preſcrit par les deſtins,
Varanès m'obligea de ſuivre mes deſſeins.

PAULIN.

Quoi! le fils d'un grand roi que la Perſe révere,
D'un roi que l'empereur regarde comme un pere!
Quel charme ſur vos bords avoit pu l'attirer?

LEONTIN.

Ce fut pour des raiſons que tu peux ignorer.
Peut-être on t'a parlé de ce prince indomptable,
Que mille qualités rendroient recommandable,
Si, la ſeule vertu reglant ſes actions,
Il ſavoit mieux dompter ſes fieres paſſions,
Et ſi, né pour monter à la grandeur ſuprême,
Avant que de regner il regnoit ſur lui-même.
Mais qui ne connoît point ce jeune ambitieux?
Trop vain, pour un grand cœur, du rang de ſes ayeux,

Qui veut que tout lui cede, & qui par ſon audace
Surpaſſe encor, dit-on, tous les rois de ſa race.
Après avoir ſoumis le Parthe révolté,
Iſdigerde craignant pour ſon autorité,
Dans un éclat pompeux l'envoya dans la Grece,
De ſon eſprit ſauvage adoücir la rudeſſe.
Athenes le reçut en fils d'un ſi grand roi.
J'étois en quelqu'eſtime: on lui parla de moi.
Il vint dans mon ſejour, où du reſte du monde
Je vivois ſéparé dans une paix profonde.
Il me vit, ou plutôt il vit Athenaïs;
Ses yeux de ſon éclat parurent éblouis.
Il brûla: ſon orgueil l'empêcha de ſe taire.
Et moi (tu vas rougir des foibleſſes d'un pere)
Je vis avec plaiſir ce cœur audacieux
Faire un premier eſſai du pouvoir de ſes yeux.
Mais comme je connus que ce prince farouche
Ne l'auroit point admiſe à l'honneur de ſa couche;
Que d'un flatteur appas le dangereux poiſon
Pouvoit d'un jeune cœur ſéduire la raiſon,
Et que dans ce péril ſa pudeur embarquée,
Par mes ſoins vigilans fut bientôt remarquée;
Je voulus, dans ſa ſource, avant qu'il fût plus grand,
Par une prompte fuite arrêter ce torrent.
Je m'arrache en ſecret du ſein de ma famille;
J'arrive dans ces murs, où je conduis ma fille.

L'illustre Pulcherie, estimant la vertu,
Se plaît a relever notre sort abattu;
Avec étonnement en parle a Theodose.
Il la voit, il l'admire, & l'hymen se propose.
Tu sais comme changeant de culte & de pays,
On l'a nommée Eudoxe, au lieu d'Athenaïs;
Qu'au monarque persan, par un avis fidele,
César a fait savoir cette grande nouvelle;
Et que l'ambassadeur, qu'on attend en ce jour,
Va lui porter l'aveu qu'attendoit son amour.

PAULIN.

Hé bien! dans ce récit que trouvez-vous à craindre?
Qui sera donc heureux, si vous êtes à plaindre?
L'hymen de votre fille est prêt a s'achever;
L'ambassadeur persan va bientôt arriver:
Si le jeune empereur attendoit sa présence;
Vous savez les raisons de cette déférence,
Et que malgré ses feux & son empressement,
Son devoir l'obligeoit à ce retardement.
Car enfin, en mourant Arcadius son pere,
Craignant d'un favori l'insolence ordinaire,
Et voyant sous son regne a quel excès d'horreur
Stilicon & Ruffin porterent leur fureur,
Par un choix, dont peut-être on ignore la cause,
Fit le persan tuteur du jeune Theodose;
Songeant à garantir l'enfance de son fils
Plutôt de ses sujets que de ses ennemis.

L'attente par l'effet ne s'est point démentie ;
Et, graces à ses soins, & ceux de Pulcherie,
L'empire est comme au tems de nos premiers
 Cesars.
Ses voisins étonnés tremblent de toutes parts ;
Tandis que des romains les villes saccagées,
Par çent peuples divers se trouvent ravagées,
Et que Rome elle-même éprouvant leur fu-
 reur,
N'est sous Honorius qu'un théâtre d'horreur.

LEONTIN.

Ainsi les plus grands biens sont mêlés de tra-
 verses,
Et le sort des mortels a des faces diverses ;
Ainsi ses cruautés se font mieux éprouver
A ceux que son caprice a pris soin d'élever.
Ma fille est aujourd'hui sur le trône montée,
Mais elle peut demain s'en voir précipitée,
Et sa chute, des grands ordinaire revers,
Peut, comme sa fortune, étonner l'univers.
Contre de tels assauts, contre un pareil orage,
Je veux par mes conseils affermir son courage ;
Et qu'au moins, si son cœur en demeure abattu,
On en blâme le sort, & non pas la vertu.
Depuis qu'à l'empereur sa main est destinée,
D'une foule si grande elle est environnée,
Que jusqu'à ce moment ne pouvant l'aborder,
Dans ces lieux écartés je viens de la mander,

Où, se débarrassant d'une importune suite,
De tout ce que je pense elle doit être instruite.
Mes vœux sont exaucés : on ouvre ; je la voi.
Pour ne la point gêner, Paulin, retire-toi.

SCENE II.

LEONTIN, EUDOXE, RHODOPE.

LEONTIN.

Ma fille, approchez-vous. Sur tout ce qui vous touche,
Il est tems que mon cœur s'explique par ma bouche,
Et qu'avantque chacun fléchisse sous vos loix,
Il s'ouvre encore à vous pour la derniere fois.
Au milieu des grandeurs que le ciel vous envoie,
Ce cœur, autant qu'il peut, s'abandonne à la joie,
Quand je vois le moment, qui vous comblant d'honneurs,
Doit allier mon sang au sang des empereurs,
Et répandre sur vous la gloire sans seconde
D'élever votre sort au premier rang du monde.

Mais aussi, quelle crainte agite mes esprits !
Quand je vois ces honneurs de tant de maux suivis ;
Qu'il vous faudra garder avec un soin extrême,
De toute votre cour, & surtout de vous-même :
Et qu'enfin votre cœur, sur le trône monté,
N'a jamais eu besoin de tant de fermeté.

EUDOXE.

Pourquoi donc, sur l'espoir d'un illustre hymenée,
Dans ces funestes lieux m'avez-vous amenée ?
Mon pere à ces périls devoit-il m'exposer ?

LEONTIN.

Aux célestes decrets nul ne peut s'opposer ;
Et vous aviez, ma fille, une vertu trop pure
Pour vous laisser languir dans une vie obscure.
Enfin, si le passé ne se peut réparer,
C'est contre l'avenir qu'il faut vous préparer :
De l'état de la cour j'ai pris soin de m'instruire,
Pour vous montrer comment il faut vous y conduire,
Et par quel sort heureux vous vous démêlerez
Des divers intérêts que vous y trouverez.
L'empereur est aimable ; il est jeune ; il vous aime ;
Il partage avec vous sa puissance suprême :

Mais ce même empereur peut ailleurs s'engager ;
Le cœur d'un jeune prince est facile à changer ;
Surtout, quand par le tems son ardeur amortie
Dans la possession se trouve rallentie ;
Il ne cherche qu'à rompre un funeste lien ;
Et souvent, qui peut tout ne se refuse rien.
Rendez-lui tous les soins d'une épouse fidele.
Quand même il brûleroit d'une flâme nouvelle,
Ne lui témoignez point de sentimens jaloux,
Pour ne lui point fournir des armes contre vous.

EUDOXE.

Hé ! sur quoi jugez-vous, mon pere, que mon ame....

LEONTIN.

Vous m'entendez : songez à mériter sa flâme,
Que l'ardeur de lui plaire est votre unique bien,
Et que tout votre cœur n'est pas trop pour le sien.
Vos égards, après lui, sont dûs à Pulcherie :
Elle a tout fait pour vous ; & quoique l'on vous die
Qu'en vous faisant passer le sceptre dans les mains,
Sa seule politique a conduit ses desseins ;
Contente que Cesar vous chérisse en épouse,
Jamais de son pouvoir ne vous montrez jalouse.

Le ſang de Theodoſe eſt né pour commander :
C'eſt au mien d'obéir ; c'eſt à vous de céder,
Et de ne point porter vos regards témeraires
Dans des ſecrets trop grands pour vos foibles lumieres.
Ce n'eſt pas tout encor. D'autres périls cachés,
Au ſouverain pouvoir ſe trouvent attachés.
Vous allez être en butte aux fureurs de l'envie :
Tremblez pour votre honneur ; tremblez pour votre vie.
Ceux qu'on croira le plus dans tous vos intérêts,
Vous tendront chaque jour mille piéges ſecrets.
Vous verrez les honneurs, vous verrez les délices
Vous cacher mille écueils & mille précipices :
C'eſt là qu'un front ouvert, un viſage ſerein,
Renferme au fond de l'ame un funeſte venin.
Sous le nom d'amitié la vengeance eſt couverte;
Tel vous flatte & vous rit, qui trame votre perte;
Et tel dans la faveur vous vient importuner,
Qui n'attend qu'un revers pour vous abandonner.
Peut-être je me trompe, & mon amour de pere
S'allarme d'un péril qui n'eſt qu'imaginaire.
Mais ſur le trône un jour, s'il vous faut ſuccomber,
Faites rougir le ſort qui vous fera tomber ;

Soit qu'il montre à vos yeux le calme ou la tempête
À tous ses changemens tenez-vous toujours prête ;
Ne lui présentez point un courage abattu,
Et lassez sa malice à force de vertu.
Surtout, dans les grandeurs où vous allez paroître,
N'oubliez point l'état où le ciel vous fit naître.
La fortune est à craindre où regne trop d'orgueil ;
L'on trouve le naufrage auprès de cet écueil.
Portez incessamment Cesar à la clémence ;
Toujours des malheureux embrassez la défense ;
Appliquez l'un & l'autre au bien de vos sujets ;
Faites fleurir partout la justice & la paix ;
Et par mille vertus l'une à l'autre enchaînées,
Remplissez le devoir des têtes couronnées.
Voilà ce que mon cœur, pressé de son devoir,
Brûloit depuis long-tems de vous faire savoir :
Prêt à vous voir monter à la grandeur suprême,
C'est le dernier avis d'un pere qui vous aime.
D'une nombreuse cour suivie à tous momens,
Je ne jouirai plus de vos embrassemens :
Quelqu'amitié pour moi que puisse être la vôtre,
Je serai dans la foule inconnu comme un autre ;
Et ce nom paternel qui me sembloit si doux,
Ne m'empêchera pas de fléchir devant vous.

EUDOXE.

Ah ! jamais vos bontés présentes & passées ,
Mon pere , de mon cœur ne seront effacées :
Je saurai sur le trône obéir à vos loix ,
Et tâcher d'y répondre à ce que je vous dois.

LEONTIN.

Non, non ; à ces devoirs je ne dois plus prétendre ,
Et je sai les respects que je devrai vous rendre.
Adieu. De mes avis tâchez de profiter,
Sans un trouble secret je ne puis vous quitter.
Souffrez , ma chere Eudoxe , avant que je vous laisse ,
Que mon cœur par ces pleurs vous marque sa tendresse ,
Que parmi les sanglots qui me coupent la voix,
Je vous tende les bras pour la derniere fois.
Adieu , ma fille.

SCENE III.

EUDOXE, RHODOPE.

RHODOPE.

Il faut le confesser vous-même,
Aucun pere jamais n'aima comme il vous aime.

Son coeur est tout à vous, & jusques aujourd'hui....

EUDOXE.

Il m'aime, & mes malheurs ne viennent que de lui.

RHODOPE.

De lui?

EUDOXE.

C'est par l'espoir dont il m'avoit flattée,
Que dans tous ces dangers il m'a précipitée.
Combien m'assuroit-il que les decrets des cieux
Me promettoient un sort si grand, si glorieux,
Qu'il n'étoit point de rang, où malgré ma naissance,
Je ne pusse à mon gré porter mon espérance.
On croit facilement tout ce qui peut flatter.
Déja par cet espoir je me laissois tenter;
Quand le fier Varanès arriva dans Athenes.
Son abord confirma mes espérances vaines;
Et voyant la splendeur du trône de Cyrus,
Je crus tout autre rang digne de mes refus.
Que d'un autre aisément on juge par soi-même!
Je crus voir dans ce prince une tendresse extrême;
Et dans le tems fatal qu'il feignoit de m'aimer,
Mon coeur innocemment se laissoit enflâmer.
O que ma vanité fut bientôt renversée!
Que ma crédule ardeur fut mal récompensée!

Quand je vis que formant de criminels desirs;
Aux dépens de ma gloire il cherchoit ses plaisirs;
Qu'au lieu d'un chaste hymen, avoué par mon pere,
Il n'offroit à mes voeux qu'un amour témeraire,
Et que pour écouter un trop juste devoir,
Il falloit pour jamais renoncer à le voir.

RHODOPE.

Ainsi, par un effet de la bonté divine,
L'on tire son bonheur d'où l'on craint sa ruine.
Vous devez rendre grace à ces heureux mépris;
Dont l'empire, Madame, est aujourd'hui le prix;
Et couvrant ce secret d'un éternel silence,
De Cesar & de lui faire la différence.
Songez qu'un empereur, un maître des humains,
N'a jamais eu pour vous que de chastes desseins;
Et que l'autre écoutant une ardeur criminelle,
Ne vous doit inspirer qu'une haine éternelle.

EUDOXE.

Oui, je le sai, Rhodope, & je vous ai fait voir
Si l'amour dans mon coeur balança le devoir,
Lorsque pour éviter son indigne poursuite,
De mon pere avec vous j'accompagnai la fuite.
Je ne le cele point: mon coeur préoccupé
A quelque vain soupir s'est peut-être échappé;
Mais

Mais bientôt, grace au ciel, la raison qui m'éclaire,
A repris sur mes sens son empire ordinaire.
N'en doutez point; je vais porter à l'empereur
Un cœur tout dégagé de sa premiere erreur.
Ce n'est point à son rang que je suis attachée;
C'est de lui seulement que je me sens touchée:
Plus je vois qu'il s'abaisse en soupirant pour moi,
Plus mon ame est sensible à ce que je lui dois.
Et toi, qui te flattant d'une indigne victoire,
N'avois que pour objet la perte de ma gloire,
Je crois que dans ton cœur de meilleurs sentimens
Répareront un jour ces honteux mouvemens.
Je me flatte du moins qu'au fond de tes provinces,
Tu sauras par la voix des peuples & des princes,
Qu'un cœur qui peut remplir le trône des Césars,
Pouvoit bien jusqu'au tien élever ses regards.



SCENE IV.

EUDOXE, CAMILLE, RHODOPE.

CAMILLE.

MAdame, pardonnez si j'ose vous distraire;
J'ai cru trouver ici Leontin votre pere.
La princesse l'attend.

EUDOXE.

Camille, quel dessein
Oblige la princesse à mander Leontin?

CAMILLE.

L'on vient de l'avertir qu'avec magnificence
L'ambassadeur de Perse est entré dans Bisance;
Et que par un dessein, que l'on ne connoît pas,
Le prince Varanès accompagne ses pas.

EUDOXE.

Le prince Varanès!

CAMILLE.

Oui, Varanès lui-même;
Qui du grand Isdigerde attend le diadême,

Et qui, dans un état digne de sa grandeur,
Auroit dû se montrer aux yeux de l'empereur.

EUDOXE.

O ciel !

CAMILLE.

De cet abord la princesse s'étonne;
Même à d'autres soupçons son ame s'abandonne :
Pour en approfondir le mystere incertain,
Elle veut sans témoin consulter Leontin.
Souffrez que je le cherche, & que sans plus attendre
Je coure où mon devoir m'oblige de me rendre.

SCENE V.

EUDOXE, RHODOPE.

EUDOXE.

Qu'entens-je ? Varanès va paroître à mes yeux !
Rhodope, quel dessein le conduit en ces lieux ?
Formidable, & cedant au courroux qui l'inspire,
Viendroit-il mettre obstacle au bonheur où j'aspire ?

Rien n'eſt ſi dangereux qu'un amant irrité.
Je connois ſon audace & ſa témérité :
Sa flâme, en me voyant, ne pourra ſe contraindre ;
L'empereur ſoupçonneux aura lieu de ſe plaindre :
Ils ſont tous deux rivaux, ils ſeront ennemis ;
Et de tous ces honneurs que je m'étois promis,
Il ne me reſtera que la douleur mortelle
D'allumer le flambeau d'une guerre cruelle.
Vains deſirs des grandeurs ! mouvemens déreglés,
Qui coutez tant de ſoins aux mortels aveuglés ;
Quand on croit poſſeder votre inconſtante pompe ;
C'eſt ainſi qu'un moment l'enleve & nous détrompe.
Mais peut-être trop loin portai-je mon effroi ;
Peut-être Varanès ne penſe plus à moi ;
Et tandis qu'à ce mal je cherche un vain remede,
Il verra ſans regret qu'un autre me poſſede.
Ah ! voyons Pulcherie ; allons de ſes ſoupçons
Apprendre, s'il ſe peut, les ſecrettes raiſons.
Ne perdons point de tems ; courons vite à mon pere

Demander dans ce trouble un conſeil ſalutaire.
Et toi qui vois ma crainte, ô ciel ! pour m'exaucer ;
Inſpires-moi les vœux que je dois t'adreſſer.

Fin du premier Acte.



J'ai donné tous mes ſoins au bien de ſes états,
J'en ai ſu détourner la guerre, les combats;
Et quand cet incendie embraſoit tout le monde,
Je les ai maintenus dans une paix profonde.
L'univers attentif à mon gouvernement,
En a vu le ſuccès avec étonnement.
Mais, quoique, ſur mes ſoins l'empire ſe repoſe,
Il lui faut des Ceſars du ſang de Theodoſe.
J'ai long tems, mais en vain, cherché de toutes parts;
De l'aurore au couchant j'ai porté mes regards,
Pour trouver un objet qui, content d'un grand titre,
Du pouvoir effectif pût me laiſſer l'arbitre:
Votre fille a paru. Sans le ſecours du ſang,
Je ne l'ai pas jugée indigne de ce rang;
Et comme ſon crédit n'a rien que j'appréhende,
Apprenez le ſujet qui fait que je vous mande.
Le prince Varanès qui porte ici ſes pas,
M'étonne, me ſurprend, je ne le cele pas;
Je croi même entrevoir le ſecret de ſon ame.
Vous, parlez franchement: qu'en penſez-vous?

LEONTIN.

Madame,
N'y prenant point de part qui puiſſe m'obliger...

PULCHERIE.

Voici ce que j'en crois; vous allez en juger.

Vous savez que la Perse en grandeur souveraine,
A toujours égalé la puissance romaine.
Trajan fut le premier de tous nos empereurs
Qui lui fit de la guerre éprouver les fureurs,
Et qui, sur les débris de ses villes fumantes,
Fit planter fierement nos aigles triomphantes;
Mais un si grand bonheur eut un plus grand revers.
Un César à son tour vaincu, chargé de fers,
Vengea cruellement tous les rois de l'Asie
Que Rome avoit réduits à cette ignominie.
Leur discorde depuis n'a de long-tems cessé;
La victoire douteuse a toujours balancé.
Mais lorsqu'également au carnage animées,
L'une & l'autre puissance assembloient leurs armées,
Mille ennemis nouveaux, mille autres nations
Tâchoient de profiter de leurs divisions.
On connut ce péril. Une paix assurée,
Pour l'intérêt commun fut conclue & jurée.
On en vit les effets: ces nouveaux ennemis
Furent dans chaque empire, ou vaincus ou soumis:
Et jusqu'à Constantin qui voulut que Bisance,
De la superbe Rome égalât la puissance:
Quelques troubles legers en naissant appaisés;
N'ont pas tenu long-tems nos peuples divisés.

Mon ayeul Theodose en connut l'importance ;
Toujours avec la Perse il fut d'intelligence.
Mon pere Arcadius fit encor plus que lui ;
Il voulut des Persans nous assurer l'appui ;
Et choisit leur monarque à son heure derniere,
Pour être le tuteur de l'empereur mon frere.
Depuis cet heureux choix, nos communs enne-
mis
Ont senti le pouvoir de nos peuples unis.
Tandis qu'Honorius, sans pouvoir la défendre,
Voit piller l'Italie, & mettre Rome en cendre ;
Que les Gots, que les Huns, les Vandales, les
Francs,
Prennent, pour l'accabler, des chemins différens ;
Du cruel Genseric la flotte épouvantable,
Menaçoit l'orient d'une chûte semblable :
Nous l'avons avec honte éloigné de nos bords,
Et contraint loin de nous de porter ses efforts.
La Perse a vu par-là dissiper la tempête,
Qui menaçoit aussi son orgueilleuse tête :
Elle voit comme nous qu'un mutuel secours,
Seul d'un pareil torrent peut arrêter le cours :
Et Varanès sans doute arrive dans Bisance
Pour serrer de plus près notre étroite alliance.
Mais ce n'est pas assés. Il est de surs moyens
Qui pourroient pour jamais en former les
liens ;
Et je croirai sans doute avoir quelque mérite,
Si je puis réussir dans ce que je médite.

Vous connoiſſez mes ſœurs ; elles ſortent d'un ſang
A ne voir point de trône au-deſſus de leur rang ;
Et plutôt que jamais leur fierté pût permettre
Qu'aux mains d'un roi barbare on daignât les remettre,
Elles vont faire au ciel des ſermens ſolemnels
De conſacrer leurs jours au culte des autels.
Moi-même, ſans les ſoins où l'empereur m'engage,
J'aurois par mon exemple affermi leur courage.
Mais enfin, me voyant dans la place où je ſuis,
Je ſonge à leur grandeur autant que je le puis.
Je trouve en Varanès tout ce que je deſire ;
J'y vois leur intérêt, & celui de l'empire ;
Et s'il faut un époux à l'une de mes ſœurs,
Je ne dois point ſonger à le chercher ailleurs.

LEONTIN.

Puiſque vous m'honorez de votre confidence,
Il eſt de mon devoir de rompre le ſilence,
Madame, & que du moins, par ma ſincérité,
Je vous marque mon zele & ma fidélité.
Ce projet, il eſt vrai, n'a rien que d'héroïque ;
J'y vois tant de grandeur & tant de politique,
Qui d'un âge plus mûr devroient être les fruits,
Qu'admirer & me taire eſt tout ce que je puis.
Les princeſſes vos ſœurs ont tous les avantages
Que donne la naiſſance à d'illuſtres courages.

Mais s'il faut sans détour m'expliquer sur ce point,
Où l'on voit Pulcherie, on ne les connoît point;
Et Varanès, Madame, a trop d'intelligence
Pour n'en connoître pas l'extrême différence.
Nourri loin de la cour, & dans la liberté,
Ma bouche ne sait point farder la vérité :
Et l'hymen qui joindroit son destin & le vôtre,
Seroit digne sans doute & de l'un & de l'autre.
Songez-y. Cet avis n'est pas à dédaigner;
Et quoique dans Bisance il soit beau de regner;
Qu'au trône avec Cesar vous preniez votre place;
Vous le dirai-je ? un jour tout peut changer de face.
Un frere peut du trône écarter une sœur :
Un époux seulement vous chasse de son cœur.
Mais soit que l'un des deux vous haïsse ou vous aime,
Faites-vous un rempart d'un double diadême,
Et que malgré le sort, à vous nuire obstiné,
Votre exil soit partout un exil couronné.

PULCHERIE.

Je vous entends. Malgré votre vertu sévere,
Peut-être cet hymen auroit de quoi vous plaire,
Puisqu'en quittant un rang qui fait tant de jaloux,
Je n'y pourrois laisser que votre fille, ou vous.

Mais du soin de l'état mon frere m'a chargée ;
A conserver ses droits je me suis engagée ;
Et sans porter ailleurs mes vœux ni mes regards,
Je veux vivre & mourir au trône des Césars.

LEONTIN.

Hé ! quel lâche intérêt aurois-je de prétendre
Que du trône par-là vous eussiez à descendre ?
Ma fille vous doit tout : mon amour paternel
Formeroit-il en vain ce desir criminel ?
Et seroit-ce affermir sa fragile puissance,
Que d'éloigner en vous sa plus ferme espérance ?
Non ; vos seuls intérêts me font ouvrir les yeux.
Hé ! quel sort parmi nous seroit plus glorieux,
Que de voir cet hymen sans peine, sans traverse,
Réunir sous vos loix l'empire avec la Perse ?
L'occident, dites-vous, sous le nombre accablé,
Par cent peuples divers se trouve désolé ;
Et ce torrent rapide inondant l'Italie,
Jusque dans l'orient peut porter sa furie.
Pour vous mettre en état de ne rien redouter,
Par une forte digue il le faut arrêter.
On sait que le sénat, aussi sage que juste,
Sous l'aveu de César vous a nommée Auguste ;
Ainsi l'heureux époux dont vous serez le choix,
Peut ranger avec lui l'empire sous ses loix :

Votre oncle Honorius, dont il suivroit la trace,
A l'époux de sa sœur a fait la même grace ;
Et l'on les voit encor sur un trône commun ;
Montrer à l'occident deux maîtres au lieu d'un.
Après ce grand exemple, en faut-il davantage ?
Madame, à Varanès donnez votre suffrage,
Et que ce choix illustre & célebre à jamais,
Mette tous les mortels au rang de vos sujets.

PULCHERIE *en se levant.*

Enfin c'est votre avis, Leontin ; je veux croire
Qu'il part de votre zele, & ne rend qu'à ma gloire :
Et comme aucun amour n'aura part à mon choix,
Si quelque jour l'hymen me range sous ses loix,
Qu'au seul bien de l'état je donne mon suffrage,
Auprès de Varanès achevez cet ouvrage.

LEONTIN.

Moi ! Madame ; songez qu'étranger en ces lieux....

PULCHERIE.

Non : mon secret encor n'a paru qu'à vos yeux ;
Et je veux que vous seul, touchant cet hymenée ;
De ce prince & de moi regliez la destinée.
L'empereur va bientôt conduire ici ses pas ;
A ses premiers regards ne vous exposez pas :

Nous aurions quelque lieu de rougir l'un & l'autre,
S'il croyoit que ma voix eût emprunté la vôtre.
Quand on l'aura laissé dans son appartement,
Revenez profiter de cet heureux moment:
Alors, sans que ma gloire y soit interessée,
Tâchez adroitement de savoir sa pensée;
Et selon ses desseins, je laisse à votre foi
La liberté d'agir pour mes sœurs, ou pour moi.

SCENE III.

PULCHERIE, FLAVIE.

PULCHERIE.

Je forme un grand projet, mais ma gloire établie,
Quel qu'en soit le succès ne peut être affoiblie;
Et pourvu que mon cœur ne se démente pas...

FLAVIE *rentrant.*

Madame, l'empereur adresse ici ses pas.



SCENE IV.

THEODOSE, VARANÈS, PULCHERIE, MITRANE, PAULIN, FLAVIE, SATURNIN, *Suite de l'Empereur.*

THEODOSE.

MA sœur, qui l'auroit cru que de mon hyménée,
Le prince Varanès m'annonçât la journée ;
Que sans nous avertir de cet excès d'honneur,
Il vint par sa présence achever mon bonheur,
Et connoître à quel point mon estime est sincere
Pour le fils d'un grand roi qui me tient lieu de pere ?

PULCHERIE *à Varanès.*

Oui, Bisance, Seigneur, fidele à son devoir,
Est d'autant plus sensible au plaisir de vous voir,
Que contre ses rivaux le bruit de vos merveilles
Avoit charmé son cœur, & frappé ses oreilles ;

Et

Et que de votre bras les illustres essais
L'avoient fait ressentir de vos heureux succès.
Vous verrez par son zele, & par reconnoissance,
Combien elle chérit votre auguste alliance ;
Et que pour l'affermir, il n'est rien parmi nous
Où ne puisse aspirer un héros tel que vous.

VARANÈS.

L'amitié de César, & celle de l'empire,
Sont les seuls biens, Madame, où Varanès aspire ;
Et j'en serois indigne autant que malheureux,
Si, les ayant acquis, je formois d'autres vœux.

THEODOSE.

Seigneur, quelques efforts qu'on fasse pour vous plaire,
Un moment de repos vous est plus nécessaire :
Tout est dans ce palais soumis à votre loi,
Vous êtes dans Bisance empereur comme moi.
Tandis qu'avec ma sœur je cours en diligence
Où mille soins divers exigent ma présence ;
Lorsque pour mon hymen je vais tout disposer
Dans cet appartement daignez vous reposer ;
Et quand tout sera prêt, je reviendrai moi-même
Vous prendre pour témoin de mon bonheur extrême.

SCENE V.

VARANÉS, MITRANE.

VARANE'S.

JE puis donc te parler, Mitrane, & grace aux Dieux,
Varanès te retrouve en rentrant dans ces lieux.
A peine pour savoir tout ce que je dois craindre,
Aux yeux de Theodose ai-je pu me contraindre:
Tandis qu'il me parloit, je ne voyois que toi;
Mais enfin sans témoins, Mitrane, je te voi.
Toujours du même feu mon ame est possédée;
Toujours d'Athenaïs je conserve l'idée.
Qu'en as-tu découvert? ne me déguise rien:
Qu'as-tu vu, que fais-tu de ton sort & du mien?

MITRANE.

Seigneur, en ce moment j'arrive dans Bisance
Sans pouvoir vous flatter de la moindre espérance;
Mes soins, pour la chercher, ont été superflus.

VARANE'S.

Quoi, Dieux! injustes Dieux! je ne la verrai plus?

MITRANE.

Non, Seigneur; dans Argos, dans Thebes, dans Micene,
J'ai fait, pour la trouver, une recherche vaine.
Sans en rien découvrir, j'ai vu l'Isthme fameux
Que battent les deux mers de leurs flots écumeux :
Avec le même fruit j'ai couru dans l'Elide :
Son nom est trop obscur pour me servir de guide.
Que vous dirai-je ? après tous les pas que j'ai faits,
Desespérant pour vous de la revoir jamais,
Sur l'ordre qu'en partant vous me fites entendre,
Dans Bisance, Seigneur, je venois vous attendre,
Où d'un moment par vous je me vois devancé,
Différent de l'état où je vous ai laissé.

VARANE'S.

Que veux-tu ? las de suivre une route diverse,
Je rencontre en chemin l'ambassadeur de Perse;
Il m'entraîne en ces lieux plein de mon desespoir,
Et j'y suis arrivé sans m'en appercevoir.
Cruelle ! dans quels lieux vous êtes-vous cachée ?

De mes vives douleurs n'êtes-vous point touchée ?
Depuis le jour fatal que vous m'avez laissé,
Mon crime par mes pleurs n'est-il point effacé ?
N'aurez-vous point pitié d'un prince qui vous aime ?
Je connois mon erreur, je ne suis plus le même.
Vous avez en fuyant, avec tout mon espoir,
Emporté tout l'orgueil que je pouvois avoir.
Oui, si je vous ai fait une injure mortelle,
La peine que je souffre est cent fois plus cruelle.
Voilà de mon orgueil le déplorable fruit,
Mitrane; voi l'abîme où mon sort est réduit.
Ah ! pourquoi, me parant d'une vertu forcée,
Au rang de mes ayeux ne l'ai-je pas placée ?
Qu'un prince est aveuglé, qui d'un frivole honneur
S'éblouit aux dépens de son propre bonheur !
En me donnant un cœur si fier & si terrible,
Pourquoi, Dieux inhumains, le fites-vous sensible ?
Ou pourquoi falloit-il qu'en me donnant le jour,
Vous fissiez mon orgueil plus fort que mon amour ?

MITRANE.

Ah, Seigneur ! modérez les plaintes que vous faites;
Tâchez de dissiper le desordre où vous êtes,

Dans ces lieux où peut-être on vous fait obſerver.
O ciel ! dans cet état falloit-il arriver ?

VARANE'S.

Je ſuis dans un état à ne me plus contraindre ;
Je n'ai d'autre douceur que celle de me plaindre.
Je perds, par mon caprice, un objet plein d'appas ;
Je pouvois être heureux, & je ne le ſuis pas.
Ce reproche toujours revient en ma mémoire,
Et je n'écoute plus la raiſon ni la gloire.
Non, ſans Athenaïs le jour m'eſt odieux ;
Je ne ſaurois plus vivre éloigné de ſes yeux :
S'empare qui voudra du ſceptre de mon pere ;
Après ce qu'il me coûte il ne ſauroit me plaire ;
Et ſa poſſeſſion n'a plus pour moi d'attraits
Qui puiſſent réparer la perte que je fais.

MITRANE.

Dieux ! qu'eſt-ce que j'entends ?

VARANE'S.

Je veux chercher encore
L'ingrate qui me fuit, l'ingrate que j'adore.
Fuyons de cette cour, où le bonheur d'autrui
M'eſt un nouveau ſurcroît de triſteſſe & d'ennui.

Ici tous les objets m'embarrassent, me troublent;
Au milieu des grandeurs mes disgraces redoublent.
Ah! fuyons... Mais, que vois-je? en croirai-je mes yeux?
Ne me trompai-je point? Leontin en ces lieux!
Leontin!

SCENE VI.

VARANÉS, LEONTIN, MITRANE.

LEONTIN.

OUi, c'est lui qui s'offre à votre vue.

VARANE'S.

Ah, ciel! Athenaïs qu'est-elle devenue?

LEONTIN.

Vous jugez bien, Seigneur, qu'elle a suivi mes pas:
Mais si vous m'en croyez, vous ne la verrez pas.

VARANE'S.

Hé, qui me contraindroit à cet effort extrême?
Qui m'en empêcheroit?

LEONTIN.

Votre gloire, vous-même.

VARANE'S.

Ma gloire!

LEONTIN.

Oui. Mon dessein n'est pas de vous flatter,
Seigneur, pour votre gloire il la faut éviter.
Votre fortune ailleurs, pour peu qu'on la seconde,
Ne peut moins aspirer qu'à l'empire du monde;
Mais sa vue est pour vous un écueil dangereux,
Et votre injuste amour vous peut perdre tous deux.

VARANE'S.

Ah, Leontin! cessez de craindre ma présence;
Je ne viens point lui faire une nouvelle offense;
Mais plutôt, connoissant mon crime & ses vertus,
Je viens pour l'élever au trône de Cyrus.
Je ne suis plus aveugle, & je lui rends justice;
Je veux qu'aux yeux de tous notre hymen s'accomplisse;

Je borne tous mes vœux au nom de son époux.

LEONTIN.

Non, Seigneur, cet aveu n'est plus digne de vous :
Un prince est de son sort comptable à sa patrie,
S'il ne veut qu'à jamais sa gloire soit flétrie.
Vous connoissez l'empire, & vous n'ignorez pas
Combien son alliance importe à vos états.
Ah ! par un beau projet, à vôtre ardeur guerriere
Ouvrez, sans plus attendre, une illustre carriere.
L'empereur a des sœurs, & vous avez des yeux :
C'est là de quoi flatter un cœur ambitieux :
C'est là, Seigneur, c'est là que vous devez prétendre.

VARANES.

Ah ! cessez un discours que je ne puis entendre :
J'adore Athenaïs ; charmé de ses appas,
Je ne saurois rien voir quand je ne la vois pas.
De grace, à mon amour ne soyez plus contraire;
Souffrez que Varanès vous appelle son pere :
Ne me refusez pas le bonheur que j'attends :
Après un tel aveu . . . . .

LEONTIN.

Seigneur, il n'est plus tems.

Cet

Cet hymen autrefois honorant ma famille,
M'eût ébloui sans doute en faveur de ma fille ;
Mais son sort aujourd'hui ne dépend plus de moi ;
Portez en lieu plus haut vos vœux & votre foi ;
Songez ce que de vous attend votre patrie ;
Voyez ce qu'est l'empire, & ce qu'est Pulcherie :
Sa gloire, son pouvoir, ses rares qualités,
Les honneurs que son rang peut sur vous...

VARANE'S.

Arrêtez.
Après m'être abaissé jusques à la priere,
Vous savez qui je suis, craignez de me déplaire.
La seule Athenaïs peut m'imposer des loix ;
Et si vous m'en priviez une seconde fois ;
Si vous osiez encor l'éloigner de Bisance,
Je vous ferois sentir l'effet de ma vengeance.
Au bout de l'univers je vous irois chercher,
Et rien à ma fureur ne vous sauroit cacher.

LEONTIN.

A la cour de César on n'a point ces allarmes,
Seigneur ; & si sa vue a pour vous tant de charmes,
Allez à Pulcherie adresser ce transport ;
Elle seule est ici l'arbitre de son sort.
Vous savez le pouvoir qu'elle a dans cet empire,
Je vous laisse y penser, Seigneur, & me retire.

SCENE VII.

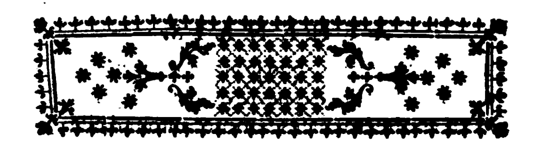
VARANÉS, MITRANE.

VARANE'S.

IL croit par ces discours rallentir mon ardeur.
Mitrane, suis ses pas. Je cours vers l'empereur
Le prier qu'en faveur de son bonheur extrême,
Varanès, comme lui, possede ce qu'il aime.

Fin du second Acte.





ACTE III.

SCENE PREMIERE.

THEODOSE, PAULIN,

Suite de l'Empereur.

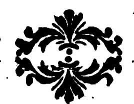
THEODOSE.

HE bien ! pour ce moment si long-tems desiré,
Les soins de Pulcherie ont-ils tout préparé ?

PAULIN.

Oui, *Seigneur*, & déja Bisance est toute prête
A voir d'un œil content cette pompeuse fête :
Jamais un empereur si digne d'être heureux,
De son peuple empressé ne reçut tant de vœux ;
Et le sénat entier ne fit jamais paroître
Plus d'applaudissement pour le choix de son maître.

Eudoxe cependant, que je viens d'avertir,
Pour marcher sur vos pas se prépare à sortir.
J'ai vu confusément ses femmes autour d'elle,
Pour relever encor sa beauté naturelle,
Employant de leurs mains le zele industrieux,
Epuiser ce que l'art a de plus précieux.
Elle, sans s'éblouir dans un âge si tendre,
Reçoit tous les honneurs qu'on s'empresse à lui
rendre.
L'éclat, qui de son rang soutient la majesté,
N'imprime sur son front aucune vanité:
Et de tous ces atours le pompeux assemblage,
Vaut moins que la pudeur qui brille en son visa-
ge.
Chacun pour l'admirer s'approchant de plus
près,
Remplit avidement le temple & le palais.
L'ambassadeur Persan, pour la cérémonie,
A déja pris sa place auprès de Pulchérie;
Et pour être témoin d'un spectacle si doux,
Varanès à l'autel veut marcher avec vous.



SCENE II.

THEODOSE, PAULIN, SATURNIN.

SATURNIN.

Le prince Varanès, avec impatience,
Fait demander, Seigneur, un moment d'audience.

THEODOSE.

Il peut entrer; & quoi qu'il vienne demander,
Je suis dans un état à lui tout accorder :
Ma sœur m'a témoigné le dessein qui l'amene;
Loin de le traverser, j'y souscrirai sans peine.
Prêt d'épouser Eudoxe, & d'obtenir sa foi,
Je voudrois que chacun fût heureux comme moi.
Est-il rien de pareil à la douceur extrême
De pouvoir sur un trône élever ce qu'on aime?
Non, il ne fut jamais un destin plus heureux;
Je suis aussi content que je suis amoureux :
Cette noble pudeur, qui dans son port éclate,
Sa grace, sa beauté n'est pas ce qui me flatte;

C'eſt un cœur dès l'enfance à la vertu formé,
Un cœur qu'aucun amour n'a jamais enflâmé,
Et que je crois devoir à ſa reconnoiſſance,
Plus qu'à l'éclat pompeux de ma toute-puiſſance.
Par quel prix mon amour voudroit-il acheter?
Mais Varanès s'avance; il le faut écouter.

SCENE III.

THEODOSE, VARANÈS, MITRANE, PAULIN,

Suite de Theodoſe, ſuite de Varanès.

VARANÈS.

SEigneur, ſi mon abord n'a point paru répondre
A toutes vos bontés, qui devoient me confondre,
Je me trouve à préſent aſſez de liberté,
Pour venir partager votre félicité.
Oui, ces lieux terminant ma triſteſſe mortelle,
Ont fait prendre à mon ſort une face nouvelle.

Mon cœur long-tems en proie aux plus vives douleurs,
A trouvé près de vous la fin de ses malheurs;
Et si vous l'approuvez, cette illustre journée
Ne s'achevera point par un seul hymenée.

THEODOSE.

Vous me jettez, Seigneur, dans un ravissement
Qui va mettre le comble à mon contentement,
Quand j'apprens que ces lieux ont un objet capable
D'arrêter dans ses fers un héros indomptable.
Oui, j'atteste le ciel, & vous donne ma foi,
Que si votre bonheur ne dépend que de moi,
Vous connoîtrez bientôt à des marques certaines,
L'intérêt que je prens à la fin de vos peines.
Parlez donc, & sans crainte ouvrez-moi votre cœur.

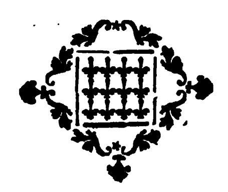
VARANE'S.

Achevez votre hymen, je parlerai, Seigneur.
Il faut à votre aveu celui de la princesse;
C'est d'elle que dépend l'objet de ma tendresse.
Souffrez sans me presser avant la fin du jour,
Que pour me déclarer j'attende son retour.

THEODOSE.

Seigneur, sans m'offenser de cette préference,
Je ne vous presse plus de rompre le silence.

Si plus que moi ma sœur a part à vos secrets,
Je n'en prens pas moins qu'elle à tous vos intérêts;
Et toujours disposée à servir votre flâme,
Vous lui pourrez ouvrir le secret de votre ame;
Pour moi, j'attends ici cette jeune beauté,
Qui fait toute ma joie & ma félicité :
Je croi qu'en la voyant, vous avoûrez vous même
Qu'il n'est rien de pareil à mon bonheur extrême;
Qu'en élevant Eudoxe au rang où je me voi,
Je fais encor bien moins pour elle que pour moi;
Et que dans quelqu'état où le ciel la fit naître....
J'entends du bruit : on ouvre, & je la vois paroître.



SCENE IV.

THEODOSE, VARANÉS, EUDOXE, PAULIN, MITRANE, RHODOPE, CAMILLE, FLAVIE, *Suite.*

VARANE'S.

Dieux! c'est Athenaïs; c'est elle que je vois?

EUDOXE.

Rhodope!

THEODOSE.

Oui, c'est l'objet dont mon cœur a fait choix.

VARANE'S.

Mitrane, qu'ai-je oui? rêvai-je! ou si je veille.
Tantôt le nom d'Eudoxe a frappé mon oreille.
Me serois-je abusé? par quel événement.....

THEODOSE.

Je ne suis point surpris de votre étonnement;
Depuis que dans ces murs le destin favorable
M'a laissé voir, Seigneur, cet objet adorable.

Ma sœur à son hymen me voyant aspirer,
De ce nom plus illustre a voulu l'honorer :
Mais vous saurez tantôt toute sa destinée.
Madame, allons au temple achever l'hymenée :
Pour en rendre les nœuds plus charmans & plus doux,
Le prince Varanès qui paroît devant vous,
Se prépare à nous suivre, & veut par sa présence
En relever l'éclat & la magnificence.

VARANE'S.

Qui, moi ! je vous suivrois ! vous voulez que mes yeux
Soient témoins d'un hymen ... Ah ! plutôt ... justes Dieux !
Sous quel plus rude coup, que celui qui me tue,
Pouviez-vous voir tomber ma constance abatue ?

THEODOSE.

Qu'entens-je ? quels transports viennent vous agiter ?
Quel trouble devant moi faites-vous éclater ?
Quel desordre imprévu s'empare de votre ame ?
Vous changez de couleur ? Et vous aussi, Madame ?
Ne puis-je être éclairci de tout ce que je voi ?

VARANE'S.

Oui, je vous l'avoûrai ; je ne suis plus à moi :

Le trouble, les transports que cet objet m'inspire....
Malheureux Varanès.... Seigneur.... je me retire.
Quand de mon sort affreux j'envisage l'horreur,
Je sens que ma raison fait place à ma fureur.

SCENE V.

THEODOSE, EUDOXE, PAULIN, RHODOPE, CAMILLE, FLAVIE,

Suite de l'Empereur.

THEODOSE.

ME serois-je flatté d'une espérance vaine ?
Quel noir pressentiment m'épouvante & me gêne ?
Que je sens dans mon cœur de mouvemens jaloux !
Madame, Varanès est donc connu de vous ?

EUDOXE.

Oui, Seigneur.

THEODOSE.

Juste Ciel ! & dans quelle contrée
A ses premiers regards vous êtes-vous montrée ?

EUDOXE.

Dans Athênes, Seigneur, conduit chez Leontin,
Le hazard me l'offrit, & non pas mon dessein.

THEODOSE.

Quel dessein dans vos murs avoit pû le conduire ?

EUDOXE.

Mon pere qui le sait pourra vous en instruire.

THEODOSE.

Poursuivez. Cependant il vous rendit des soins ;
Il vous aima sans doute ?

EUDOXE.

Il le feignit du moins.

THEODOSE.

Il vous le dit ?

EUDOXE.

Seigneur, il me le fit entendre.

THEODOSE.

A m'en faire un secret, qu'aviez-vous à prétendre ?

EUDOXE.

J'y pris si peu de part, que jusques aujourd'hui
Mon cœur, en le fuyant, ne songea plus à lui:
Et que de vos bontés ma mémoire occupée,
Par de moindres objets n'a point été frappée.

THEODOSE.

Qui put vous obliger à cesser de le voir?

EUDOXE.

Mon pere eut ses raisons.

THEODOSE.

Ne les puis-je savoir?

EUDOXE.

Il voulut m'affranchir d'un prince téméraire:
Ma fuite à ce dessein lui parut nécessaire.
Nous partons. Dans Bisance il adresse mes pas,
Et mon bonheur y vint de mes foibles appas.
J'y parus devant vous. D'une obscure naissance,
Je me vis destinée à la toute-puissance;
Et ne méritant pas l'honneur que je reçoi...

THEODOSE.

C'est assez; c'est assez, Madame; laissez-moi.
Un desordre à mon tour qui dans mon cœur s'éleve;
Un moment sans témoin demande que j'y rêve:

Vous n'avez qu'à rentrer; quand il en sera tems;
On vous informera de ce que je prétens.

à Paulin.

Et vous, qu'on aille au temple avertir Pulcherie,
Qu'elle ne presse rien pour la cérémonie;
Qu'elle peut revenir, & sans aucun éclat,
Renvoyer de ma part le peuple & le sénat.

SCENE VI.

THEODOSE.

O Ciel! à quels soupçons mon ame s'abandonne!
Je trouve en Varanès un rival qui m'étonne.
Eudoxe me cachoit ce mystere odieux:
L'embarras de son coeur a paru dans ses yeux.
Et moi qui l'adorois, séduit par tant de charmes,
De sa fidélité je n'avois point d'allarmes;
Je croyois que son cœur, esclave de sa foi,
Ne faisoit point de vœux qui ne fussent pour moi;
Je vivois satisfait de mon erreur extrême.
Ah! qu'on est aisément trompé par ce qu'on aime!

Jaloux emportemens, amoureuſes fureurs,
Theodoſe ſe livre à toutes vos horreurs.
Puiſque ni mon amour, ni l'offre d'un empire,
N'ont pu toucher un cœur pour qui le mien ſoupire;
Infidele beauté, que mes chaſtes ardeurs
Elevoient du néant au faîte des grandeurs,
Il n'eſt point dans l'exil de ſupplice trop rude,
Pour te punir aſſez de ton ingratitude.
Tu ne ſais pas encor juſqu'où va le courroux
D'un empereur amant, & d'un amant jaloux:
Sans eſpoir, ſans ſecours, errante, abandonnée,
Va traîner loin de moi ta vie infortunée;
Va faire ſur ton ſort des regrets ſuperflus:
Je t'oublirai bientôt; je ne te verrai plus.
Je ne la verrai plus! Ah! par quelle injuſtice
Faut-il que ſur moi ſeul tombe tout le ſupplice?
Peut-être elle n'attend que cet ordre fatal
Pour aller ſe remettre au pouvoir d'un rival;
Et qu'heureux aux dépens de ma flâme offenſée....
Non, je ne puis ſouffrir cette affreuſe penſée:
Je ſaurai m'épargner un ſi cruel ennui;
L'ingrate ne vivra ni pour moi, ni pour lui;
Et je veux que ſon ſort, le reſte de ſa vie,
Faſſe autant de pitié qu'il auroit fait d'envie.

SCENE VII.

THEODOSE, PULCHERIE,

THEODOSE.

AH ! venez ſecourir un prince infortuné,
Qu'aux maux les plus cruels vous avez condamné.
Je ſuis dans un état pire que la mort même,
Ma ſœur.

PULCHERIE.

Hé quoi ! Seigneur, d'où vient ce trouble extrême ?
Lorſque tout ſe diſpoſe à remplir vos ſouhaits,
Pourquoi de votre hymen ſuſpendre les apprêts ?
D'un ſi prompt chagement, que dira tout l'empire ?
Vous ne répondez point, & votre cœur ſoupire.
Que peut-il vous manquer pour devenir heureux ?

THEODOSE.

L'auriez-vous cru, ma ſœur ? on nous trompoit tous deux.

PULCHERIE.

PULCHERIE.

Comment ?

THEODOSE.

Cette beauté, que par un choix insigne
Des suprêmes grandeurs je ne crus pas indigne ;
Cette Eudoxe, en un mot, que vous me fites voir ....

PULCHERIE.

Hé bien ?

THEODOSE.

Est infidele ; & c'est mon desespoir.

PULCHERIE.

Infidele !

THEODOSE.

Ah, ma sœur ! un autre a su lui plaire.
Je connois mon rival ; ce n'est plus un mystere.

PULCHERIE.

Hé, quel est ce rival ?

THEODOSE.

Varanès.

PULCHERIE.

Quoi, Seigneur !
Varanès, dites-vous ? Varanès !

THEODOSE.

Oui, ma sœur.

Tous deux, pour me tromper, étoient d'intelligence ;
Ils s'étoient vus tous deux ailleurs que dans Bisance ;
Ils ne venoient ici qu'afin de s'y chercher :
Mais aux yeux d'un rival ils n'ont pu se cacher.
Que de projets trahis ! Sans cette perfidie,
Je voulois à ce prince accorder Pulcherie :
Croyant qu'il n'aspiroit qu'au nom de votre époux,
J'aurois pû me résoudre à me priver de vous :
Et cependant, ma sœur, votre amitié trop tendre
A creusé cet abîme où je viens de descendre :
C'est vous seule, c'est vous, dont l'aveugle projet
Offrit à mes regards cet infidele objet.
Ah, trop crédule sœur ! pourquoi vous ai-je crue ?
Ingrate Athenaïs, pourquoi vous ai-je vue ?
Faut-il que de vos yeux le dangereux poison
Se soit rendu plus fort que toute ma raison ?

PULCHERIE.

Je ne m'en défends point ; ce que je viens d'entendre,
Autant que vous, Seigneur, a droit de me surprendre.
Je prens part au chagrin que vous en ressentez.
Mais la vertu paroît dans les difficultés :

Un malheur quelquefois nous conduit à la
gloire ;
Et jamais sans combat l'on n'obtient la victoire.
L'amour n'est qu'une erreur ; tâchez d'en triom-
pher ;
C'est un feu qu'un grand roi doit savoir étouf-
fer ;
Et de tout son pouvoir, la grandeur n'est fon-
dée
Que sur notre foiblesse, ou notre propre idée.
J'ai causé les malheurs qui vous font soupirer,
Seigneur, & c'est à moi de vous en délivrer :
Puisque cette beauté, dont mon ame abusée
Crut trop légerement la vertu déguisée,
Est indigne du trône où vous l'alliez placer ;
Hé bien, pour votre gloire il y faut renoncer.
Ne vous informez plus quelle est sa destinée ;
Qu'elle vive sans rang de même qu'elle est née,
Pour jamais de vos yeux je la veux éloigner ;
Et je vais . . . .

THEODOSE.

Ah, ma sœur ! où voulez-vous aller ?
Je sai quel est son crime, & vois sa perfidie ;
Mais, hélas ! mon ardeur n'en est point refroi-
die.
Toute indigne qu'elle est des vœux d'un empe-
reur,
En cessant de la voir, je mourrois de douleur.

Pour ce prince orgueilleux, qui jusques dans
Bisance
Vient faire à Theodose une mortelle offense,
C'est à lui d'en partir avant la fin du jour ;
Qu'il s'éloigne, ma sœur, qu'il sorte de ma
cour.

PULCHERIE.

Lui, mon frere !

THEODOSE.

Oui, sa vue excite ma colere :
Je ne vous réponds pas de ce que je puis faire.
Qu'on lui porte mon ordre en ce même moment,
Et qu'à l'exécuter il songe promptement.

PULCHERIE.

Juste ciel ! je frémis d'entendre ce langage :
Songez dans quels périls ce dessein vous engage.
Dans vos propres états irez-vous l'outrager ?
A quoi, par cet affront, voulez-vous l'obliger ?
A rompre une alliance utile à la patrie,
Qui de nos ennemis arrête la furie.
Je ne veux point ici vous rappeller le cours
De ce que vous devez à l'auteur de ses jours :
Mais si d'un tel appui vous privez cet empire,
Voyez toute l'Europe armée pour le détruire ;
Voyez un Alaric, & cent autres tyrans,
De barbares vers nous envoyer des torrens ;

Et par leurs cruautés dans Bisance accablée,
Retracer les malheurs de Rome desolée.

THEODOSE.

Eudoxe est infidele, & c'est assez pour moi.
Eudoxe m'a trahi ; c'est tout ce que je voi.

PULCHERIE.

Mais, Seigneur, n'est-ce point un soupçon qui l'offense ?
On se laisse aisément tromper par l'apparence.
Peut-être c'est à tort que votre cœur se plaint.
Un amant craint toujours, & croit tout ce qu'il craint.
D'un mot, ou d'un regard qui n'a rien de coupable,
Il se fait quelquefois un monstre épouvantable :
Tout lui devient suspect ; tout l'afflige, lui nuit ;
Partout la jalousie & l'agite & le suit ;
Et quand, par ses fureurs, l'ame est empoisonnée,
La plus rare vertu peut être soupçonnée.
Mais il faut éclaircir ce mystere odieux.
Toujours la vérité se découvre à nos yeux ;
Et la vertu, mon frere, en brille davantage,
Quand elle a dissipé ce funeste nuage.

THEODOSE.

Ah ! je tiendrai de vous ma vie & mon bonheur,

Si vous pouvez bientôt me convaincre d'er-
reur.

PULCHERIE.

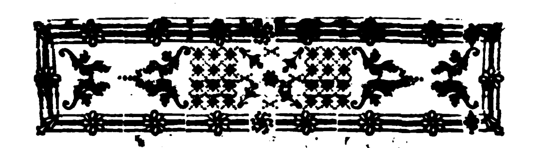
Hé bien ! de ce dessein laissez-moi la conduite ;
Attendez sans éclat quelle en sera la suite :
Si sa vertu paroît, il faut la couronner ;
Si l'on connoît son crime, il faut l'abandonner.
J'y cours. Mais cependant, écartez ce nuage
Qui paroît dans vos yeux & sur votre visage,
Seigneur, & contraignez vos sentimens jaloux.

THEODOSE.

Allez, ma sœur, allez ; je m'abandonne à vous.

Fin du troisiéme Acte.





ACTE IV.

SCENE PREMIERE.

PULCHERIE, FLAVIE, CAMILLE.

FLAVIE.

Oui, j'ai porté votre ordre, & la garde assemblée,
Par vos soins vigilans est partout redoublée :
Quoi qu'on puisse attenter, tout est en sureté.



SCENE II.

PULCHERIE, PAULIN, CAMILLE, FLAVIE, *Suite.*

PAULIN.

CEsar d'aucun chagrin n'est plus inquiété;
Son esprit ébranlé par votre témoignage,
Madame, en ce moment n'a plus le moindre ombrage.
Leontin par votre ordre au palais accouru,
A ses yeux plus sereins a promptement paru;
Et de la vérité la force convainquante,
A su rendre un plein calme à son ame flottante.
Je viens de le laisser dans sa premiere paix,
Plus amoureux encor qu'il ne le fut jamais.
Le courroux d'un amant n'est pas long-tems à craindre:
Comme un moment l'allume, un autre sait l'éteindre.
Il veut qu'un nœud sacré couronnant son amour,
Par nos soins redoublés finisse ce grand jour.
Mais ne craignez-vous point Varanès en furie?
Verra-t-il son amour impunément trahie?

Un

Un amant qui perd tout n'a rien à ménager ;
Et peut-être il voudra se perdre ou se venger.

PULCHERIE.

Non, Paulin, sur mes soins prenez plus d'assurance ;
J'ai prévu ce qu'il faut contre sa violence.
Pour lui, je l'avoûrai, je formois un dessein
Que le bien de l'état avoit mis dans mon sein :
Mais puisque prévenu d'une ardeur insensée,
Je trouve enfin son cœur si loin de ma pensée,
Je n'entreprendrai point de le tirer d'erreur,
Et n'ai plus d'intérêts que ceux de l'empereur.

PAULIN.

Il vient.

SCENE III.

THEODOSE, PULCHERIE, PAULIN, CAMILLE, FLAVIE, *Suite.*

THEODOSE.

Je vous cherchois avec impatience,
Pour vous marquer ma joie & ma reconnoissance.

Eudoxe est de vertus un modele accompli ;
Et sans vous, dans l'erreur j'étois enseveli.
D'un poison dangereux les effets redoutables
M'offroient de faux objets au lieu des véritables :
Par vos sages conseils, tant de fois éprouvés,
Mes jours dans le repos ont été conservés ;
Et me rendant l'objet dont mon ame est ravie,
Vous m'avez plus rendu que l'empire & la vie.
Mais comme en l'accusant j'ai blessé son honneur,
Je veux avec éclat réparer mon erreur,
Et par un prompt hymen, qui lui rendra justice,
L'élever en triomphe au rang d'impératrice :
Pour ce nœud solemnel que j'ai fait différer,
Ma sœur, encore un coup, allez tout préparer ;
Ne faites plus languir ma flâme impatiente.
Le pire des tourmens est celui de l'attente.
Allez, ma sœur, vous dis-je ; & dans cet heureux jour,
Faites que mon bonheur égale mon amour.

PULCHERIE.

Seigneur, vous avez vu sur quel zele appuyée,
A vous tirer d'erreur je me suis employée.
Je ne condamne point un amour vertueux :
Mais je veux que son cours soit moins impétueux,

Et que, pour être amant, le devoir ni la gloire
Ne soient pas tout-à-fait sortis de la mémoire.
Varanès est d'un rang à ne pas dédaigner;
Au lieu de l'irriter, tâchez de le gagner.
Quand il s'emporteroit à quelque violence,
Rendons-lui les honneurs qu'on doit à sa naissance,
Et faisons qu'en perdant son espoir le plus doux,
Il se plaigne du sort, sans se plaindre de nous.

THEODOSE.

C'est mon dessein, ma sœur. Plût au ciel que son ame
N'eût jamais eu que vous pour objet de sa flâme!
Avec combien de zele & de ravissement,
Me serois-je empressé pour son consentement!

PULCHERIE.

Laissons dans le silence un projet inutile:
Tout n'est pas glorieux pour être difficile.
Ne parlons plus, Seigneur, ni d'hymen, ni d'époux;
On s'en passe aisément pour vivre auprès de vous.
Mais c'est trop retarder l'effet de votre joie;
Je cours en diligence où votre ordre m'envoie.

THEODOSE.

Allez; & pour hâter des momens précieux,
Faites venir Eudoxe en sortant de ces lieux.

SCENE IV.

THEODOSE, PAULIN, *Suite.*

THEODOSE.

ENfin, dans un moment cette beauté parfaite,
Aux caprices du ſort ne ſera plus ſujette.
Rien ne peut me ravir la charmante douceur,
D'être de tant d'appas tranquile poſſeſſeur.
Que mon cœur, cher Paulin, s'abandonne à la joie !

SCENE V.

THEODOSE, VARANÉS, PAULIN, *Suite de Theodoſe.*

VARANE'S *en entrant.*

NOn, je n'écoute rien ; il faut que je le voie,
Seigneur, je viens à vous interdit & confus :
Dans la rage où je ſuis je ne me connois plus.

Je vous nîrois en vain qu'Eudoxe a sû me plaire ;
Mon trouble en a trop dit, je ne puis plus me taire.
Oui, Seigneur, je l'adore avec tant de transport,
Que si vous l'épousez, vous me donnez la mort.
Mais vous devez songer qu'en ce malheur extrême,
On se croit tout permis quand on perd ce qu'on aime.
Je suis dans vos états ; ma vie est en vos mains :
Mais cet affreux spectacle est tout ce que je crains.
S'il s'acheve aujourd'hui, malheur à qui m'opprime ;
Je n'en serai pas seul la fatale victime ;
Et peut-être, en tombant sous mon sort rigoureux,
J'entraînerai quelqu'un qui pensoit être heureux.

THEODOSE.

Quoi ! prince, vous croyez que par cette menace,
Au milieu de ma cour l'on craigne votre audace ?
Si je ne consultois qu'un premier mouvement,
Je me ferois raison de cet emportement :

Mais vous tenez le jour d'un roi que je révere,
Et dans le fils encor je respecte le pere.
En quoi donc mon amour vous peut-il outrager ?
A ces vaines fureurs, qui vous peut obliger ?
Est-ce à vous d'empêcher que dans cette journée,
Celle dont j'ai fait choix soit enfin couronnée ?
Que dis-je ? ce bonheur a dépendu de vous,
Vous n'aviez qu'à parler pour être son époux.
Par d'injustes mépris vous l'avez outragée ;
A quitter son pays vous l'avez obligée :
Et lorsque mon amour veut lui donner un rang
Que sa vertu mérite au défaut de son sang,
Vous ne pouvez souffrir, par un nouveau caprice,
Que de votre refus un autre s'enrichisse.

VARANE'S.

Non, *Seigneur*, j'ai pour elle un autre sentiment ;
Mes yeux se sont ouverts sur mon égarement.
Quand de son sort au mien l'orgueil de ma naissance
Me feroit voir encor la premiere distance ;
Quand mon amour encor n'auroit aucun dessein
De la placer au trône en lui donnant la main ;
Votre exemple, *Seigneur*, justifiant ma flâme,
Pourroit à cet effort déterminer mon ame.

Je ne m'aveugle point jusques à me flatter
Qu'en faveur d'un rival vous puissiez la quitter :
Animé par l'espoir où votre cœur se fonde,
Je la disputerois à tous les rois du monde.
Insensé, furieux, j'ignore en même tems,
Et ce que je vous dis, & ce que je prétends.
Mais pour un malheureux que votre hymen accable,
Voyez de quel effort vous vous sentez capable :
Pour la premiere fois, dans ces extrémités,
Je ne veux recourir qu'à vos seules bontés :
Loin de garder encore un vain reste d'audace,
Un état suppliant convient à ma disgrace ;
Et c'est pour votre haine un spectacle assez doux,
De voir que Varanès fléchisse devant vous.

THEODOSE.

Je vois votre infortune, & non vos injustices ;
A votre seul amour j'impute ces caprices :
Dans un tems plus heureux, de vos premiers discours
Theodose, peut-être, auroit borné le cours.
Mais puisque la raison vous a fait reconnoître
Qu'ici, quand je le veux, je puis parler en maître,
L'état où vous réduit un destin rigoureux,
Ne me fait voir en vous qu'un prince malheureux,

Qu'un véritable ami dont je plains la disgrace ;
Autant que d'un rival je crains peu la menace.
J'adore Athenaïs, & vous ne jugez pas
Qu'on puisse vous ceder de si charmans appas.
Mais comme je l'adore avec toute la flâme
Dont la seule vertu peut embraser une ame ;
Que je n'ai pas dessein d'assujettir sa foi,
Je vais faire un effort qui n'est permis qu'à moi,
Et dont de quelques traits que se pare l'histoire,
D'une preuve semblable on n'a point de mémoire.
Je veux, entre ses mains remettant tous mes droits,
Lui laisser entre nous la liberté du choix,
Et montrer que l'amour dont mon ame est atteinte,
Ne voudroit pas d'un bien qu'il auroit par contrainte.

VARANE'S.

O courage ! ô bonté qui surpasse mes vœux !
Que ne puis-je imiter cet effort généreux !
J'avoue, en rougissant, que j'en suis incapable,
Et que vous êtes seul à vous-même semblable.
Quoi, Seigneur, se peut-il que pour mon intérêt....

THEODOSE.

Oui, je veux de sa bouche entendre notre arrêt ;

Cette épreuve eſt utile & pour l'un & pour l'autre ;
Elle ſert à la fois mon amour & le vôtre.
Si ſon cœur aujourd'hui ſe déclare pour vous,
Je le verrai, Seigneur, ſans en être jaloux.
Je ne veux point d'un cœur dont un autre eſt le maître,
Et qui brûle d'un feu que je n'ai pas fait naître :
Je vous conduis au temple, où vous profiterez
Des ſuperbes apprêts que vous y trouverez.
Mais auſſi, ſi ſon cœur me demeure fidelle,
Ne troublez plus, de grace, une flâme ſi belle.
Après ce que j'ai fait pour vous rendre content,
Laiſſez-moi l'élever au trône qui l'attend,
Et montrez qu'un héros, dans un malheur extrême,
Eſt toujours, quand il veut, le maître de lui-même.

VARANE'S.

Ah! Seigneur, falloit-il, par des ſoins ſi preſſans,
Joindre encor les remords aux peines que je ſens ?



SCENE VI.

THEODOSE, VARANÉS, EUDOXE, PAULIN, RHODOPE, *Suite.*

THEODOSE.

MAdame, un grand bonheur n'eſt jamais ſans traverſe.
Le mien m'eſt diſputé par le prince de Perſe :
Mais comme en vous donnant mon empire & ma foi,
J'eſtime peu la main ſi le cœur n'eſt à moi ;
S'il falloit que la crainte ou la reconnoiſſance
Vous fît en ma faveur la moindre violence ;
Quoi que dût m'inſpirer cet effort généreux,
Même en vous poſſedant je ſerois malheureux.
Parlez donc, & ſurtout décidez par vous-même ;
Regardez qui vous plaît, & non pas qui vous aime ;
Faites votre bonheur en nommant un époux,
Madame, & pour ce choix ne conſultez que vous.

EUDOXE.

Quoi ! Seigneur, croyez-vous que mon choix...

THEODOSE.

Non, Madame,
Je ne veux point gêner le secret de votre ame.
Pour terminer ce choix que j'attends aujourd'hui,
Voyez ce prince encor, je vous laisse avec lui.
Quoi que vous me deviez, si mon amour vous touche,
Je jure d'observer l'arrêt de votre bouche,
Et de faire un effort, en dussai-je expirer,
Pour voir votre bonheur, & n'en pas murmurer.
Adieu.

SCENE VII.

VARANÉS, EUDOXE, RHODOPE.

VARANE'S.

De quel espoir puis-je flatter ma peine?
L'ordre de l'empereur n'a-t-il rien qui vous gêne?

Accablé de douleurs, de remords agité,
Varanès un moment sera-t-il écouté ?

EUDOXE.

N'en doutez point, Seigneur, l'empereur le commande.

VARANÈS.

J'entends par cet accueil ce qu'il faut que j'entende,
Et que vous avez soin de me faire savoir
Que je ne dois qu'à lui le plaisir de vous voir.

EUDOXE.

Avez-vous droit, Seigneur, d'espérer le contraire ?
J'obéis ; c'est pour vous tout ce que je puis faire.
Mais un cœur dont l'honneur regle les mouvemens,
Devoit-il abuser de ses commandemens ?

VARANÈS.

Hé ! que ne fait-on pas quand on perd ce qu'on aime ?
Quel courage ne céde à ce malheur extrême ?
Le sort a-t-il des traits que sur mon triste cœur
N'ait lancé par vos mains sa barbare rigueur ?
Depuis que me fuyant comme un monstre effroyable,
Je traîne dans la Grece un destin déplorable,

Où ne m'ont point réduit vos longues cruautés ?
Quels bords, pour vous chercher, n'ai-je pas visités ?
Que n'avez-vous pû voir dans quelle horreur mortelle
M'avoit enseveli votre absence cruelle !
Combien ai-je passé dans les pleurs, les sanglots,
De jours désesperés, & de nuits sans repos ?
Combien d'Athenaïs mes plaintes redoublées,
Ont fait voler le nom aux rives reculées ?
Je ne m'attendois pas qu'en entrant dans ces lieux,
Le sort, dans cet état, vous offrît à mes yeux,
Ni que d'un jour plus tard, sa rigueur & la vôtre
Nous eût mis hors d'état de vivre l'un pour l'autre.
Graces aux immortels, à propos arrivé,
Je puis rompre le coup qui m'étoit réservé.
Pour vous, pour mon amour je puis tout entreprendre ;
Jusqu'au dernier soupir je saurai vous défendre :
Et par-là seulement, forcé de vous céder,
Faire voir à quel prix l'on peut vous posseder.

EUDOXE.

Quoi, votre ame, Seigneur, ne s'est point contentée
De m'avoir dans la Grece assez persécutée ?

Jusques dans ces climats vos funestes amours
Viennent troubler encor le repos de mes jours !
Vous êtes-vous flatté, qu'infidelle à ma gloire,
De vos feux criminels je perdrois la mémoire ?
Ne vous souvient-il plus, en me parlant ainsi,
Que c'est Athenaïs que vous voyez ici ?
Elle, qui pour braver vos esperances vaines,
Est telle dans ces murs qu'elle étoit dans Athenes,
Et qui n'ignore pas, pour sauver son honneur,
Comme on peut s'affranchir de son persécuteur.

VARANE'S.

Ah ! Madame, songez où vous m'allez réduire,
Si vous n'avez pitié des maux dont je soupire,
Et si votre bonté ne daigne m'accorder
Un pardon qu'à vos pieds j'ose vous demander.
Si mes feux autrefois vous firent quelqu'injure;
Si ma flâme d'abord ne fut pas assez pure,
Il n'est pas surprenant que dans un jeune cœur
Un peu d'orgueil surmonte une premiere ardeur;
Surtout, quand par la gloire ou le rang qu'il possede,
Il croit qu'à ses desirs il n'est rien qui ne céde.
Mais que par vos mépris, par votre cruauté,
Vous m'avez bien puni de cette vanité !

Mon ame en vous perdant, dans la douleur plongée,
Mes regrets, mes remords vous ont assez vengée.
Ah ! sur vos intérêts arrêtez vos regards.
Il est beau de monter au trône des Césars :
Mais avant de remplir cette place éclatante,
Voyez aussi le rang que ma main vous présente :
Rang que ma vanité ne croit pas inégal
A celui qu'en ces lieux vous offre mon rival.
Voyez que de sa sœur l'adroite politique,
Fonde sur votre hymen son pouvoir tyrannique;
Et jalouse d'un rang qu'on pourroit lui ravir,
Ne veut vous couronner que pour vous asservir.
Vous trouverez en Perse une autre destinée :
Là, votre autorité ne sera point bornée.
Et c'est là qu'adorant le pouvoir de vos yeux,
Mes peuples, comme moi, n'auront point d'autres Dieux.
Ne me refusez pas cet aveu plein de charmes,
Par ces genoux qu'encor je baigne de mes larmes,
Et ne m'exposez point aux maux les plus affreux
Dont on puisse accabler un amant malheureux.

EUDOXE.

Seigneur, de quelque bien que ce discours me flatte,
Eudoxe à l'empereur ne sera point ingrate.

Je vous ferois rougir, avec trop de raiſon,
Si je vous méritois par une trahiſon,
Et faiſois cette injure à la main ſecourable
Qui releva mon ſort errant & miſérable.
Dans Athenes jadis, pour vous rendre content,
Si vous aviez voulu j'en aurois fait autant :
Peut-être qu'avec vous j'aurois trouvé des charmes
Dont la perte en ſecret m'a fait verſer des larmes :
Peut-être, en vous fuyant, que ce cœur affligé
Sans quelque trouble ailleurs ne s'eſt pas engagé.
Mais après que, brûlant d'un feu que je déteſte,
Vous m'ouvrites les yeux par un aveu funeſte,
Ne croyez pas, Seigneur, que ma facilité
Reprenne le bandeau que vous m'avez ôté :
Et quand avec le rang où votre orgueil ſe fonde,
Vous joindriez encor tout l'empire du monde;
Qu'on verroit l'empereur, par un autre revers,
Dépouillé, fugitif, errant de mers en mers,
Je verrois vos grandeurs ſans en être touchée,
Tandis qu'à ſon deſtin je ſerois attachée;
Et que le mien, Seigneur, me paroîtroit plus doux
En fuyant avec lui, qu'en regnant avec vous.

VARANE'S.

Songez-vous aux horreurs où cet aveu m'expoſe?

EUDOXE.

EUDOXE.

Je songe aux seules loix que le devoir m'impose.

VARANE'S.

Vous voulez donc ma mort : c'est un ordre absolu.

EUDOXE.

Seigneur, je ne veux rien que vous n'ayiez voulu.

VARANE'S.

Hé bien ! à cet arrêt il faut que je souscrive ;
Du jour, pour vous complaire, il faut que je me prive :
Mais, puisqu'au désespoir il me faut recourir,
Je vengerai ma mort avant que de mourir.
Cruelle, pensez-vous qu'au gré de votre envie
Ce trône, où vous montez en m'arrachant la vie,
Ne puisse être ébranlé par les sanglans assauts
D'un monde d'ennemis qui suivront mes drapeaux ?
Vos yeux seront témoins à quelle violence....

EUDOXE.

Croyez-vous par la crainte ébranler ma constance,
Et que mieux que l'amour elle aura le pouvoir
D'obtenir de mon cœur l'oubli de mon devoir ?

Si vous avez conçu cet eſpoir téméraire,
Venez en voir au temple une preuve contraire,
Et qu'un premier penchant qu'on a bien combattu,
N'agit plus ſur les cœurs qu'anime la vertu.
Adieu, Seigneur. Allons Rhodope.

SCENE VIII.

VARANE'S.

NOn, cruelle,
Vous ne trahirez pas un amant ſi fidele;
Au temple vainement vous penſez m'éviter :
A vos yeux inhumains je cours m'y préſenter.
Tremblez pour ce rival que mon bras . . . .

SCENE IX.

VARANÉS, MITRANE.

VARANE'S.

AH, Mitrane!
Sais-tu qu'Athenaïs à la mort me condamne?

Suis-moi. Viens ; il est tems de servir ma fureur.
Il faut immoler . . . .

MITRANE.

Qui ?

VARANE'S.

Mon rival.

MITRANE.

L'empereur ?

VARANE'S.

Quoi donc ! entre ses bras je verrois ce que j'aime,
Sans le faire périr, sans me perdre moi-même ?
Non, non, dans ma fureur je n'écoute plus rien ;
Il faut verser, te dis-je, ou son sang ou le mien.

MITRANE.

Non, Seigneur, sans tenter cet effort inutile,
Bientôt pour vous servir tout me sera facile.
L'empereur, qui d'Eudoxe attendoit le retour,
A remis à demain la pompe de ce jour :
Le soleil qui s'enfuit, & la nuit qui s'avance,
Vont bientôt dans ces murs répandre le silence.
A peine du sommeil chacun sera surpris,
Je vous livre l'objet dont vous êtes épris.

VARANE'S.

Ciel !

MITRANE.

De tous nos Perſans j'ai raſſemblé l'élite ;
Ceux de l'ambaſſadeur, & ceux de votre ſuite.
Avec un ſoin fidele, & d'un œil curieux,
Nous avons eu le tems d'examiner ces lieux ;
Et je ſais les chemins qui doivent nous conduire
Où votre Athenaïs . . . .

VARANE'S.

Ah ! que m'oſes-tu dire ?
Tu pouvois épargner un crime à ma vertu ;
Et ſans m'en avertir, que ne le faiſois-tu ?

MITRANE.

Quoi ! Seigneur, ſe peut-il qu'à vous-même contraire,
Le zele qui m'anime ait de quoi vous déplaire ?
Qu'un remords inutile ait ſur vous ce pouvoir ?

VARANE'S.

O qu'un prince a de peine à trahir ſon devoir !
Qu'au point d'exécuter, les approches d'un crime
Font de rudes combats dans un cœur magnanime !

MITRANE.

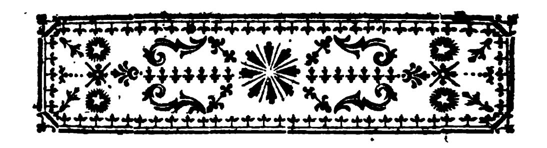
Cependant, que ferai-je ? & dans quel embarras....

VARANE'S.

Je m'abandonne à toi ; fais ce que tu voudras.

Fin du quatriéme Acte.





ACTE V.

SCENE PREMIERE.

VARANE'S *seul.*

OU s'adressent mes pas ? errant à l'aventure,
Je ne sais où je vais dans cette nuit obscure :
Mais le trouble mortel dont je suis agité,
Est encor plus affreux que cette obscurité.
Quels attentats, ô ciel ! Quel projet téméraire
Va produire aux mortels l'astre qui nous éclaire !
Varanès un perfide ! un ravisseur ! ... Ah ! Dieux,
Suis-je né pour porter ces titres odieux ?
Dois-je nourrir un feu que je devrois éteindre ?
Des bontés de César ai-je lieu de me plaindre ?
N'a-t-il pas fait pour moi, sensible à mon ennui,
Ce que mon cœur jamais n'auroit tenté pour lui ?
Et qu'après cet effort qu'il a fait sur lui-même,
Par un enlevement j'obtienne ce qu'il aime !

Barbare, peux-tu voir avec tranquillité
Qu'un autre te surmonte en générosité ?
Malheureux, & tu vis ! & ton ame abattue
Ne voit point de remede au poison qui la tue.
Et tu vis ! & ta gloire est prête à te quitter.
Tu vois le précipice, & tu cours t'y jetter.
Ah ! ceux qui d'un beau sang ont la gloire de naître,
Ne sont point criminels qu'on ne les force à l'être.
L'exemple des héros, dans leurs jeunes desirs,
Excite plus d'ardeur que la voix des plaisirs :
Dans leur cœur animé d'une audace si belle,
Le crime est étranger, la vertu naturelle ;
Et quand on voit un prince & perfide & méchant,
Le malheur le rend tel plutôt que le penchant.
Vains remords ! vains projets d'un amant misérable !
Je ne vois rien, hélas ! que le sort qui m'accable ;
Et l'amour, dont toujours j'éprouve la rigueur,
Avec même ascendant tyrannise mon cœur.
Essayons toutefois de vaincre notre flâme :
Sors, tyrannique amour, sors enfin de mon ame.
Allons trouver Mitrane, arrêtons ses projets.
Courons..... Mais de quel bruit retentit ce Palais ?

On vient. C'eſt l'empereur. Que mon ame eſt
émue !

SCENE II.

THEODOSE, VARANÉS, SATURNIN, *Gardes, dont une partie porte des flambeaux devant l'empereur.*

THEODOSE *en rentrant.*

Quelle témérité ! Dans ma cour ! à ma vue !
Qu'on pourſuive en tous lieux ce lâche raviſ-
ſeur.
Qu'on cherche Leontin; qu'on appelle ma ſœur.
Quoi, prince ! c'eſt ainſi qu'un heros magna-
nime
Sait diſputer un cœur par le ſecours d'un crime,
Et que de mes bontés, perdant le ſouvenir,
La nuit mieux que le jour vous penſez l'obtenir?
Le ciel m'a garanti de cette violence :
Je méritois ſans doute une autre récompenſe.
Vous avez vu tantôt combien mon amitié
M'a fait de vos ennuis reſſentir la moitié;

Et

Et je dois rendre grace à votre ingratitude,
Qui vient de m'affranchir d'un supplice si rude.
Déja tous vos Persans éprouvent mon courroux.
Je pourrois, sans remords, l'étendre jusqu'à vous;
Mais ce qu'ici le sort me donne d'avantage,
Ne veut pas que sur vous je venge cet outrage.
N'en parlons plus. Allez, sans attendre le jour,
J'oublirai tout. Fuyez; partez de cette cour.

VARANES.

Moi, fuir! Ne croyez pas qu'après mon infortune,
J'assure par ma fuite une vie importune.
Du coup qui me confond, plus surpris que troublé,
C'est sans être abattu que j'en suis accablé.
D'abord envisageant votre hymen redoutable,
De toutes les fureurs je me rendis capable:
Je ne le cele point; je ne pus résister
A l'appas enchanteur dont on vint me flatter.
L'amour d'Athenaïs eut sur moi tant d'empire,
Que mes sens mutinés ne l'en purent dédire:
Mais quelque honte enfin qui suive le forfait,
Je ne me repens point de tout ce que j'ai fait;
Ou si quelque remords se joint à ma misere,
C'est d'avoir trop long-tems balancé de le faire;
D'avoir trop écouté je ne sai quel effroi,
Et m'en être remis sur d'autres que sur moi.

SCENE III.

THEODOSE, VARANÉS, PAULIN, *Suite de l'Empereur.*

PAULIN *à Theodose.*

SEigneur, vos ennemis ne ſont plus en dé-
fenſe ;
Leur chef couvert de coups, eſt en votre puiſ-
ſance :
Mais un autre rapport qui va vous affliger ....

THEODOSE.

Quoi donc ?

PAULIN.

Eudoxe ....

THEODOSE.

Hé bien ?

PAULIN.

On ne ſait qu'en juger.
Dans ſon appartement on ne l'a point trouvée.

VARANE'S.

Ah, Dieux !

THEODOSE.

De quelle horreur... Vous l'avez enlevée ?

VARANE'S.

Moi ?

THEODOSE.

Vous. Ne cherchez plus d'inutiles raisons ;
Ce que je viens de voir confirme mes soupçons:
D'une trame conduite avec tant d'insolence,
Vous n'avez eu, cruel, que trop de connois-
sance ;
Vous ne savez que trop quel coupable séjour
Me cache en ce moment l'objet de mon amour.
Mais ne vous flattez pas qu'en niant votre cri-
me,
La fuite vous dérobe au courroux qui m'anime :
Quoi que, pour m'éblouir, vous ayez concerté,
Sa vue est le seul prix de votre liberté.

VARANE'S.

Hé ! quel droit avez-vous de me parler en maî-
tre ?
En connoit-on au rang où le ciel me fit naître ?
Que dis-je ? Sur quel titre osez-vous vous flat-
ter
Que sur ma liberté vous puissiez attenter ?

Mais enfin, il eſt tems que ce trouble finiſſe;
Ma gloire veut qu'ici ce doute s'éclairciſſe.

THEODOSE.

C'eſt bien à quoi, ſans doute, il vous faut préparer;
Dans l'erreur plus long-tems je ne puis demeurer.
Eudoxe....

SCENE IV.

THEODOSE, VARANÉS, LEONTIN, PAULIN,

Suite de Theodoſe.

THEODOSE.

AH! Leontin, je ſuis inconſolable,
Votre fille....

LEONTIN.

Je ſai le coup qui vous accable:
Mais calmez l'un & l'autre un aveugle courroux;
Ce deſſein n'eſt parti ni de vous, ni de vous,

Seigneur, la vérité m'oblige à vous défendre.
L'auteur m'en est connu, je viens pour vous
l'apprendre.

VARANE'S.

Quel est-il ce perfide & lâche ravisseur ?

THEODOSE.

Nommez-le promptement ; parlez.

LEONTIN.

C'est moi, Seigneur.
Quoi ! j'aurois pû souffrir que de si foibles charmes
A deux princes unis fissent prendre les armes,
Et que l'on reprochât à mon ambition
D'avoir semé par eux cette division ?
Je l'ai mise en des mains dont la vertu solide,
Se chargeant comme moi de lui servir de guide,
Dans un lieu séparé du reste des mortels,
Vient de la consacrer au culte des Autels.
C'est là que par des voeux que l'on ne peut enfreindre,
D'un pouvoir sacrilége elle n'a rien à craindre.
C'est là que desormais elle est en sureté
Contre la calomnie & la témérité.

SCENE V.

THEODOSE, VARANÉS, PULCHERIE, EUDOXE, LEONTIN, PAULIN, SATURNIN, RHODOPE, CAMILLE, FLAVIE, *Suite.*

PULCHERIE.

SEigneur, rassurez-vous; cessez d'en être en peine;
Là voici qui fuyoit, & je vous la ramene.

LEONTIN.

Ah! Madame, pourquoi rompez-vous mes projets?

THEODOSE.

Ma sœur, par quel bonheur vois-je encor ses attraits?

PULCHERIE.

J'ai su que cette nuit, par l'ordre de son pere,
Rhodope l'emmenoit dans un lieu solitaire,

Où, sous d'austeres loix trop prompte à se ranger,
La severe équité n'eût pu l'en dégager.
J'ai mis à son passage une garde fidele :
Et pour vous informer du succès de mon zele,
Au moment que la fuite alloit vous en priver,
Mes soins à votre amour ont su la conserver.

LEONTIN.

O ciel ! c'est donc ainsi que ton bras redoutable
Renverse les desseins d'un pere misérable !
Vaines précautions ! qui ne font que hâter
Les malheurs apparens que l'on croit éviter.
Madame, vous voulez que ma fille commande :
Hé bien ! à vos desirs il faut que je me rende.
A quoi que le destin veuille la réserver,
Vous avez commencé, je vous laisse achever :
Mais d'un fatal hymen, dont je crains les approches,
Je saurai par ma fuite éviter les reproches.
Détourne, ô ciel ! les maux que je prévoi ;
Puisse-tu ne lancer tes foudres que sur moi.



SCENE DERNIERE.

THEODOSE, PULCHERIE, VARANÉS, EUDOXE, RHODOPE, PAULIN, CAMILLE, FLAVIE, *Suite.*

EUDOXE *à Theodose.*

Permettez moi, Seigneur, de marcher sur ses traces,
Et d'empêcher ainsi l'effet de ses menaces :
Souffrez que de ces lieux je puisse enfin sortir.

THEODOSE.

Non, belle Athenaïs, je n'y puis consentir.
Pourvu que mon hymen vous éleve à l'empire,
Je crains peu les malheurs qu'on ose me prédire.

à Varanès.

Seigneur, vous avez vu, si pour vous rendre heureux,
J'ai sans cesse épargné ni mes soins, ni mes voeux.

Mais enfin, j'ai l'aveu de celle que j'adore ;
Pour vous, en cet état, que puis-je faire encore ?
Sur le point d'être unis d'un éternel lien,
Dois-je vous immoler son bonheur & le mien ?
Consultez-en, Seigneur, votre vertu suprême ;
Et pour juge entre nous je ne prens que vous-même.

VARANE'S.

Oui, Seigneur, couronnez de si charmans appas :
Les maux qu'on nous prédit ne vous regardent pas.
J'ai troublé trop long-tems une ardeur mutuelle ;
Et si de mes transports la cause étoit moins belle ;
Si pour un autre objet l'amour m'eût fait agir,
De mes égaremens j'aurois trop à rougir.
Mais, Seigneur, votre exemple a dessillé ma vue ;
Tantôt en ma faveur votre ame s'est vaincue ;
Et je ne prétends plus, après cette bonté,
Etre votre rival qu'en générosité.

THEODOSE.

Ah ! je vous reconnois à cet effort illustre,
Par qui votre vertu reçoit un nouveau lustre.
Comment d'un tel bienfait pourrai-je vous payer ?

VARANE'S.

Attendez le ſuccès pour m'en remercier :
Et quand je me réſous à cet effort extrême,
Voila comme un amant doit céder ce qu'il
aime.

Il ſe frappe avec ſon épée.

THEODOSE.

Qu'on cherche du ſecours...

EUDOXE.

Ciel ! qu'eſt-ce que je voi ?

VARANE'S.

Céſar, Athenaïs eſt maintenant à toi.
Qu'on m'emporte.

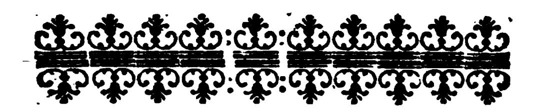
THEODOSE.

Ah ! courons contre ce coup funeſte,
Ménager par nos ſoins tout l'eſpoir qui nous
reſte ;
Et nous verrons après, ſi calmant ſon cour-
roux,
Le ciel à nos deſirs ſe montrera plus doux.

FIN.

AMASIS,

TRAGEDIE.



PRÉFACE.

CEtte tragédie a paru ſur notre théâtre après vingt-ſept années, avec autant de ſuccès que dans le tems de ſa nouveauté; ce qui fait voir que le tems ne fait rien perdre de ſon prix à un ouvrage lorſqu'il a des beautés ſolides.

La plupart des tragédies qu'on donne aujourd'hui au public, ont une deſtinée bien différente. Tel auteur ſe fait connoître à la cour; il la perſuade de ſon mérite à force de le publier. Animé d'une imagination mal reglée, il entreprend des poëmes épiques & dramatiques, ſans ſavoir les regles des uns ni des autres. A l'abri de quelques morceaux ſéduiſans, ſes partiſans admirent juſqu'à ſes vers négligés, ſes mauvaiſes rimes, & même ſes larcins qui ne ſont que trop fréquens dans ſes ouvrages. Mais dès que ces mêmes ouvrages, re-

mis au théâtre, n'ont plus les graces de la nouveauté, & que les jugemens du public sont libres, ce faux or s'évapore dans le creuset.

Je ne puis m'empêcher aussi de combattre la fausse opinion de ceux qui voudroient corrompre la noble simplicité de la tragédie par des spectacles inutiles, ou qui du moins ne peuvent être reçus que dans les tragédies en machines. On s'est fait une si grande idée du Sénat romain, que ce seroit le tourner en ridicule que de l'exposer sur notre théâtre, d'autant plus que les acteurs muets sont toujours représentés par les domestiques des comédiens, dont la figure est ordinairement choquante, & que la tragédie est assez majestueuse par elle-même pour n'avoir pas besoin de ces ornemens étrangers.

C'est un goût de l'enfance qu'on a pris dans les colleges, où ces sortes de spectacles sont plus en usage que les unités de lieu, de jour & d'action. Mais ceux qui l'introduiroient sur notre théâtre, le remettroient bientôt dans l'état

d'irrégularité & d'imperfection dont Corneille & ceux qui lui ont succédé, ont eu tant de peine à le tirer.

Il n'a peut-être point paru de tragédie où les préceptes d'Aristote soient plus exactement pratiqués que dans celle-ci. L'heure où l'action commence y est marquée; l'unité du lieu n'y est point violentée; & quoique la conduite de cette piece soit chargée de plusieurs incidens, ils succedent si immédiatement les uns aux autres, que la durée de l'action ne passe gueres celle de la représentation. Elle a été traduite en hollandois par M. Mauritius, envoyé des Etats Généraux auprès de la république d'Hambourg; & toutes les fois qu'on la représente sur les théâtres de Hollande, elle y reçoit les mêmes applaudissemens qu'à Paris.

Toutes les tragédies de Corneille & de Racine, sont également traduites en cette langue; & quoique je l'entendisse fort peu, je me faisois un plaisir d'assister à leurs représentations pour voir l'effet qu'elles produisoient sur les spectateurs.

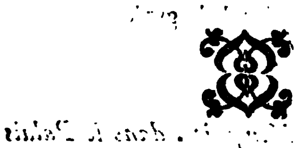
J'ai toujours remarqué que les pieces du premier n'étoient pas moins admirées dans la traduction que dans l'original, & que celles de l'autre, privées des ornemens du langage, perdoient infiniment de leur prix.

Je ne puis me dispenser d'ajouter à toutes ces observations, combien est faux & ridicule le reproche que m'a fait un certain faiseur de brochures satiriques, d'avoir pris le sujet de ma tragédie dans ce qu il appelle le mauvais roman de Cyrus. Il a bien fait voir qu'Hérodote, Aristote & Hyginus lui étoient entiérement inconnus, puisqu'il ne s'étoit pas apperçu que le même événement qui priva Mérope de son petit état de Messene, m'ayant offert une révolution plus éclatante dans la famille des rois d'Egypte, j'ai cru qu'il y auroit plus de dignité d'y placer le lieu de la scene. Je crus aussi que les noms d'Amasis, d'Apriès, & de Sesostris, seroient mieux reçus du public que ceux de Cresphonte, de Telephonte, & de Poliphonte, qu'il auroit été impossible de

ne

ne pas souvent répeter dans un ouvrage dont ils auroient été les principaux acteurs.

Le marquis Maffei, qui a traité le même sujet dans sa langue & dans le goût de sa nation, a senti comme moi le vice de cette triple terminaison; c'est ce qui lui fit prendre le parti de substituer le nom d'Egiste à celui de Thelephonte que son héros devoit porter. Il auroit été à souhaiter pour la gloire de cet auteur, & pour celle de son copiste, que l'un eût été aussi scrupuleux dans la conduite de son poëme, & que l'autre se fût moins persuadé qu'en imitant jusqu'aux défauts de son modele, il effaceroit les beautés d'un ouvrage qui durera plus que le sien.





ACTEURS.

AMASIS, usurpateur de la couronne d'Egypte.

NITOCRIS, Reine d'Egypte, veuve d'Apriès.

SESOSTRIS, fils d'Apriès & de Nitocris.

PHANÈS, favori d'Amasis.

ARTHENICE, fille de Phanès.

CANOPE, confidente de la Reine.

MICERINE, confidente d'Arthenice.

MENÈS, gouverneur de Psammenite, fils d'Amasis.

AMMON, officier de la garde.

GARDES.

La Scene est à Memphis, dans le Palais des Rois d'Egypte.



AMASIS,

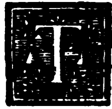
TRAGEDIE.

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

SESOSTRIS, PHANÉS.

PHANÉS.



TANDIS qu'avec le jour qui commence de naître,
Amasis en ces lieux se dispose à paroître,
Et que de ses secrets confiés à ma foi,
Ces murs n'ont point encor d'autres témoins que moi,

Venez, Prince ; il eſt tems de vous marquer la place
Où vous devez venger le ſang de votre race,
Et du grand Apriès vous montrer digne fils.
Vous voyez d'un côté la célebre Memphis ;
De l'autre, ces tombeaux & ces plaines fécondes,
Que le Nil enrichit du tribut de ſes ondes.
Voici de vos ayeux le ſuperbe palais ;
Ce Palais qu'Amaſis a rempli de forfaits,
Ces veſtiges ſacrés, où tout vous repréſente
D'Apriès votre pere une image ſanglante ;
Ces colomnes, ces arcs, ces monumens pompeux,
Inſenſibles témoins de ſon ſort rigoureux :
C'eſt là que ſans pâlir, ce monarque intrépide
Se vit enveloppé d'une foule homicide :
C'eſt là qu'abandonné des Dieux & des mortels,
Il tomba ſous l'effort de mille bras cruels.
C'eſt ici qu'attiré par les plaintes funebres
Des eſclaves fuyant au travers des ténebres,
Le tumulte & la nuit ſecondant mes deſſeins,
J'arrachai votre enfance au fer des aſſaſſins ;
Tandis que dans les maux votre mere abîmée,
Sur ſon époux ſanglant, mourante, inanimée,
Ne recouvra ſes ſens que pour enviſager
Cinq fils que ſur ce marbre on venoit d'égorger.

SESOSTRIS.

Ah ! que par tant d'horreurs mon ame est attendrie !
Que ces tristes objets redoublent ma furie !
Quand pourra Sésostris, secondé par les Dieux,
Achever le dessein qui l'amene en ces lieux ?
Phanès, à vos conseils je me laisse conduire.
Par vos soins généreux, c'est peu que je respire,
Et qu'avec Cléophis à mon sort attaché,
Des bords, où par votre ordre il m'a tenu caché,
Je puisse me revoir au sein de ma patrie
En état d'appaiser la voix du sang qui crie.
C'est peu qu'après trois jours, que comme un inconnu,
Chez vous, hors de Memphis, vous m'avez retenu ;
Vous ayiez cette nuit, par votre vigilance,
Sur le fils du tyran commencé ma vengeance :
Pour l'achever encor, sans exposer mes jours,
A quoi votre amitié n'a-t-elle point recours ?
De ce fils inconnu, dont j'ai puni l'audace,
Vous voulez que je prenne & le nom, & la place ;
Que son guide immolé, ces gages que je tiens,
Pour tromper Amasis soient autant de moyens,
Qui m'ouvrant vers son cœur une route assurée,
Arrêtent de ses jours la coupable durée.

J'écoute avidement ; j'admire vos raisons :
Mais sévere ennemi des moindres trahisons,
Ne puis-je faire aux Dieux ce juste sacrifice,
Plutôt par ma valeur que par mon artifice ?

PHANE'S.

Non, Seigneur ; pour punir un tyran furieux,
Les moyens les plus surs sont les plus glorieux.
Rien n'est si dangereux que trop d'impatience ;
Il faut que la valeur se joigne à la prudence.
Dans nos troubles passés, nul autre mieux que moi
Ne suivit en tous lieux, le destin de son roi.
Où serions-nous tous deux, quand il perdit la vie,
Si je n'eusse écouté que ma seule furie ?
Foible contre Amasis, je me joignis à lui ;
Ne pouvant l'accabler, je devins son appui :
Et par-là, de son coeur gagnant la confiance,
J'ai su vous préparer une illustre vengeance.
Déja pour ce dessein je viens de m'assurer
De tous ceux qui pour nous se peuvent déclarer.
Les prêtres de nos Dieux leur ont donné l'exemple ;
Ils ont même caché dans le fond de leur temple
Des soldats qu'en secret j'ai conduits dans Memphis.
J'ai fait plus. A leurs yeux j'ai montré Cleophis,

Qui sans vous découvrir, pour redoubler leur
zele,
A de votre retour répandu la nouvelle.
Tous les cœurs sont pour vous; & maître de ces
lieux,
Aussitôt que la nuit obscurcira les cieux,
De nos braves amis, marchant à votre suite,
Jusqu'au lit du tyran je conduirai l'élite:
Là, tout vous est permis; vous n'aurez qu'à
frapper.
Surpris de toutes parts, il ne peut échapper:
C'est en vain qu'agité des troubles formidables
Qu'impriment les remords dans le cœur des
coupables,
De ce vaste palais, parcourant les détours,
Il croit tromper les bras armés contre ses jours,
C'est là qu'au moindre bruit, craignant sa der-
niere heure,
En cent lieux différens il change sa demeure;
Et que plus malheureux que ses moindres sujets,
Il cherche le sommeil, qu'il ne trouve jamais.
Autour de son palais une garde empressée,
De piques & de dards est toujours hérissée.
Et prêt d'immoler tout à ses premiers soupçons,
De tout ce qui l'approche, il craint les trahi-
sons.
Ainsi, jusqu'à tantôt gardez-vous d'entrepren-
dre.
Voici le tems propice où je lui puis apprendre

Qu'un étranger ſans ſuite, arrivé d'aujourd'hui,
D'un ſecret important ne veut s'ouvrir qu'à lui.
Attendez-nous.

SESOSTRIS.

Phanès, voyons plutôt ma mere.

PHANE'S.

La reine ? O Dieux ! Seigneur, que prétendez-vous faire ?
Ignorez-vous le ſoin qu'on prend à la garder ?
Sans l'ordre du tyran, nul ne peut l'aborder.
Ma fille, dont le cœur pour elle s'intéreſſe,
La voyoit autrefois, & flattoit ſa triſteſſe :
Il ſembloit qu'il eût peine à ſouffrir ſon aſpect ;
Il fallut l'éloigner pour n'être pas ſuſpect.
De femmes, de ſoldats à toute heure entourée,
Du temple ſeulement on lui permet l'entrée,
Où demandant aux Dieux la fin de ſes malheurs,
Son offrande ordinaire eſt celle de ſes pleurs.
Mais loin de vous trahir, le ciel vous favoriſe.
Si ſa vue aujourd'hui vous eût été permiſe,
C'étoit tout hazarder que de vous découvrir ;
Ses tranſports ſuffiſoient pour vous faire périr.
Vous écouterez mieux la voix de la nature,
Quand vous aurez vengé votre commune injure.

SESOSTRIS.

SESOSTRIS.

Hé bien, Phanès, allez, ne perdez plus de
tems ;
Achevez de me rendre un trône que j'attends,
Pour me voir en état de vous rendre justice,
Et d'en faire un hommage aux charmes d'Arthenice.

PHANE'S.

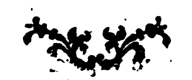
Ma fille ! Hé quoi, Seigneur, par un servile espoir,
Croyez-vous m'exciter à faire mon devoir ?
Ah ! si de mes travaux conservant la mémoire,
Vous estimez mon sang digne de cette gloire,
Pour me forcer, sans honte, à vous tout accorder,
Regnez, soyez mon Roi pour me le commander.

SCENE II.

SESOSTRIS *seul.*

IL sort ; & le tyran va paroître à ma vûe !
Je sens à son approche une horreur imprévûe :
Je sens que cette idée éloigne de mon cœur
Tout autre mouvement que ceux de ma fureur.

O vous, de mes ayeux demeure magnifique;
Asservie à regret sous un joug tyrannique,
Palais, qu'après la mort du plus grand de vos rois,
Ma mere de ses pleurs a lavé tant de fois!
Par votre cher aspect, pour ce fameux ouvrage;
Excitez mes transports, redoublez mon courage.
Et vous, de qui le sang empreint de toutes parts
Se vient offrir encore à mes tristes regards;
Manes de mes parens, qui demandez vengeance,
Mon ardeur est égale à votre impatience.
Vous m'avez déja vu, plein d'un juste courroux,
Sur le fils du tyran porter mes premiers coups:
Mais ce n'est point assez qu'il ait cessé de vivre;
Me voici dans ces lieux, son pere va le suivre.
Je jure par ce fer, qu'aussitôt que la nuit
Aura chassé des cieux ce flambeau qui nous luit,
Par le sang d'Amasis j'appaiserai vos ombres,
Ou je vous rejoindrai dans les royaumes sombres.



SCENE III.

AMASIS, SESOSTRIS, PHANÈS, *Gardes.*

AMASIS *à Phanès.*

Quel est cet étranger qui demande à me voir ?
Que veut-il ? d'où vient-il ? n'as-tu pu le savoir ?

PHANÈS.

Non, Seigneur, il ne veut s'expliquer qu'à vous-même.
Le voici.

AMASIS.

Juste ciel ! ma surprise est extrême :
Quel trouble, à son abord, s'éleve dans mon coeur !
Approchez, étranger : que voulez-vous ?

SESOSTRIS.

Seigneur,
Souffrez que je vous rende une derniere lettre,
Qu'à Ladice, en vos mains, j'ai promis de remettre.

AMASIS.

J'en reconnois encore & les traits & le seing.
Que veut-elle ? Lisons, & sachons son dessein.

(Il lit.)

Votre amour pour la reine, & vos desseins pour elle,
De vos états, Seigneur, m'ont jadis fait sortir ;
Mais du moins en perdant un époux infidele,
A perdre encore un fils je ne puis consentir.
Aujourd'hui que le sort, pour vous combler de joie,
Par mon trépas enfin dégage votre foi,
N'étendez point l'horreur que vous eutes pour moi,
Sur ce fils que je vous renvoie :

LADICE. Ah ! quels transports m'agitent à la fois !
Psammenite ! mon fils ! est-ce vous que je vois ?
Vous que sur un soupçon conçu par votre mere,
A retenu quinze ans une terre étrangere ?

SESOSTRIS.

C'est moi-même, Seigneur, & le sort m'est bien doux,
Qui me permet enfin de m'approcher de vous.

AMASIS.

Mais d'où vient que Menès n'est point à votre suite,
Lui qui de votre mere accompagna la fuite ?

SESOSTRIS.

Seigneur, il ne vit plus : chargé d'ans & de soins,
Mes yeux de son trépas ont été les témoins.

AMASIS.

Quoi ! Ladice en vos mains n'a point mis d'autre gage ?

SESOSTRIS.

Seigneur, si mon récit vous donne quelqu'ombrage ;
Si ces lettres d'ailleurs sont peu dignes de foi,
Ce fer & cet anneau vous parleront pour moi.

AMASIS.

Donnez. Ciel ! il est vrai ; c'est la marque sincere
Qu'eut jadis de ma foi Ladice votre mere.
Mais ce n'est point le fer dont fut armé mon fils.

SESOSTRIS.

Non, Seigneur ; c'est celui que portoit Sesostris.

AMASIS.

Sesostris ?

SESOSTRIS.

Oui, d'un sang fatal à ma patrie,
J'ai dans mon ennemi surmonté la furie ;

Et voici devant vous le garant de sa mort.

AMASIS.

Hé ! comment votre bras a-t-il fini son sort ?

SESOSTRIS.

Assez près de ces murs, par un avis fidele,
Du chemin qu'il prenoit ayant eu la nouvelle,
J'ai voulu que mon pere, en entrant dans Memphis,
Eût lieu de s'applaudir du retour de son fils.
Je l'attens au passage, & je le vois paroître :
Il ne démentoit point le sang qui le fit naître ;
L'insolence & l'orgueil paroissent dans son port.
Notre âge, je l'avoue, avoit quelque rapport ;
Mais mon cœur aux vertus instruit par sa naissance,
N'avoit avec le sien aucune ressemblance.
Je le joins ; je me nomme : il s'arrête, & soudain
Il venoit m'aborder les armes à la main ;
Quand un vieux gouverneur chargé de sa conduite,
Croyant par quelqu'effort rallentir ma poursuite,
Me force à le punir de sa témérité.
Son maître, à cet objet, de fureur agité,
En redouble pour moi sa haine impétueuse.
La victoire entre nous flotte long-tems douteuse.

Mais enfin, indigné contre un sang odieux
Qu'a proscrit dès long-tems la justice des Dieux,
Sous mes coups redoublés je le vois qui succombe :
Il recule; j'avance : il se debat; il tombe.
Là, foulant à mes pieds son orgueil abattu,
D'une indigne pitié j'affranchis ma vertu;
Et de ses flancs ouverts, son ame fugitive
S'envole avec un cri sur l'infernale rive.

AMASIS.

Ah! que cette victoire, & votre heureux retour,
Secondent les desseins que je forme en ce jour!
Dieux! que par ce récit ma joie est redoublée!
Quel plaisir de montrer à l'Egypte assemblée
Un fils victorieux que le ciel m'a rendu;
Un fils plus souhaité qu'il n'étoit attendu;
Et dont en arrivant, la valeur salutaire
Assure la couronne & les jours de son pere!
Allez vous reposer, tandis que sans témoins
A combler votre espoir je vais donner mes soins.
Je ne veux ni grandeur, ni gloire, ni fortune,
Qu'entre nous desormais je ne rende commune.
Vous verrez mon amour par mon empressement.
Gardes, menez ce prince à mon appartement;
Et que par vos respects, par votre obéissance,
On ne mette entre nous aucune différence.

à Sesostris.

Allez, dans un moment je vous rejoins.

SCENE IV.

AMASIS, PHANÈS,

AMASIS.

ET toi ;
Approche, & viens ſavoir les ſecrets de ton roi,
Phanès. Voici le jour qu'un heureux hymenée
Va, ſelon mes ſouhaits, fixer ma deſtinée
Aux yeux de mes ſujets que je fais aſſembler.

PHANE'S.

Ah ! Seigneur, pour vos jours vous me faites trembler.
Quoi ! vous ſongez encore à l'hymen de la reine ?
Si le tems, ni vos ſoins, n'ont pu calmer ſa haine,
Croyez-vous lui trouver un eſprit plus ſoumis,
Lorſqu'elle va ſavoir le meurtre de ſon fils ?
Ignorez-vous, Seigneur, en voulant la contraindre,
Combien dans ſa vengeance une femme eſt à craindre ;
Et que le nom d'époux, dans ſes embraſſemens,
Loin de vous dérober à ſes reſſentimens,

Ne feroit qu'enhardir sa main desespérée
A vous porter au cœur une atteinte assurée ?

AMASIS.

Qu'avec ravissement j'écoute tes avis !
Je me suis déja dit tout ce que tu me dis,
Phanès ; & ma puissance est assez affermie,
Sans mettre dans mon lit cette fiere ennemie.
Les Dieux m'ont mis au trône, il faut m'y
maintenir.
Puisque c'est leur ouvrage, il faut le soutenir.
Par les soins que je prens à défendre ma vie,
Leur gloire attend de moi que je les justifie.
Cependant, t'avourai-je une foule d'ennuis
Qui ne sortent jamais de la place où je suis ?
J'ai monté par le meurtre à ce dégré suprême ;
Un autre, à mon exemple, en peut faire de
même ;
Il est toujours quelqu'un qui cherche à nous
trahir ;
Et plus on est puissant, plus on se fait haïr.
Voilà ce que je crains : voilà ce qui me trouble,
En redoublant mes soins, mon desespoir redou-
ble.
Je crois ne voir partout que des piéges secrets,
Que des traîtres cachés au fond de ce palais.
Je prens pour assassins tout ce qui m'environne ;
Nul ne peut m'approcher que je ne le soup-
çonne :

Mon fils même, ce fils qui vient de triompher
D'un monstre qu'en naissant je ne pus étouffer,
N'a pu se garantir de ma terreur secrette.
J'ai senti dans mon cœur la nature muette ;
Et s'il ne m'eût remis ces gages de sa foi,
Je frémis de l'accueil qu'il eût reçu de moi.
Toi-même, à qui je dois la moitié de ma gloire,
Toi qui vins confirmer ma derniere victoire,
Ne sachant quelquefois par où j'ai mérité
Ces effets surprenans de ta fidélité,
De ton pouvoir trop grand mon ame est allarmée.
Je te vois si chéri du peuple & de l'armée,
Que le rang de ministre où ma faveur t'a mis,
Relève de l'Egypte, & non pas d'Amasis.
Contre un sujet suspect je fais ce qu'on peut faire.
Cependant : je te crois & fidele & sincere ;
Mais pour n'avoir plus lieu de douter de ta foi,
Par de si forts liens je veux t'unir a moi,
Que ton ambition n'ait plus rien à prétendre.
Enfin, je suis ton roi, je veux être ton gendre.

PHANE'S.

Seigneur ....

AMASIS.

Pour m'acquiter de ce que je te doi,
Il faut que je te force à tenir tout de moi.

Il faut que mon bonheur fasse ta récompense ;
Que ta fille, en un mot... La voici qui s'avance.

PHANÈS.

Ciel ! qu'est-ce que je vois ? ma fille dans ces lieux !

SCENE V.

AMASIS, PHANÈS, ARTHÉNICE, MICERINE.

AMASIS.

Venez voir les effets du pouvoir de vos yeux,
Et savoir les raisons qui vous ont arrachée
De l'indigne retraite où vous étiez cachée.
Je veux vous faire un sort digne de vos appas ;
Un sort que votre sang ne vous promettoit pas ;
Et pour vous confirmer cette heureuse nouvelle,
Au trône de l'Egypte Amasis vous appelle.
Avant la fin du jour, pour ce nœud solemnel,
Préparez-vous ensemble à me suivre à l'autel ;
Et pour tant de bontés, qui devroient vous confondre,
A l'honneur de mon choix ne songez qu'à répondre.
Adieu.

SCENE VI.

PHANÈS, ARTHENICE, MICERINE.

PHANÈS.

Que pensez-vous de cet ordre absolu ?
Trouve-t-il à le suivre un esprit résolu ?

ARTHENICE.

C'est à vous d'ordonner ; le roi, ni sa puissance,
Ne sauroit me soustraire à votre obéissance.

PHANÈS.

La couronne pour vous a-t-elle des appas ?

ARTHENICE.

Je sens que son éclat ne m'ébloüiroit pas ;
Et le rang qu'en ces lieux votre vertu vous donne ;
Permet à votre sang l'espoir d'une couronne.

PHANÈS.

Mais s'il faut qu'Amasis devienne votre époux,
Ma fille, en quelle estime est-il auprès de vous ?

ARTHENICE.

De ſes crimes, Seigneur, qui comblent la meſure,
Vous m'avez fait cent fois la ſanglante peinture;
Et s'il faut que mon cœur ſe découvre à vos yeux,
Tel que ſans artifice il ſe fait voir aux Dieux,
Vous avez tout pouvoir ſur le ſort d'Arthenice;
Mais ſi vous m'impoſez un ſi dur ſacrifice,
Je ne vous réponds pas que ce cœur gémiſſant
Ne ſouffre aucune peine en vous obéiſſant,
Ni que d'un ſceptre offert je puiſſe être charmée,
Quand il vient d'une main au meurtre accoutumée.

PHANES.

Ma fille, embraſſez-moi: que cet aveu m'eſt doux!
Voilà les ſentimens que j'attendois de vous.
Contre un tyran chargé de la haine publique,
Gardez, ſans le montrer, cet orgueil héroïque:
Pour vous ſouſtraire au joug qu'il veut vous impoſer,
Par un chemin nouveau je fais tout diſpoſer;
J'en attends pour tous deux une gloire éclatante.
Et ſi l'événement répond à mon attente,
Eſpérez d'une main plus digne de regner,
Les biens que vos vertus vous feront dédaigner.

De tout avec le tems vous serez mieux instruite :
Adieu... De votre sort laissez-moi la conduite ;
Et quoi que l'on propose à votre vanité,
Craignez de faire un choix sans mon autorité.

SCENE VII.

ARTHENICE, MICERINE.

ARTHENICE.

O Ciel ! qu'ai-je entendu, ma chere Micérine ?
Quoi, Madame !

ARTHENICE.

Quel est le sort qu'on me destine !
Amasis me présente & son trône & sa foi :
La reine, pour son fils, veut s'assurer de moi ;
Et mon pere, à tes yeux, vient de me faire entendre
Qu'à son choix seulement je sois prête à me rendre.
Sa bouche vient trop tard m'imposer cette loi ;
Mon cœur, pour obéir, ne dépend plus de moi.

MICERINE.

Cet aveu me surprend. Qu'est devenu, Madame,
Ce tranquille repos qui regnoit dans votre ame?
Quel charme, ou quel chagrin a pû vous en priver?

ARTHENICE.

Un étranger....

MICERINE.

Hé bien!

ARTHENICE.

Je ne puis achever.

MICERINE.

Quoi! celui qu'on a vu dans notre solitude,
Auroit-il part, Madame, à votre inquiétude;
Lui qui, par votre pere envoyé parmi nous,
Durant trois jours à peine a paru devant vous,
Et qui, se dérobant aux yeux de tout le monde,
Partit hier en secret dans une nuit profonde?

ARTHENICE.

C'est ce même inconnu. Pour mon repos, hélas!
Autant qu'il le devoit il ne se cacha pas.
Je le vis; j'en rougis; mon ame en fut émue;
Et pour quelques momens qu'il parut à ma vue,
Je sens bien que mon cœur en a reçu des traits,
Que l'absence & le tems n'effaceront jamais;

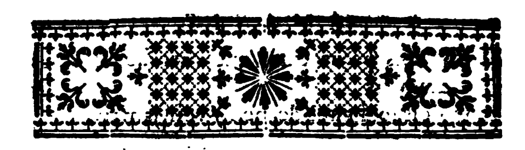
Que dis-je ? ce matin je devançois l'aurore ;
Pour goûter la douceur de le revoir encore :
Quel trouble à mon réveil n'ai-je point ressenti ?
Sans m'apprendre son sort, j'apprends qu'il est parti :
Et soudain dans ces murs, dont j'étois exilée,
Par un ordre du roi je me vois rappellée.
Alors, je l'avoûrai, j'ai repris quelqu'espoir ;
J'ai cru que dans Memphis je pourrois le revoir :
A ce brûlant desir je m'abandonne toute ;
Et d'un œil attentif j'en parcourois la route,
Quand ces deux malheureux, sur la terre étendus,
Ont redonné l'allarme à mes sens éperdus.
J'ai vu dans le premier quelque reste de vie :
Son âge vénérable a mon ame attendrie.
Mais tandis qu'immobile & sourd à mes desirs,
Sa voix, pour s'exprimer, n'avoit que des soupirs ;
Combien, pleine d'horreur & de crainte glacée,
Vers l'autre pâle & mort, je m'étois avancée !
Combien en l'abordant je détournois les yeux !
Je ne l'ai point connu ; j'en ai béni les Dieux.
Ma pitié seulement s'est bornée à lui rendre
Ce qu'après le trépas tout mortel doit attendre ;
Tandis qu'au lieu voisin que nous avions quitté,
Le vieillard par ton ordre avoit été porté.
Enfin, de ma frayeur à peine revenue,
Me voici dans ces murs, où j'étois attendue.

Je

Je n'y vois point celui que cherchoient mes
souhaits,
Et je dois souhaiter de ne l'y voir jamais.
Bannissons de mon cœur cette idée importune ;
Et remettant aux Dieux le soin de ma fortune,
Allons, pour dissiper le desordre où je suis,
Au pied de leurs autels l'oublier... si je puis.

Fin du premier Acte.





ACTE II.

SCENE PREMIERE.

NITOCRIS, CANOPE.

CANOPE.

Quoi ! des vives douleurs où vous étiez en proie,
Peut-on passer si vîte à cet excès de joie,
Madame ? & se peut-il qu'un si grand changement
Soit l'ouvrage d'un jour, ou plutôt d'un moment ?
Croirai-je que le ciel, une fois pitoyable,
Ait daigné vous montrer un regard favorable ?
Quel présage du temple avez-vous apporté ?
Ne puis-je prendre part à cette nouveauté ?
Un moment avec moi cessez de vous contraindre ;
Madame, dans ces lieux vous n'avez rien à craindre ;

C'est ici qu'Amasis doit venir vous parler.
Vos gardes sont sortis pour ne vous point troubler;
Celles qui parmi nous ses présens ont gagnées,
De vos yeux, par respect, se tiennent éloignées;
Et mon zele pour vous a trop bien éclaté,
Pour vous laisser douter de ma fidélité.

NITOCRIS.

J'aurois tort d'en douter, ô ma chere Canope!
Il faut bien qu'à tes yeux mon cœur se développe;
Dans mes longs déplaisirs, pourrois-tu soupçonner
Qu'à quelque joie encore il pût s'abandonner?
Voici le jour heureux qui va finir mes peines,
J'ai reçu de mon fils des nouvelles certaines.
Le bruit de son retour en ces lieux répandu,
A frappé ce matin mon esprit éperdu;
Et pour rendre le ciel à mes desirs propice,
J'ai couru dans le temple offrir un sacrifice.
Là, j'ai fait informer de mon intention
L'interprète absolu de la religion;
Le seul qui des tyrans balançant la puissance,
Ait de quoi réprimer leur injuste licence.
A peine a-t-il paru, que son auguste aspect
A rempli tous les cœurs de crainte & de respect.
De tous mes surveillans il m'a débarrassée:
J'ai marché sur ses pas; je me suis avancée

Dans un lieu qu'au silence on avoit consacré ;
Lieu que l'astre du jour n'a jamais pénétré,
Où la divinité que l'Egypte y révere,
Se voit au sombre éclat d'une pâle lumiere.
C'est alors qu'embrassant le marbre de ses pieds,
Après que de mes pleurs ils ont été noyés,
Et que ma voix éteinte & mal articulée,
Au secours de mon fils l'a cent fois appellée :
J'ai senti tout à coup un changement soudain ;
Un espoir inconnu s'est glissé dans mon sein.
La flamme du bucher s'est d'abord allumée ;
Elle a brillé dans l'air sans pousser de fumée :
La victime aussitôt présentée à l'autel,
N'a point, en gémissant, reçu le coup mortel ;
Et le prêtre attentif à ce pieux office,
N'a rien vu dans ses flancs qui ne me fût propice ;
D'une sainte fureur en même tems épris,
Reine, rends, m'a-t-il dit, *le calme à tes esprits ;*
Ton fils est en ces lieux : avec la tyrannie,
Avant la fin du jour ta misere est finie.
Il triomphe ; tout fuit, tout cede à son effort ;
Le tyran va tomber ; il expire ; il est mort.
Il dit ; & me quittant après cette réponse,
Dans un antre opposé je le vois qui s'enfonce ;
Et moi pleine de joie, & d'un esprit content,
Je reviens dans le temple où ma garde m'attend.

Mais je reviens à peine, ô comble d'allegresse !
Que des Dieux tout-puissans j'éprouve la promesse ;
Et pour me confirmer le retour de mon fils,
En rentrant au palais j'ai vu ....

CANOPE.

Qui ?

NITOCRIS.

Cleophis.

CANOPE.

Lui qui de votre fils, avec des soins fideles,
Vous venoit autrefois apporter des nouvelles ;
Mais qui depuis le jour, que pour armer ce fils,
Le fer de votre époux en ses mains fut remis ;
Ce fer que vous gardiez dans ses jeunes années,
Pour relever un jour vos tristes destinées,
Dans les murs de Memphis ne s'étoit plus fait voir,
Et dont même vos soins n'avoient pu rien savoir ?

NITOCRIS.

C'est lui-même. Et d'abord que je l'ai vu paroître,
Mes yeux, après dix ans, n'ont pu le méconnoître.
Il n'a pu me parler ; mais ses regards contens
M'ont assez confirmé le bonheur que j'attens.

Mon fils revient, Canope, au secours de sa
mere :
Il va perdre Amasis ; il va venger son pere.
Dieux, avec quelle ardeur je compte les momens
Où je pourrai jouir de ses embrassemens !
Je crois déja le voir au rang de ses ancêtres,
Et le Nil retourné sous les loix de ses maîtres.
Déja je m'abandonne aux transports les plus
doux....

CANOPE.

Que faites-vous ? ah, ciel ! le tyran vient à vous.

SCENE II.

AMASIS, NITOCRIS,
CANOPE, *Gardes.*

AMASIS.

PUis-je sçavoir de vous ce que je dois attendre
Des decrets immortels que vous venez d'entendre,
Madame ? Et si les Dieux consultés sur mon sort,
Vous ont promis au temple ou ma vie ou ma
mort ?

NITOCRIS.

Pour apprendre des Dieux les volontés suprêmes,
Vous n'avez pas besoin qu'ils s'expliquent eux-mêmes.
Voyez par quels forfaits vous êtes couronné,
Et vous saurez le sort qui vous est destiné.

AMASIS.

Je sais bien plus : je sais que dans un sacrifice,
Quelque signe trompeur vous a paru propice ;
Que le prêtre à vos vœux a promis mon trépas.
Madame, sur ce point je ne vous presse pas ;
Votre joie en sortant, de chacun remarquée,
Pour m'informer de tout s'est assez expliquée.
Mais je voudrois savoir quel est cet étranger
Que vos yeux, en rentrant, viennent d'envisager.
Pourquoi tout ce matin vous a-t-il attendue ?

NITOCRIS.

Quoi donc ! Quel étranger s'est offert à ma vue ?

AMASIS.

A mes soins vigilans rien ne peut échapper ;
Et j'ai partout des yeux que l'on ne peut tromper.

Que vouloient vos regards attachés l'un sur l'autre ?
Quel étoit son dessein ? Quel peut être le vôtre ?

NITOCRIS.

Si j'ai quelques secrets que je veuille cacher,
Pensez-vous de mon sein les pouvoir arracher ?
A l'artifice encore ajoûtez les menaces ;
Mon cœur s'est endurci par toutes ses disgraces;
Et quelqu'autre malheur qui puisse m'accabler,
Vous saurez mes secrets, quand je pourrai trembler.

AMASIS.

Tremblez donc ; car vos yeux m'en ont plus fait comprendre,
Que vos discours ici ne m'en sauroient apprendre.
C'est donc cet imposteur, qui jusques dans ma cour,
De votre fils, Madame, a semé le retour,
Et qui, par le secours de ce bruit téméraire,
A trouvé, sans effort, le secret de vous plaire ?
Je ne m'étonne plus, après de tels projets,
Qu'on l'ait vu si matin aux portes du palais.
Il cherchoit à vous voir : vous le cherchiez peut-être ;
Votre ame s'est émue en le voyant paroître :
Vos regards & les siens se trouvant à la fois,
Ont fait également l'office de la voix ;

Et

Et de ces confidens, le rapport peu fidele
Vous a de mon malheur confirmé la nouvelle,
Que toujours Sesostris est prêt à m'immoler :

NITOCRIS.

Oui, tyran, il est vrai; c'est trop dissimuler.
Je vois que tu sais tout : ta politique infame
N'épargne aucun moyen pour lire dans mon ame.
Je vois que mes discours te sont tous racontés;
Qu'on observe mes yeux; que mes pas sont comptés :
Et par une rigueur qui n'eut jamais d'exemple,
On t'apprend jusqu'aux vœux que je fais dans le temple.
Mais dans mon triste sort, j'espere toutefois
Que je n'ai pas long-tems à gémir sous tes loix;
Egalement haï du ciel & de la terre,
Tu ne peux éviter le fer ou le tonnerre.
Les Dieux, à mon secours, ont amené mon fils;
Son nom est cher encore aux peuples de Memphis.
Tout le monde te hait, & tout le favorise;
Tous suivront un parti que le ciel autorise.
De son courage ardent à punir tes forfaits,
Chaque moment qui fuit avance les effets;
Chaque moment ne fait que remplir l'intervale
Qui t'éloignoit encor de ton heure fatale.

AMASIS.

Peut-être aurois-je à craindre un pareil attentat,
Si de l'exécuter il étoit en état ;
Mais ma vie aujourd'hui n'est pas bien hazardée,
Si ce n'est que sur lui que ma perte est fondée.

NITOCRIS.

Hé ! qui peut arrêter son généreux effort ?
Dis, qui peut l'empêcher de t'immoler ?

AMASIS.

Sa mort.

NITOCRIS.

Mon fils est mort ?

AMASIS.

Conduit par la noire furie,
Il venoit dans ces murs pour m'arracher la vie,
Lorsqu'un bras triomphant envoyé par les Dieux,
L'a privé pour jamais de la clarté des cieux.

NITOCRIS.

Non ; je ne le crois point ; la céleste puissance
Ne trahit point ainsi les voeux de l'innocence ;
Moi-même j'en ai vû des signes assurés.

AMASIS.

Si vous n'en croyez rien, d'où vient que vous pleurez ?

NITOCRIS.

Auprès de mon tyran, puis-je être sans allarmes,
Et parler de mon fils sans répandre des larmes ?
Mais comment, qui t'a dit, d'où sais-tu qu'il est mort ?

AMASIS.

Celui qui l'a vaincu m'en a fait le rapport.

NITOCRIS.

O ciel !

AMASIS.

N'en doutez point, je le sai de lui-même :
Il est dans mon palais ; & ma joie est extrême,
De pouvoir vous montrer l'auteur de son trépas.

NITOCRIS.

Quand il me le diroit, je ne le croirois pas.
Je vois que ta frayeur lui dicte ce langage.
Tu crois que pour sortir d'un si long esclavage,
Au récit de sa mort, sans secours, sans espoir,
Je pourrai m'abaisser à trahir mon devoir,
Et que par notre hymen j'arrêterai la foudre
Dont les Dieux, & mon fils, vont te réduire en poudre :
Mais d'un pareil espoir cesse de te flatter.
Adieu. L'orage gronde ; il est prêt d'éclater.

AMASIS.

Orgueilleuse, tremblez ; c'est sur vous qu'il va
fondre.
Qu'on appelle mon fils ; qu'il vienne la confondre :
Qu'il me suive.

SCENE III.

AMASIS, PHANÈS, *Gardes.*

PHANE'S.

SEigneur, gardez-vous de sortir ;
On en veut à vos jours. Je viens vous avertir
Qu'aux portes du palais, un insolent murmure
Vous ose, avec le prince, accuser d'imposture ;
Et que de Sesostris publiant le retour,
On s'obstine à nier qu'il ait perdu le jour.

AMASIS.

Hé ! qui peut à mon peuple inspirer cette audace ?
Est-ce cet inconnu qu'on a vû dans la place ?

PHANE'S.

Oui, Seigneur, c'est lui-même.

AMASIS.

Et l'on ne l'a pas pris ?
Courez, gardes....

PHANÈS.

Seigneur, raſſurez vos eſprits :
Se voyant découvert, il a cru que la fuite
Pourroit le garantir d'une juſte pourſuite ;
Mais j'ai partout des bras qu'il ne peut éviter.
Mes ordres ſont donnés pour le faire arrêter ;
Et bientôt de ſa bouche apprenant ſes complices,
Vous le ferez dédire au milieu des ſupplices.

AMASIS.

Ah ! c'eſt mettre le comble à ce que je te doi :
Diſpoſe, ordonne, agis ; je m'abandonne à toi.
Va, cours.... Que de Memphis les portes ſoient fermées.
Diſperſe où tu voudras mes légions armées :
N'épargne rien ſurtout pour l'amener ici.
Tandis qu'avec mon fils je vais.... Mais le voici.



SCENE IV.

AMASIS, SESOSTRIS, *Gardes.*

AMASIS.

VIens me tirer, mon fils, d'une peine mortelle :
On ſeme parmi nous une étrange nouvelle ;
On dit que Seſoſtris n'a point fini ſes jours.

SESOSTRIS.

Hé ! qui peut vous tenir de ſemblables diſcours ?

AMASIS.

Un traître, un inconnu, par ce bruit qui m'outrage,
Du peuple contre nous excite le courage,
Et la reine, à mes yeux, vient de le ſoutenir.
Il faut les détromper avant de les punir.
Pour lui, dans un moment j'eſpere le confondre.
Il fuit ; mais de ſa priſe on vient de me répondre :
On le cherche partout ; il ne peut aller loin.

SESOSTRIS.

Quoi, Seigneur ? ....

AMASIS.

Oui, Phanès s'est chargé de ce soin,
Pour la reine, ce jour va m'en faire justice:
Mais avant que ma haine ordonne son supplice;
Avant de l'immoler, je veux que son rapport
Confirme aux yeux de tous, ta naissance & ton sort.

SESOSTRIS.

La reine!

AMASIS.

Pour finir de semblables murmures,
De la mort de son fils je veux que tu l'assures;
Que tu fasses briller un moment à ses yeux
Ce fer, de ta victoire instrument glorieux;
Et que, par cet objet confirmant sa disgrace,
Nous la forcions d'aller au milieu de la place,
Pour y dire elle-même au peuple de Memphis,
Que ton bras a vaincu le dernier de ses fils.

SESOSTRIS.

Moi, pour leur confirmer ma gloire & ma naissance,
D'un semblable détour implorer l'assistance?
Non, non; pour détromper les esprits abusés;
Et réunir pour moi tous les coeurs divisés,
Commandez qu'avec vous je paroisse à leur vue,
Et non devant les yeux d'une mere éperdue,
Qui n'a que trop souffert de ses autres malheurs,
Sans que par mon aveu j'irrite ses douleurs.

AMASIS.

Quoi ! toi, qui de ſon fils n'a pas craint les approches,
D'une femme en fureur tu craindrois les reproches ?
Trouverai-je ton cœur plus foible que ton bras ?
Je le veux, il ſuffit ; ne me replique pas ;
Ta réſiſtance ici deviendroit inutile.
Allez, gardes . . . .

SCENE V.

AMASIS, SESOSTRIS, ARTHENICE, MICERINE, *Gardes.*

ARTHENICE.

SEigneur ! où ſera mon aſyle ?
Quel ſpectacle cruel pour mes yeux étonnés !
Vos ſujets contre moi ſe ſont tous mutinés.
A peine je ſortois, qu'ils m'ont environnée :
Les uns, de ma naiſſance ont maudit la journée ;
D'autres plus inſolens, d'une profane main,
Du temple & des autels m'ont fermé le chemin

Et pouſſant de longs cris qui menaçoient ma
vie,
Aux portes du palais leur foule m'a ſuivie.
Ils ne ſauroient ſouffrir, d'une commune voix,
Que le ſang d'un ſujet leur impoſé des loix,
Tandis que de leur roi, la veuve infortunée
Acheve dans les fers ſa triſte deſtinée.
Ils n'imputent qu'à moi les maux qu'elle a ſouf-
ferts;
Et ſi dans un moment vous ne briſez ſes fers
Pour l'attacher à vous par un nœud légitime,
Vous me couronnerez pour être leur victime.

SESOSTRIS.

Qu'entens-je?

AMASIS.

Quoi! ce peuple aſſervi ſous mes loix
A la témérité de condamner mon choix?
Il brave juſques-là ma grandeur ſouveraine?
Allons, mon fils; avant qu'on appelle la reine,
Allons nous préſenter à ces audacieux...

ARTHENICE.

Que vois-je? Lui, Seigneur, votre fils? Juſtes
Dieux!

AMASIS.

Oui, c'eſt l'unique fruit d'un premier hymenée,
Je vais calmer les bruits qui vous ont étonnée,

Et forcer ces mutins, dignes de mon courroux,
A ne plus voir ici d'autre reine que vous.

(Il s'en va.)

SESOSTRIS.

J'ajoûterai, Madame, avec un cœur sincere,
Qu'on ne peut mieux remplir la place de ma
mere :
Je brûle également que vous donniez des loix
Sur un trône où le sang me donne quelques
droits ;
Et pour vous confirmer le grand titre de reine,
Vous verrez s'il est rien que mon bras n'entre-
prenne.

SCENE VI.

ARTHENICE, MICERINE.

ARTHENICE.

QUelle surprise, ô ciel ! quel abord im-
prévû !
Où suis-je ? qu'a-t-on dit ? qu'ai-je ouï ? qu'ai-je
vû ?
De cet événement, que faut-il que je croie ?
Est-ce une illusion que le sommeil m'envoie ?

Celui qui de mon cœur avoit troublé la paix ;
Celui dont malgré moi je conservois les traits,
Et dont l'éloignement me sembloit si funeste,
Est le fils d'un tyran que mon ame déteste ;
Dont le bras tout sanglant se prépare aujourd'hui
A me donner la mort en m'attachant à lui !
O rencontre fatale, & qui me desespere !
Quoi ! l'horreur que je sens pour les crimes du pere ;
L'effroi dont sa promesse agite mes esprits,
Ne sauroit un moment s'attacher sur le fils ?
Quel charme dangereux me surprend & m'arrête ?
O ciel ! à quels tourmens faut-il que je m'apprête ?
Quels combats pour mon cœur ! quels troubles à la fois,
Si je veux le haïr autant que je le dois ?

MICERINE.

Hé, pourquoi, sans besoin, vous montrer si sévere ?
Doit-il être garant des crimes de son pere ?
Et par mille vertus ne peut-il démentir
L'injustice du sort qui l'en a fait sortir ?

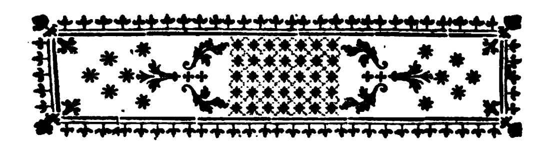
ARTHENICE.

Non, non ; quelque vertu qui brille en sa personne,

Il est toujours d'un sang que le crime couronne.
Phanès qui me défend d'épouser Amasis,
Ne souffrira jamais que j'écoute son fils.
Quoi que pour les tyrans son grand cœur entreprenne,
Je sai ce qu'en secret il leur porte de haine,
Et qu'il n'est point de mort qu'il n'ose dédaigner,
Avant que leur hymen me force de regner ;
J'en ai reçu tantôt l'assurance infaillible.
Cependant Amasis, ô souvenir terrible !
Bientôt dans ce palais reviendra me chercher ;
A son sort que j'abhorre il voudra m'attacher :
Mais pour rompre l'hymen que son cœur se propose,
Allons revoir mon pere ; employons toute chose ;
Et parmi tant de maux que mon ame ressent,
Comme au plus grand de tous, courons au plus pressant.

Fin du second Acte.





ACTE III.

SCENE PREMIERE.

SESOSTRIS, PHANÈS.

PHANE'S.

LA reine va venir, & de cette entrevue,
Le tyran sur ses pas viendra savoir l'issue ;
Et sans doute avec vous il y seroit venu,
Si ma prudence ailleurs ne l'avoit retenu.
Pour vous, pour nos amis, que de sujets de craindre !
Mais puisque c'en est fait, songez à vous contraindre ;
Que notre sort dépend de ce que vous ferez,
Et que tout est perdu si vous vous déclarez.

SESOSTRIS.

Hé, comment voulez-vous, qu'auteur de ses allarmes,
Je puisse résister à ses cris, à ses larmes ?

Que j'aie, en la voyant, assez de cruauté, . . .

PHANE'S.

Dieux ! voici le péril que j'ai tant redouté.
Seigneur, si Cléophis vient d'exposer sa vie
Pour avoir un moment attendu sa sortie;
Qu'allez-vous devenir, si durant ses regrets,
Vous ne pouvez cacher vos sentimens secrets ?
Ah ! voyez quels périls suivroient cette imprudence.
Si j'eusse en ce besoin manqué de prévoyance;
Si dans le tems fatal qu'avec empressement,
On cherche Cléophis par mon commandement,
Des prêtres d'Osiris la troupe conjurée,
N'eût daigné le cacher dans l'enceinte sacrée.
Que sa faute, Seigneur, vous fasse ouvrir les yeux !
C'est un avis exprès envoyé par les Dieux,
Qui se servent souvent de la chute d'un autre
Pour nous faire un exemple à détourner la nôtre.
Profitez du desordre où l'on voit Amasis;
De crainte & de courroux tous ses sens sont saisis,
De voir que dans ces murs sa proie enveloppée,
Est, comme par miracle, à sa rage échappée.
Tandis que furieux, & surpris & troublé,
Par un pouvoir céleste il paroît aveuglé;

Frappons ; ne tenons plus sa perte suspendue,
Que la foudre en tombant lui dessille la vûe ;
Allons hâter l'effet de ce noble dessein,
Et ne vous déclarez que sa tête à la main.

SESOSTRIS.

Oui, c'est trop retenir ma juste impatience :
Pourquoi jusqu'à la nuit remettre ma vengeance ?
Vingt fois en le voyant, prêt à me découvrir,
Je me suis vû tenté de le faire périr.
Qu'à feindre si long-tems un grand cœur a de peine !
Mais enfin, je me livre aux transports de ma haine :
Plus de retardement ; il le faut immoler ;
Et je vais....

PHANES.

Ah, Seigneur ! où voulez-vous aller ?
Songez-vous qu'en ces lieux sa garde l'environne ;
Qu'ils veillent tous ensemble autour de sa personne ?
Des rivages brûlans où commence le jour,
A force de bienfaits attirés dans sa cour,
Accoutumés au sang, nourris dans le carnage ;
Ces barbares du peuple ignorent le langage ;

Et nul, jusqu'à ce jour, n'a connu d'autre voix,
Que celle du tyran qui leur donne des loix.
Ainsi, si vous suiviez cette funeste envie,
Songez qu'en l'immolant, c'est fait de votre vie;
Qu'il n'est rien d'assez fort pour vous faire épargner.
Ce n'est pas tout qu'il meure; il faut vivre, & regner:
L'immoler & périr, n'est qu'une foible gloire;
Pour vaincre, il faut jouir des fruits de sa victoire.
Dans une heure au plus tard je le livre en vos mains:
Vous voyez que lui-même avance nos desseins;
Qu'il nous ouvre un chemin plus prompt & plus facile,
En sortant de ces murs qui lui servent d'asyle.
Laissez-moi le conduire où nos braves amis
Sont prêts d'exécuter tout ce qu'ils m'ont promis;
Où je veux, qu'attiré par l'espoir qui le flatte,
Aux yeux mêmes des Dieux, notre vengeance éclate;
Et qu'au lieu de l'hymen qu'il y croit célébrer,
Il y trouve le fer qui le doit massacrer.

SESOSTRIS.

Hé! c'est là, puisqu'il faut que je vous le révele;
C'est là ce qui m'inspire une frayeur mortelle.

Vous

Vous ne m'aviez pas dit qu'Arthenice aujourd'hui
Dût se voir exposée à ce fatal ennui ;
Et que prête à subir un joug qu'elle appréhende....

PHANÈS.

C'est ce qui rend ma joie & plus juste & plus grande ;
C'est ce qui doit m'enfler d'un généreux orgueil,
De voir servir mon sang à creuser son cercueil ;
Et de pouvoir penser que cet honneur insigne,
De vos bontés, Seigneur, la rendra moins indigne.
Mais sur ce grand projet envain nous balançons ;
Le ciel l'achevera si nous le commençons :
Je ne crains que la reine ; & votre ame trop tendre....
Ah ! Seigneur ; de la voir il falloit vous défendre ;
Il falloit résister à cet ordre absolu :
Vous aviez cent raisons, si vous l'aviez voulu.

SESOSTRIS.

Hé bien, pour dissiper l'effroi qui vous agite,
Tandis que je le puis, il faut que l'évite.
Rentrons.

Il n'est plus tems, vous devez lui parler ;
Vous êtes trop avant, Seigneur, pour reculer ;
Un changement si prompt donneroit trop d'ombrage.
Voyez-la : mais sur vous n'attirez point l'orage ;
Otez-lui tout espoir ; & par un juste effort,
De ce fils qu'elle plaint, confirmez-lui la mort :
C'est la sauver, qu'aigrir le tourment qui l'accable ;
C'est une piété, que d'être impitoyable.
Et moi de mon côté, de peur d'être suspect,
Durant cet entretien, je fuirai votre aspect.
Songez qu'à chaque instant ces voûtes indiscrettes,
Auront des yeux ouverts sur tout ce que vous faites ;
Et qu'au premier regard, prompt à vous décéler ;
Il n'est rien que ces murs ne puissent révéler.
J'entends du bruit ; on vient : c'est la reine elle-même.

SESOSTRIS.

Ciel ! quel accablement ! quelle douleur extrême !
Phanès, en quel état paroît-elle à mes yeux ?
Ah, barbare ! ah, tyran !

PHANÈS.

Que faites-vous ? ah, Dieux !

Vous êtes observé, Seigneur. Je me retire,
Songez à vous.

SESOSTRIS.

Hélas! que lui pourrai-je dire?

SCENE II.

NITOCRIS, SESOSTRIS, CANOPE, AMMON, *Gardes.*

NITOCRIS.

OU donc est ce cruel qu'on veut me présenter?
Qu'il vienne, Qu'attend-il? qui le peut arrêter?
Qu'il vienne m'assurer de mon malheur extrême.

AMMON.

Voyez cet étranger; Madame, c'est lui-même.

NITOCRIS.

Quoi! c'est lui?... Mais, ô ciel! qu'en dois-je présumer?
Plus sa vûe, en ces lieux, a droit de m'allarmer;

Plus je le considere, & plus en sa présence,
Je sens que ma douleur a moins de violence ;
Je sens même pour lui tout mon sang s'émouvoir.
Hé bien ! parles ; est-ce toi qui viens m'ôter l'espoir ?

SESOSTRIS.

Madame.....

NITOCRIS.

Explique-toi ; parle sans te contraindre ;
Mes malheurs sont trop grands pour avoir rien à craindre :
De la mort de mon fils, es-tu coupable, ou non ?

SESOSTRIS.

Ces éclaircissemens ne sont pas de saison ;
Vous saurez tout, Madame, en voyant cette épée.

NITOCRIS.

O Dieux ! quel est l'objet dont ma vûe est frappée ?
Je reconnois ce fer d'un fils infortuné.
Perfide, il est donc vrai ? tu l'as assassiné ?

SESOSTRIS.

Ne me demandez point quelle est sa destinée ;
Vous la voyez, Madame.

NITOCRIS.

O mere infortunée !

Et vous, Dieux imposteurs, qui flattiez mon ennui,
Est-ce là le secours que j'attendois de lui?
O mon fils! qui l'eût crû que ce fer redoutable,
Dont j'attendois la fin de mon sort déplorable;
Ce fer dont je t'armai, dût servir quelque jour
A me prouver ta mort, & non pas ton retour!
Mais comment est-il mort? conte-moi ta victoire;
Eleve de ce meurtre un trophée à ta gloire.
Parle; acheve, cruel, de me percer le cœur.

SESOSTRIS.

Madame, c'est assez; je plains votre malheur....
Il finira bientôt... Ma présence l'irrite....
J'ai dit ce que j'ai dû vous dire, & je vous quitte.

NITOCRIS.

Ah, barbare! ah, cruel! arrête, & que ta main,
De la mere & du fils égale le destin:
Avant que de sortir, mets le comble à ta rage:
Frappe, voilà mon sein; acheve ton ouvrage;
Dans ces flancs malheureux, épuise ton courroux.
Frappe, te dis-je.

SESOSTRIS.

O ciel! que me proposez-vous!

Pour prix du rang suprême, où l'hymen de cette fille
Eût fait monter un jour ton obscure famille,
Préférant l'esclavage à cet illustre espoir,
As peut-être vendu ton maître & ton devoir.
Mais, où va s'arrêter la douleur qui m'anime,
Tandis que l'assassin triomphe de son crime?
Par quel charme nouveau, par quel fatal poison
A-t-il séduit mes sens, & surpris ma raison?
Et par un mouvement que je ne puis connoître,
D'où vient que sans horreur je le voyois paroître?
Ah! j'en rougis de honte, & je sens que mon cœur
Se rend en frémissant à toute sa fureur.
Ne tardons plus, suivons le transport qui me guide;
Faisons tous nos efforts pour perdre ce perfide:
Je sai par quels moyens je pourrai le punir.
Allons voir le tyran; mais je le vois venir.



SCENE

SCENE V.

AMASIS, NITOCRIS, CANOPE, *Gardes.*

NITOCRIS.

APproche, & viens jouir du tourment qui m'accable.
Le meurtre de mon fils n'eſt que trop véritable ;
Mais après les horreurs de mon ſort inhumain,
Si tu veux qu'aujourd'hui je te donne ma main,
Rappelle ce cruel, dont la noire furie
Triomphe inſolemment d'une ſi belle vie ;
Conſens de l'immoler aux manes de mon fils,
Je ne réſiſte plus, je t'épouſe à ce prix.

AMASIS.

Hé ! le connoiſſez-vous pour ſuivre cette envie ?
Savez-vous de quel ſang il a reçu la vie ?

NITOCRIS.

Il m'a ravi mon fils ; je n'examine rien.

AMASIS.

Pour venger votre fils, que j'immole le mien !

NITOCRIS.

Lui, ton fils ?

AMASIS.

Oui, Madame ; & je viens vous apprendre
Qu'à remonter au trône il ne faut plus prétendre ;
C'en est fait. Toutefois, si vous y consentez,
Il ne tiendra qu'à vous d'éprouver mes bontés ;
Je mettrai tous mes soins à soulager vos peines :
Libre dans ce palais, vous n'avez plus de chaînes.
Vous pouvez, pour pleurer la mort de votre fils,
Vous montrer désormais aux peuples de Memphis,
Et parmi les tombeaux dressés pour nos monarques,
De votre piété lui consacrer des marques.
Pour toutes ces faveurs, je n'exige de vous
Qu'un traître, un imposteur, l'objet de mon courroux,
Que le peuple, séduit par ses vains artifices,
Dérobe trop long-tems aux rigueurs des supplices.
Allez ; dans leur devoir forcez-les de rentrer :
Avant la fin du jour il faut me le livrer ;
Ou j'atteste les Dieux que votre mort certaine,
Au défaut de son sang qu'on refuse à ma haine,

Vengera le mépris de mon autorité,
Et servira d'exemple à la témérité.
Obéissez, Madame. Et vous, qu'on se retire.

SCENE VI.

NITOCRIS, CANOPE.

NITOCRIS.

QU'entens-je! quelle loi vient-on de me prescrire?
Où suis-je? Dois-je croire un si grand changement?
Tout fuit, tout se disperse à ce commandement!
Profitons du bonheur que le ciel nous envoie;
A punir les tyrans il faut que je l'emploie:
Allons les immoler, ou périr sous leurs coups.

CANOPE.

Hé! de ce vain projet, quel fruit espérez-vous?
Dérobez-vous plutôt au sort qu'on vous destine.
Dans Thebes, dans Saïs, ou dans Elephantine,
Venez de vos sujets mendier le secours;
Ils vous défendront tous au péril de leurs jours.
Ah! si contre un tyran ils ont eu l'assurance
D'enlever Cléophis à sa noire vengeance;

Quand ils verront en vous la veuve de leur roi,
Que ne feront-ils point pour vous prouver leur foi ?

NITOCRIS.

En vain de cet espoir tu flattes ma misere;
De mes tristes sujets, que veux-tu que j'espere,
Canope, & quels conseils m'oses-tu proposer ?
Aux fureurs du tyran pourront-ils s'opposer ?
Tu sais, comme agité d'éternelles allarmes,
Il a pillé leurs biens, il a saisi leurs armes :
Ses ministres sanglans, ou plutôt ses bourreaux,
Ont abattu leurs cœurs sous le poids de leurs maux;
Et la mort de mon fils, qui détruit leur attente,
Va rendre desormais leur chaîne plus pesante.
Quels amis d'Apriès viendroient me secourir ?
Les plus zelés d'entr'eux, il les a fait mourir;
Et le reste, approuvant ses funestes maximes,
Lui fait une vertu de chacun de ses crimes :
Ceux même, qui veillant au culte des autels,
Devroient donner l'exemple au reste des mortels;
Abusant lâchement de leurs saints privilèges,
Descendent, pour lui plaire, aux derniers sacrilèges;
Et sourds aux cris plaintifs des peuples gémissans,
Entre les Dieux & lui, partagent leur encens.

Non, non ; je veux moi seule en délivrer la terre.
Au défaut de leurs bras, & même du tonnerre,
Je veux seule venger mon époux, mes enfans ;
Ne laissons point ici les crimes triomphans :
Et si nos ennemis me font cesser de vivre,
Du moins dans les enfers forçons-les de nous suivre.

CANOPE.

Dieux ! que je crains pour vous ce terrible dessein.

NITOCRIS.

Périsse de mon fils, périsse l'assassin.
Ménageons, pour sa mort, les momens qu'on nous laisse.
Voyons par quels chemins, cherchons par quelle adresse,
En quels tems, en quels lieux je pourrai l'immoler ;
Et fuyons des témoins qui pourroient nous troubler.



SCENE VII.

NITOCRIS, ARTHENICE, CANOPE.

ARTHENICE.

Madame, dans les maux dont mon ame est atteinte,
Ne sachant où porter ni mes pas, ni ma plainte,
Vous me voyez tremblante.....

NITOCRIS.

Arthenice en ces lieux!
Mais, d'où vient la douleur qui paroît dans vos yeux?
De vos sens affligés, quel desordre s'empare?

ARTHENICE.

Ignorez-vous le sort qu'Amasis me prépare?
Qu'il m'a mandée ici pour être mon époux,
Et me donner des biens qui ne sont dûs qu'à vous?

NITOCRIS.

A vous donner la main, le tyran se dispose?
Hé! que résolvez-vous sur ce qu'il vous propose?

ARTHENICE.

Ah ! pour fuir cet hymen que je ne puis souffrir,
S'il étoit une voie où je pusse courir ;
S'il étoit un moyen de m'en pouvoir défendre,
Au péril de mes jours j'oserois l'entreprendre :
Mais seule, sans espoir, sans secours, sans appui,
Au milieu de sa cour, que puis-je contre lui ?
Je comptois sur mon pere, en ce péril extrême.
Mais ce qui me confond, c'est mon pere lui-même,
Qui par des sentimens dignes de sa vertu,
Relevoit ce matin mon espoir abattu ;
Qui d'un trône accepté d'une main criminelle,
Présentoit à mes yeux l'infamie éternelle ;
Par un ordre nouveau qui me perce le sein,
Du tyran tout à coup approuvant le dessein,
A ses feux maintenant il veut que je souscrive,
Et dans une heure, au temple il faut que je le suive.
Voyez l'état funeste où me réduit le sort.

NITOCRIS.

Hé bien, pour en sortir feriez-vous un effort ?
Vous sentez-vous le cœur capable de me suivre ?

ARTHENICE.

Je ne crains point la mort ; s'il faut cesser de vivre,

Il n'est rien qu'avec vous je ne puisse tenter.
Que faut-il faire enfin, Madame ?

NITOCRIS.

M'imiter.
Vous savez qu'à mon fils vous fûtes destinée ;
Et que pour célébrer cet illustre hymenée,
De moment en moment j'attendois son retour :
Il n'y faut plus songer ; il a perdu le jour.
Contre son assassin, armons-nous l'une & l'autre ;
S'il échappe à mon bras, qu'il tombe sous le vôtre.
La noirceur de son crime est égale entre nous :
S'il me ravit un fils, il vous ôte un époux ;
Et vous devez montrer qu'une pareille injure,
Intéresse l'amour autant que la nature.

ARTHENICE.

Oui, courons accomplir ce généreux dessein.
Mon cœur vous est connu ; nommez-moi l'assassin ;
Vous verrez s'il est rien qui puisse le défendre....

NITOCRIS.

C'est le fils du tyran.

ARTHENICE.

Dieux ! que viens-je d'entendre ?

NITOCRIS.

Quoi ! déja ce grand cœur commence à s'ébranler,
Et dès le premier pas vous semblez reculer ?
D'où peut naître, à ce nom, le trouble de votre ame ?

ARTHENICE.

Quoi ! Madame, c'est lui dont la mort....

NITOCRIS.

Oui, Madame.
Et si trop jeune encor pour un si grand projet,
Votre bras chancelant ne s'arme qu'à regret,
Par un autre moyen faisons qu'il s'accomplisse ;
Unissons contre lui la force & l'artifice.
Invisible en ce lieu j'attendrai l'assassin ;
Je ne veux que mon bras pour lui percer le sein.
Chargez-vous seulement d'amener la victime,
Et je répons du coup qui doit punir son crime.

ARTHENICE.

Mais, Madame, songez....

NITOCRIS.

Ah ! c'est trop de raisons :
Craignez d'ouvrir mon ame à d'étranges soupçons.
Enfin, si le perfide échappe à ma vengeance,
Ma fureur avec lui vous croit d'intelligence ;

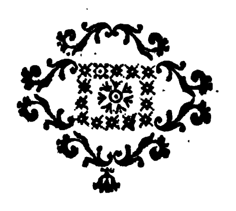
Et dans les mouvemens d'un si juste courroux,
Je ne m'en prendrai plus qu'à votre pere, à vous.
Songez-y bien. Adieu.

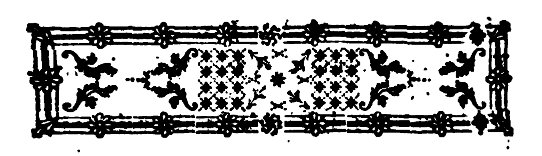
SCENE VIII.

ARTHENICE *seule.*

Quel orage s'assemble !
On en veut à mon pere : on en veut.... Ah ! je tremble.
Courons la prévenir, & chercher les moyens
De conserver des jours où j'attache les miens.

Fin du troisiéme Acte.





ACTE IV.

SCENE PREMIERE.

SESOSTRIS *seul.*

EN quel état cruel ai-je réduit ma mere ?
Peut-être que cédant à sa douleur amere,
Le cœur gros de soupirs, sans espoir, sans secours,
Elle touche au moment qui va trancher ses jours.
Hé ! que me servira, que dans mon entreprise,
Par la mort d'Amasis le ciel me favorise,
Si ma mere, tombant dans l'éternelle nuit,
Du succès que j'attens va me ravir le fruit ?
O Dieux ! pour l'achever, que n'ai-je point à craindre ?
L'empressement d'agir, l'horreur de me contraindre ;
Le tyran qui prétend, dans le temple, à mes yeux,
Allumer le flambeau d'un hymen odieux :

Tant de troubles mortels, tant d'affreuſes images,
Semblent à mes deſſeins de ſi triſtes préſages,
Que mon cœur agité d'une prompte terreur,
Se remplit, malgré moi, d'une ſecrette horreur :
De noirs preſſentimens étonnent ma conſtance ....

SCENE II.

SESOSTRIS, NITOCRIS *d'un côté du theâtre, un poignard à la main,*

AMASIS, *de l'autre côté.*

NITOCRIS *d'un côté du theâtre.*

IL eſt ſeul, avançons. Ciel, ſoutiens ma vengeance.

SESOSTRIS.

O patrie ! ô devoir ! nature ! amour ! hélas !

NITOCRIS *voulant le frapper.*

Prenons ce tems propice. Ah ! traître, tu mourras.

AMASIS *lui retenant le bras.*

Arrête, malheureuse.

NITOCRIS.

O Dieux !

SESOSTRIS.

O ciel !

AMASIS.

Perfide,

Quel aveugle transport, quelle fureur te guide ?
Quel démon, quelle rage a pu te posséder ?

NITOCRIS.

Le bourreau de mon sang peut-il le demander ?

SESOSTRIS.

Je ne puis revenir de ma terreur extrême :
La reine sur mes jours attenter elle-même !
O ciel ! quelle est la main par qui j'allois périr ?
O ciel ! quelle est la main qui vient me secourir ?

AMASIS.

Cruelle ! si les Dieux, soutenant mon audace,
Des tiens, qu'ils ont proscrits, m'ont fait prendre la place ;
Si leur courroux vengeur me les fit immoler
Au repos d'un état qu'ils auroient pû troubler,

N'étoit-ce pas à moi que tu devois t'en prendre ?

NITOCRIS.

J'ai voulu te frapper par l'endroit le plus tendre ;
J'ai voulu te montrer en ce fatal moment,
Si la perte d'un fils est un léger tourment.
Juge par la fureur, le trouble & la surprise,
Où t'a mis, de mon bras, l'inutile entreprise,
Quel fut mon désespoir, quand je vis en ces lieux
Un époux & cinq fils massacrés à mes yeux.

AMASIS.

Ce ne fut rien encor. Depuis que les coupables
Ont éprouvé des loix les rigueurs équitables ;
Pour punir un forfait si noir, si plein d'horreur,
Il n'est point de tourment au gré de ma fureur.
Hola, gardes, à moi....

SCENE III.

AMASIS, SESOSTRIS, NITOCRIS, PHANÈS.

Gardes.

PHANÈS.

Ciel ! quelle eſt ma ſurpriſe !
Comment, de qui, Seigneur, & pour quelle entrepriſe
Tenez-vous ce poignard qui me glace d'effroi ?

AMASIS.

Viens apprendre un forfait qu'à peine encor je croi.
Sur l'avis important d'une trame ſecrette,
Pour les jours de mon fils ma tendreſſe inquiette,
Me l'avoit fait en vain chercher de toutes parts :
Quel ſpectacle, en rentrant, a frappé mes regards,
Phanès ! Cette furie, à ma perte animée,
De ce fer aſſaſſin, dont elle étoit armée,

A mes sens éperdus confirmant cet avis,
Sans moi, sans mon secours, m'alloit ravir mon fils.

PHANE'S.

La reine ! justes Dieux !

AMASIS.

Gardes, qu'on la saisisse.
Toi, qui connois le crime, ordonne du supplice.
Et toi, tremble, barbare, & t'apprête à périr.

NITOCRIS.

Menace-moi de vivre, & non pas de mourir.
Par une prompte mort, termine ma misere,
Ou, par ce que j'ai fait, crains ce que je puis faire.
Quel que soit mon arrêt, je vais m'y préparer,
Et laisse mes tyrans pour en déliberer.



SCENE

SCENE IV.

AMASIS, SESOSTRIS, PHANÈS, *Gardes.*

AMASIS.

QU'on l'immole.

SESOSTRIS.

Arrêtez. Non, Seigneur, qu'elle vive;
Il faut sur nos destins la tenir attentive,
Et qu'elle soit présente aux glorieux apprêts
Qui vont de ce grand jour signaler les succès.

PHANÈS.

Je dirai plus, Seigneur; sa personne est un gage,
Qui dans tous vos périls vous a servi d'ôtage;
Et si depuis quinze ans vous les avez bravés,
C'est peut-être la reine à qui vous le devez.
Enfin, si de ses jours le flambeau doit s'éteindre,
Mettez-vous en état de n'avoir rien à craindre;
Attendez à punir ses criminels desseins,
Qu'un traître qu'on poursuit soit remis en vos mains;

Et qu'en les confrontant au milieu des supplices,
Nous puissions de leur bouche arracher leurs complices.

AMASIS.

Mais jusqu'à ce moment, sur qui, sur quelle foi
Pourrai-je de son sort me reposer ?

PHANE'S.

Sur moi.

AMASIS.

Sur toi, Phanès !

PHANE'S.

Seigneur, confiez-moi sa garde.
Ma foi vous est connue ; & ce soin me regarde.
Quelque nouveau projet qui puisse l'inspirer,
D'elle, comme de moi, je puis vous assurer :
Et pour servir mon roi, pour le bien de l'empire,
Il n'est rien d'impossible au zele qui m'inspire.

AMASIS.

Hé bien ! répons-moi d'elle, & marche sur ses pas.

SCENE V.

AMASIS, SESOSTRIS, *Gardes.*

AMASIS.

DIeux justes ! Dieux puissans ! que ne vous dois-je pas ?
C'est peu qu'à pleines mains vos faveurs épanchées,
Sur moi, depuis quinze ans, demeurent attachées :
Pour arracher mon fils au bras qui l'eût percé,
Quel secours imprévu m'avez-vous adressé ?

SCENE VI.

AMASIS, SESOSTRIS,

ARTHENICE, *Gardes.*

AMASIS.

VOus, à qui je le dois, venez, venez, Madame,
A nos transports de joie abandonner votre ame :

C'eſt de vous que je tiens le ſalutaire avis,
De l'horrible attentat qui menaçoit mon fils.
J'ai retenu la main qui l'alloit entreprendre.
Quels honneurs déſormais ne dois-je point vous
rendre ?
Si le rang où je ſuis peut vous récompenſer,
Je ne vous verrai plus que pour vous y placer ;
Je vais de notre hymen preſſer l'inſtant propice.
Toi, rends graces, mon fils, à ta libératrice.

SCENE VII.

SESOSTRIS, ARTHENICE.

SESOSTRIS.

QUe vois-je ! quelle horreur a glacé mes eſprits ?
Qu'ai-je entendu, Madame, & que m'a-t-on
appris ?
Objet infortuné des fureurs de la reine ;
Expoſé ſans défenſe aux tranſports de ſa haine,
Mon ſang alloit couler ; le fer étoit levé.
Sans vous, ce coup impie alloit être achevé.
J'en frémis... Grace au ciel, tout a changé de
face.
Par où, devant vos yeux ai-je pu trouver grace

Quel zele, en ma faveur, venez-vous de montrer?
Et quel Dieu favorable a su vous l'inspirer?

ARTHENICE.

Ne me demandez point quel zele m'a poussée.
A peine de la reine ai-je su la pensée;
A peine résolue à vous sacrifier,
Sa haine à ses fureurs a cru m'associer;
Que de tous ses bienfaits rejettant la mémoire,
Sans craindre son courroux, sans consulter ma gloire:
Que dis-je? sans songer qu'un prince infortuné,
Qu'à l'hymen d'Arthenice elle avoit destiné,
Par vos cruelles mains privé de la lumiere,
Devoit, à le venger, me porter la premiere.
De votre seul péril trop prompte à m'occuper,
Je n'ai songé qu'au coup qui vous alloit frapper;
J'ai couru prévenir un complot si funeste.
Vous vivez, il suffit, j'ignore tout le reste.

SESOSTRIS.

Madame, je le vois; la suprême grandeur
A des charmes puissans pour vaincre un jeune cœur.
Ce zele officieux n'a plus rien qui m'étonne:
Pour regner sur l'Egypte, Amasis vous couronne;

De ce qu'il fait pour vous, mon ſalut eſt le prix,
Et je ne dois vos ſoins qu'au ſeul nom de ſon fils.

ARTHENICE.

N'imputez rien, Seigneur, à ma reconnoiſſance;
C'étoit pour votre vie une foible défenſe;
Et j'aurois de la reine appuyé le courroux,
Si nul autre intérêt ne m'eût parlé pour vous.

SESOSTRIS.

Ciel! que vous m'étonnez! Se pourroit-il, Madame,
Que l'amour d'Amaſis n'eût point touché votre ame?
Auriez-vous quelque peine à recevoir ſa foi?

ARTHENICE.

A l'honneur qu'il me fait, je ſai ce que je doi:
Mais mon cœur allarmé de cette préférence,
En ſent plus de frayeur que de reconnoiſſance;
Et ſi vos jours ſauvés méritent quelque prix;
Si vous êtes ſenſible aux ſoins que j'en ai pris,
Détournez un hymen, dont l'odieuſe chaîne
Ne prépare à mon cœur qu'une éternelle gêne.
Voyez le roi, parlez; il vous écoutera:
Demandez mon exil; il vous l'accordera.
Pour un fils tel que vous, que ne fait point un pere!
Voyez enfin, quel eſt l'excès de ma miſere;

Puisque pour m'oppoſer à l'hymen d'Amaſis,
Je ne puis, dans ſa cour, m'adreſſer qu'à ſon fils.
Oui, Seigneur, ſur vous ſeul mon eſprit ſe repoſe,
Pour rompre le deſſein que le roi ſe propoſe;
Vous nous épargnerez un mutuel ennui;
En agiſſant pour moi, vous agirez pour lui.
Montrez-lui que nos cœurs ne ſont pas l'un pour l'autre:
Empêchez mon trépas, quand j'empêche le vôtre.
Le repos de mes jours me ſemblera plus doux,
Si je puis me flatter que je le tiens de vous.

SESOSTRIS.

Redevable à vos ſoins, Madame, d'une vie
Qui, ſans votre ſecours, m'alloit être ravie,
Je ne demande aux Dieux d'en prolonger le cours,
Que pour les conſacrer au repos de vos jours.
Cet hymen, dont l'idée excite vos allarmes,
Ne ſera pas long-tems le ſujet de vos larmes;
Je prens, à l'empêcher, plus d'intérêt que vous.
Non, jamais Amaſis ne ſera votre époux:
Mais à cette frayeur, votre ame trop ſenſible,
A d'autres ſentimens eſt-elle inacceſſible?
Auriez-vous pour le ſceptre encor quelques dédains,
S'il vous étoit offert par d'innocentes mains

A nous abandonner êtes-vous toujours prête ?
N'envisagez-vous rien ici qui vous arrête ?
Et quand j'aurai comblé votre espoir le plus doux,
Où sera votre exil ? sera-t-il loin de nous ?

ARTHENICE.

Par vos soins, desormais exemte de tristesse,
J'irai de vos bontés m'entretenir sans cesse,
Dans ces paisibles lieux, ces retraites, ces bois,
Où je vous vis, Seigneur, pour la premiere fois.

SESOSTRIS.

Non, non ; vous méritez une autre destinée.
Avant la fin du jour vous serez couronnée :
Mais au sort qui m'attend, votre sort attaché,
Vous doit laisser encor ce mystere caché.
Mon secret découvert nous perdroit l'un & l'autre.
Il y va de ma vie ; il y va de la vôtre.
J'aurois déja fini mon trouble & votre effroi,
Si le danger prochain n'eût regardé que moi ;
Mais ceux qu'avec mes jours j'expose à cet orage,
A des ménagemens abaissent mon courage.
Cependant, l'heure approche, où, pour votre secours,
Tout est prêt dans le temple ; on m'attend, & j'y cours.

Quelqu'honneur

Quelqu'honneur que sur moi répande la victoire,
Vous en aurez le prix ; vous en aurez la gloire :
En présence des Dieux je vais me découvrir,
Dégager votre foi, vous la rendre, ou mourir.
Adieu, Madame.

SCENE VIII.

ARTHENICE *seule.*

O Dieux ! que va-t-il entreprendre ?
Quel est ce grand dessein que je ne puis comprendre ?
Ciel ! par où dévoiler ce mystere caché ?
A son sort, m'a-t-il dit, le mien est attaché ;
Et jusques dans le temple, où l'entraîne la gloire,
Il va chercher pour moi la mort, ou la victoire.
Quel mélange confus & d'espoir & d'ennuis !
Quel Dieu dissipera l'embarras où je suis ?



SCENE IX.

ARTHENICE, MICERINE,

MICERINE.

MAdame ....

ARTHENICE.

Ah ! que me veut Micerine éperdue ?

MICERINE.

Ce vieillard que le sort offrit à notre vue,
Sur la terre étendu, mourant, ensanglanté,
Et qui ne doit le jour qu'à votre pitié ....

ARTHENICE.

Hé bien !

MICERINE.

Pâle, abattu, la démarche mal sûre,
Malgré le sang qui coule encor de sa blessure,
Son extrême foiblesse, & son âge glacé,
A quitté la demeure où nous l'avions laissé ;
Il est ici, Madame.

ARTHENICE.

O ciel ! qu'y vient-il faire ?

MICERINE.

Quand il m'a rencontrée, il cherchoit votre pere.

ARTHENICE.

Mon pere ! hé, l'a-t-il vû ? l'a-t-on fait avertir ?

MICERINE.

Madame, du palais il venoit de sortir ;
Il étoit dans le temple, où son zele s'applique
A dresser de ce jour l'appareil magnifique ;
Et des gardes rangés les armes à la main,
A chacun, par son ordre, en ferment le chemin.

ARTHENICE.

Et de ce malheureux, quelle est la destinée ?

MICERINE.

Instruit de vos bontés, & de votre hymenée ;
Il m'envoie au plus vîte implorer votre appui.

ARTHENICE.

Ne pouvant rien pour moi, que pourrai-je pour lui ?

MICERINE.

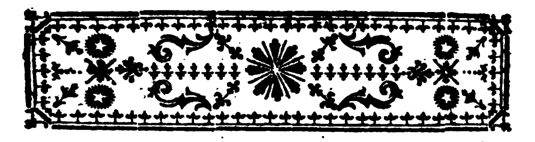
Obtenir d'Amasis une prompte audience :
Devant lui seulement il rompra le silence,
Et l'instruira, dit-il, d'un forfait odieux,
Qui regarde l'état, lui, son fils, & les Dieux.

ARTHENICE.

Son fils ! Quel ſort cruel menace encor ta vie ?
Par combien de malheurs eſt-elle pourſuivie ?
Cher prince.... Mais allons, courons à ſon ſecours,
Et comme je le dois, prenons ſoin de ſes jours.

Fin du quatriéme Acte.





ACTE V.

SCENE PREMIERE.

AMASIS, NITOCRIS, CANOPE; *Gardes.*

AMASIS *à un Officier de sa garde.*

REtournez à Phanès. Bientôt par ma présence,
Je vais de ses amis calmer l'impatience.
Allez : je suis content de leurs soins généreux,
Et je marche après vous pour me rendre auprès d'eux.
Qu'on appelle Arthenice, & mon fils avec elle.

A Nitocris.

Et toi, viens prononcer ta sentence mortelle.
Te voici, grace au ciel, sans espoir, sans soutien;
Mes sujets, dont l'orgueil entretenoit le tien,

Environnés partout de mes fieres cohortes,
Du temple & de la ville ont vu saisir les portes;
Et si contre mes loix ils s'osoient soulever,
Tout l'univers, les Dieux ne pourroient les sauver.
Je devrois dans ton sang éteindre leur audace;
Mais tu sais à quel prix ma bonté te fait grace.
Mon ennemi par toi va-t-il se découvrir?
Parle, & songe qu'un mot te fait vivre, ou mourir.

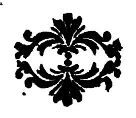
NITOCRIS.

Pour ébranler mon cœur, la menace est légere;
Qui ne craint point la mort, sait mourir, & se taire.
Va jusques dans le temple, aux yeux de mes sujets,
Célébrer un hymen qui flatte tes projets;
Ajoûtes-y ma perte à tant d'autres victimes:
Mais crains d'y rencontrer la peine de tes crimes;
Crains que cet étranger qui se cache en ces lieux,
N'y soit, pour ma vengeance, envoyé par les Dieux.
Tu trembleras peut-être en le voyant paroître:
Ce n'est qu'en t'immolant qu'il se fera connoître.

Et j'espere, tyran, que malgré tous tes soins,
La foudre va partir d'où tu l'attens le moins.

AMASIS.

Je crains peu ta menace ; & quand, pour ta vengeance,
Tout l'état avec lui seroit d'intelligence,
Les Dieux, de ce péril, garantiroient mes jours.
Ils l'ont fait autrefois, ils le feront toujours.
De tes emportemens je découvre la cause ;
Je vois le désespoir où mon hymen t'expose.
Tu crains plus que la mort le redoutable affront
De voir ton diadême orner un autre front :
Mais ma haine en ton sang ne peut être assouvie ;
Je prétens ménager les restes de ta vie ;
Et pour te mieux punir, t'entraînant à l'autel,
T'y donner une reine avant le coup mortel



SCENE II.

AMASIS, NITOCRIS, ARTHENICE, MICERINE, CANOPE, *Gardes.*

AMASIS *à Arthenice.*

ALlons, Madame, allons célébrer l'hyménée,
Qui doit unir mon ſort à votre deſtinée ;
Que la pompe....

ARTHENICE.

Ah ! Seigneur, ſuſpendez ce deſſein ;
Ne ſongez qu'à parer les coups d'un aſſaſſin.
Confuſe, & déteſtant ſa criminelle audace,
Je viens... La voix me manque, & tout mon ſang ſe glace.

AMASIS.

Que ſavez-vous ? parlez....

ARTHENICE.

Seigneur, c'eſt un avis
Qui regarde vos jours, & ceux de votre fils.

Avant que d'expoſer une tête ſi chere,
Daignez approfondir ce terrible myſtere.

AMASIS.

A Nitocris.

Quel myſtere ! Eſt-ce encore un trait de ton
courroux ?
Perfide !

ARTHENICE.

Un étranger tremblant, percé de coups,
Qui ſous le faix des ans ne ſe ſoutient qu'à peine,
Vous apprendra, Seigneur... Le voici qu'on
amene..

SCENE III.

AMASIS, NITOCRIS, ARTHENICE, MICERINE, CANOPE, MENÈS, *Gardes.*

AMASIS.

Que vois-je ? eſt-ce Ménès ? en croirai-je
mes yeux ?

MENÈS.

Ah ! Seigneur, je vous vois, & j'en rends grace
aux Dieux.

AMASIS.

De ta mort, ce matin, j'ai reçu la nouvelle :
Pourquoi me faifoit-on ce rapport infidele ?

MENE'S.

Seigneur, on l'a cru vrai : fur la terre étendu,
Ma foibleffe, le fang que j'ai long-tems perdu,
Précipitoient la fin de mon fort déplorable ;
Quand les Dieux ont conduit cette main fecourable,
Par qui j'ai le bonheur d'embraffer vos genoux.

AMASIS.

O Dieux ! qui t'a porté de fi funeftes coups ?

MENE'S.

Celui qui, par un coup à l'état plus funefte,
A privé votre fils de la clarté célefte.

AMASIS.

Mon fils ! tu me furprends. Il n'eft pas dans ma cour ?

MENE'S.

Non. Ceffez déformais d'attendre fon retour.
Je venois, pénétré de la mort de fa mere,
Vous ramener ce fils, l'image de fon pere ;
Quand, non loin de ces murs, d'un barbare affaffin,
J'ai vu le bras levé pour lui percer le fein.

Je m'expose à sa rage, & j'en suis la victime :
A défendre ses jours le prince en vain s'anime ;
En vain il montre un cœur incapable d'effroi :
Frappé d'un coup mortel, il tombe auprès de moi...

AMASIS.

Quoi ! mon fils ?... Je succombe au trouble qui m'accable...

MENE'S.

Ce n'est pas tout, Seigneur ; gardez-vous du coupable.
Tout dégouttant encor du sang de votre fils,
Je l'ai vu qui prenoit la route de Memphis.
Sans doute qu'il s'y cache afin de vous surprendre.
Je vous en avertis.

AMASIS.

Dieux ! que viens-je d'apprendre !



SCENE IV.

AMASIS, NITOCRIS, SESOSTRIS, ARTHENICE, MICERINE, MÉNÈS, CANOPE, *Gardes.*

AMASIS *à Sesostris.*

APproche : connois-tu ce vieillard ?

SESOSTRIS.

Justes Dieux !

AMASIS.

Quel trouble te saisit ? Ménès, tournes les yeux ;
N'est-ce pas là mon fils ?

MENE'S.

Lui ! Seigneur. Ah ! le traître,
C'est là son assassin que vous voyez paroître.

ARTHENICE.

O Dieux !

MENÈS.

N'en doutez point, je le connois trop bien.
C'eſt lui qui s'eſt couvert de ſon ſang & du
mien ;
C'eſt lui, qui ſe portant à de nouvelles rages,
Après ſon attentat, nous a ravi les gages
Dont Ladice en mourant ſe repoſa ſur nous :
Ses lettres, ſon anneau.... Seigneur, ſongez à
vous.
Je mourrai ſans gémir du malheur qui m'op-
prime,
Si je puis aux enfers conduire ma victime.

SCENE V.

AMASIS, SESOSTRIS, NITOCRIS, ARTHENICE, MICERINE, CANOPE, *Gardes.*

AMASIS.

OUi, tu ſeras content ; tes yeux ſeront té-
moins....
Que pour le ſecourir on redouble les ſoins.

L'ai-je bien entendu ? grands Dieux ! le puis-je croire ?
Ton bras est-il l'auteur d'une action si noire ?
M'as-tu ravi mon fils ?

SESOSTRIS.

Oui, tyran, il est mort,
Et l'on vient de te faire un fidele rapport.

AMASIS.

Traître, qu'esperois-tu de cette barbarie ?
Quel étoit ton dessein ? Quelle aveugle furie
Dans le sang de mon fils t'a fait tremper tes mains ?

SESOSTRIS.

Quand tu sauras mon nom, tu sauras mes desseins.

AMASIS.

Hé, quel es-tu ? reponds, perfide.

SESOSTRIS.

Hé ! qui puis-je être ?
Après ce que j'ai fait, me peux-tu méconnoître ?
Et ce bras tout sanglant du meurtre de ton fils,
T'apprend-il pas assez que je suis Sesostris ?

NITOCRIS.

Ah ! mon fils !

ARTHENICE.

Qu'ai-je fait ?

AMASIS.

Gardes, qu'on le saisisse.

SESOSTRIS *mettant l'épée à la main.*

Traîtres....

AMASIS.

Que les bourreaux préparent son supplice.

NITOCRIS.

Arrête. Que fais-tu, peuple lâche & sans foi ?
C'est le sang d'Apriès ; c'est mon fils, c'est ton roi.

AMASIS.

Je suis mieux obéi que tu n'es écoutée.

SESOSTRIS *désarmé.*

Oui, le ciel veut ma perte, & je l'ai méritée.
Je vois qu'il me punit, & se venge à son tour,
Non d'avoir entrepris de te ravir le jour,
D'affranchir de tes fers ma mere & ma patrie ;
Mais d'avoir pris un nom dont ma gloire est flétrie,

Et d'avoir abaissé l'héritier d'un grand roi,
A passer pour le fils d'un monstre tel que toi.
Ton sang devoit laver une tache si noire :
Mais si de le verser je n'ai pas eu la gloire,
Je t'ai ravi ton fils; & graces à mes soins,
C'est toujours un tyran que l'Egypte a de moins.

AMASIS.

Quoi! perfide....

SCENE VI.

AMASIS, NITOCRIS, SESOSTRIS, ARTHENICE, MICERINE, CANOPE, AMMON, *Gardes.*

AMMON.

Seigneur....

AMASIS.

Ah! que vient-on me dire?

AMMON.

Qu'en vain contre vos jours votre ennemi conspire;
Qu'au

Qu'au temple en ce moment nous l'avons rencontré :
Mais que pour l'arracher d'un asyle assuré,
Les prêtres, orgueilleux de leur pouvoir suprême,
N'ont voulu recevoir de loix que de vous-même.
Et que Phanès craignant sa fuite ou leur appui,
Veille, en vous attendant, & sur eux & sur lui.

AMASIS.

Dieux ! courons le rejoindre ; allons par les supplices
De ces deux criminels apprendre les complices ;
Des prêtres avec eux, allons punir l'orgueil ;
Que leur temple détruit leur serve de cercueil ;
Et que tout l'univers, apprenant ma vengeance,
Frémisse du supplice, ainsi que de l'offense.
Qu'on l'entraîne ....

NITOCRIS.

Ah ! mon fils, je ne te quitte pas.

AMASIS.

Ammon, que dans ces lieux on retienne ses pas ;
J'ai besoin d'un otage.

NITOCRIS.

Ah ! tyran.

AMASIS.

Qu'on l'arrête.
J'aurai soin d'ordonner qu'on t'apporte sa tête.
Tu peux l'attendre.

NITOCRIS. *Elle tombe évanouie.*

Hélas !

AMASIS *à Ammon.*

Qu'on veille sur ses jours.
A Arthenice.
Madame, je dois tout à votre heureux secours ;
Mais pour m'en acquitter, & pour punir son crime,
Je veux qu'à notre hymen il serve de victime.
Venez le voir au temple expirer sous mes coups ;
Venez, Madame.

ARTHENICE.

O ciel ! où me réduisez-vous ?

SCENE VII.

NITOCRIS, CANOPE, AMMON, *Gardes.*

NITOCRIS.

On entraîne mon fils, & l'on veut que je vive :
Ah ! l'on m'arrête en vain, il faut que je le suive.
Quoi, nul de ses sujets ne le vient secourir !
Dans ses propres états on le laisse périr !
Jusques sur les autels on va trancher sa vie !
Souffrirez-vous, grands Dieux, ce sacrifice impie ?
Nil, souleve tes flots, & vomis dans ces murs
Tous tes monstres cachés dans tes antres obscurs.
Que ferai-je ? où courir ? Que la terre s'entr'ouvre ;
Que du styx à nos yeux la rive se découvre ;
Et tout couverts encore de vos tristes lambeaux,
Mânes de ses parens, sortez de vos tombeaux.
Si la terre & le ciel refusent de m'entendre,
Obtenons des enfers qu'ils viennent le défendre.

O mon illuſtre époux, entends ma triſte voix ;
Viens lui donner la vie une ſeconde fois :
Perce l'obſcurité de tes demeures ſombres ;
Arme-toi des tourmens inventés pour les ombres ;
Juſqu'au pied des autels viens lui ſervir d'appui ;
Et fais ce que les Dieux devroient faire pour lui.
Mais que fais-je ? que dis-je ? O malheureuſe mere !
Quels vœux puis-je former, & qu'eſt-ce que j'eſpere ?
Ce palais de mes cris retentit vainement :
Mon fils eſt mort, Canope, ou meurt en ce moment.

SCENE VIII.

NITOCRIS, ARTHENICE, CANOPE, AMMON, *Gardes.*

NITOCRIS.

CRuelle, en eſt-ce fait ? votre rage inhumaine
Vient-elle juſqu'ici triompher de ma peine ?
Ou votre main, ſervant les crimes d'Amaſis,
Vient-elle m'apporter la tête de mon fils ?

L'avez-vous vu tomber sous ses coups ?

ARTHENICE.

Ah ! Madame,
Ce que j'ai vu suffit pour déchirer mon ame.
Le tyran, de soldats l'a fait environner ;
Après lui dans le temple il l'a fait entraîner ;
Et comme résolue à ne lui point survivre,
Je traversois la foule, & tâchois de l'y suivre :
J'ai vu fermer la porte ; & mille cris confus
Ont fait entendre au loin, *il est mort, il n'est plus.*

NITOCRIS.

Il n'est donc plus ce fils, le dernier de ma race :
Tout mort & tout sanglant, il faut que je l'embrasse.
Allons, courons au temple ; à la face des Dieux....
Mais, de quels cris nouveaux retentissent ces lieux ?



SCENE DERNIERE.

NITOCRIS, SESOSTRIS, ARTHENICE, MICERINE, CANOPE, AMMON.

NITOCRIS.

Ah ! mon fils, est-ce toi que le ciel me renvoie ?

ARTHENICE.

Quel miracle, Seigneur, permet que je vous voie ?

SESOSTRIS.

Il est tems de finir des regrets superflus,
Vous n'avez rien à craindre, Amasis ne vit plus.

NITOCRIS.

Il ne vit plus ? O ciel ! quelle heureuse nouvelle !
Mais, qui t'a délivré de sa rage cruelle ?
Comment t'es-tu sauvé ? ne me déguise rien :
A qui dois-je, mon fils, ton salut & le mien ?

SESOSTRIS.

Un illustre sujet finit notre misere :
Le croiriez-vous enfin ? c'est Phanès.

NITOCRIS.

Lui !

ARTHENICE.

Mon Pere ?

SESOSTRIS.

A peine le tyran, trompé par ses avis,
M'avoit fait entraîner au temple d'Osiris,
Que portant sur l'autel une vue égarée,
Il trouve Cléophis dans l'enceinte sacrée ;
Où se croyant déja maître de notre sort,
Il semble s'applaudir de nous donner la mort :
Quand Phanès, pour donner le signal & l'exemple,
Du nom de Sesostris fait retentir le temple ;
Et soudain l'on n'entend, à travers mille cris,
Que *meure le tyran ; & vive Sesostris !*
Pâles, saisis d'effroi, ses gardes l'abandonnent :
Ardens, pleins de fureurs, les nôtres l'environnent.
Je l'approche, & d'un fer que je prens sur l'autel,
Je le jette à mes pieds, frappé d'un coup mortel.

Mille autres animés d'une pareille envie,
Vont chercher dans ses flancs les restes de sa vie.
Et tandis qu'en tous lieux, Phanès & Cléophis
Confirment mon retour aux peuples de Memphis,
Faisant, à la fureur succéder la tendresse,
D'un pas précipité j'ai traversé la presse,
Pour goûter des plaisirs si long-tems attendus,
Et vous offrir des biens que le ciel m'a rendus.

NITOCRIS.

Ah! mon fils, quel bonheur succede à nos alarmes!
Allons faire cesser le tumulte des armes;
Et parmi les plaisirs que promet ce grand jour,
Par un heureux hymen couronner votre amour.

FIN.



ALCESTE,

TRAGEDIE.



PRÉFACE.

J'Avois souvent entendu dire à M. Racine que de tous les sujets de l'antiquité, il n'y en avoit point de plus touchant que celui d'Alceste, & qu'il n'avoit point mis de piece au théâtre depuis son Andromaque, qu'il ne se proposât de la faire suivre par celle d'Alceste. Sa préface d'Iphigénie fait voir combien il étoit rempli de ce sujet. J'ai connu de ses amis particuliers qui m'ont assuré qu'il avoit exécuté son dessein, & qu'il leur en avoit souvent récité des morceaux admirables ; mais que peu de tems avant sa mort, il eut la cruauté de priver le public d'un

ſi bel ouvrage, & de le jetter dans le feu. La lecture d'Euripide jointe à ce que j'avois pû recueillir des idées de M. Racine, me firent naître l'envie de traiter ce ſujet. Mon premier deſſein étoit d'introduire ſur la ſcene les enfans d'Alceſte, comme Euripide l'a pratiqué. Ceux de mes amis à qui je le communiquai, ne furent pas de ce ſentiment : ils me repréſenterent que la ſituation de la mort d'Alceſte étoit ſi touchante par elle-même, qu'elle n'avoit pas beſoin de ce ſecours pour exciter les larmes des ſpectateurs; que peut-être la vûe de ces enfans feroit-elle un effet contraire, & que ſouvent il ne falloit qu'un mauvais plaiſant dans le parterre pour faire avorter un ſuccès preſque aſſuré. Ainſi je me contentai de mettre en ré-

cit ce que je mettois dans la bouche d'Alceste lorsqu'elle dit le dernier adieu à ses enfans. Je me trouvai bien d'avoir suivi ce sage conseil. L'auteur d'Inès de Castro n'a pas eu le même scrupule. Sa hardiesse & ma timidité nous ont également réussi.





ACTEURS.

HERCULE.

ADMETE, Roi de Thessalie.

ALCESTE, femme d'Admete.

PHERE'S, pere d'Admete.

SOSTRATE, confident de Pherès.

NIOBE, confidente d'Alceste.

CLEON, domestique d'Admete.

GARDES.

La Scene est dans la Ville d'Iolcos, en Thessalie; dans le Palais d'Admete.



ALCESTE,

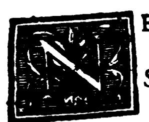
TRAGEDIE.

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

PHERÈS, SOSTRATE.

PHERE'S.



E me trompai-je point ? en croirai-je mes mes yeux ?
Sostrate vit encore ! Sostrate est en ces lieux !
Quel sort, après huit ans, te rend à ta patrie ?

SOSTRATE.

Seigneur, vous avez su par quelle perfidie

L'ingrat Laomedon, digne de ſon malheur,
De l'invincible Hercule éprouva la valeur :
Vous ſavez que l'ardeur de venger ſon outrage,
De tous nos jeunes grecs enflammant le courage,
Leur fit abandonner leur tranquille pays,
Pour ſignaler leurs noms aux bords de Simoïs.
J'y courus avec eux. Le redoutable Alcide
S'étoit enfin vengé de ce prince perfide.
Ses enfans dans les fers, ſes états ravagés,
De proie & de captifs nous revenions chargés ;
Quand la reine des Dieux, ſa marâtre inflexible,
Excite dans les airs une tempête horrible :
Et j'ai vû le vaiſſeau qui portoit ce heros,
Briſé contre un écueil, ſe perdre ſous les flots.

PHERE'S.

Quoi ! Soſtrate, il eſt mort ?

SOSTRATE.

En vain par ſon courage
Je l'ai vû fierement réſiſter à l'orage ;
Et bravant de Junon le barbare courroux,
Fendre les flots émus pour venir juſqu'à nous :
La nuit joignant ſon ombre aux fureurs de Neptune,
M'a fait errer long-tems au gré de la fortune ;
Lorſque le jour naiſſant offre à nos matelots
Les champs de Theſſalie, & les murs d'Iolcos,

Moins content de revoir les lieux qui m'ont vû
naître,
Que d'éprouver encor les bontés de mon maître.

PHERE'S.

Garde ce nom ſacré pour d'autres que pour moi ;
Tu retrouves Pherès, & ne vois plus ton roi.

SOSTRATE.

Ciel ! quelle eſt la ſurpriſe où ce diſcours me jette,
Et quel autre que vous regne en ces lieux ?

PHERE'S.

Admete.

SOSTRATE.

Admete ? votre fils ?

PHERE'S.

Tout ſe regle aujourd'hui
Par les ordres d'Admete & d'Alceſte avec lui.

SOSTRATE.

Alceſte ! Quoi ! Seigneur, cette jeune princeſſe
Dont Hercule à vos ſoins confia la jeuneſſe ;
Elle, qui ſans tremper au crime de ſes ſœurs,
Eût d'un frere homicide éprouvé les fureurs,

Si le ciel, favorable aux cris de l'innocence,
N'eût conduit ce vainqueur pour prendre sa défense ?

PHERES.

Il fit plus. Il voulut, épris de son amour,
Qu'un hymen solemnel célebrât son retour :
Lui-même entre mes mains il remit sa conquête,
Et me chargea du soin d'en préparer la fête.
Content de mes sermens, il partit de ces lieux.
Mon fils bientôt après revint victorieux :
Sur un peuple rebelle, au sortir de l'enfance,
Il avoit, par la force, affermi ma puissance ;
Et surpassant déja les plus fameux guerriers,
Il comptoit moins de jours qu'il n'avoit de lauriers.
Il vit la jeune Alceste ; & tout couvert de gloire,
A ses premiers regards il céda la victoire :
La reine mon épouse ignorant mes secrets,
Pressoit de leur hymen les funestes apprêts.
Alceste y consentoit. Par la mort de son frere,
D'une riche contrée elle étoit hériticre.
Invincibles appas ! Que te dirai-je enfin ?
Hercule étoit absent, son retour incertain ;
La princesse, & mon fils dans l'erreur de sa flâme,
Sans crainte à leur penchant abandonnoient leur ame :

Mes sujets & les siens, tout conspiroit pour eux;
Vaincu par ces raisons, je les unis tous deux.

SOSTRATE.

Quoi! lorsque ce héros, pour venger un outrage,
N'épargnoit pas des Dieux le magnifique ouvrage,
Vous osez, sans frémir des malheurs d'Ilion,
Violer votre foi comme Laomedon?
Où seriez-vous, Seigneur, si le sort en furie
N'eût éteint dans les eaux le flambeau de sa vie?
Quel seroit son retour? Je frémis du danger....

PHERE'S.

Jupiter en courroux eut soin de le venger.
La naissance d'un fils & celle d'une fille,
De joie & de plaisir comblerent ma famille.
Mais aux decrets du ciel nul ne peut échapper,
Et souvent il ne rit que pour nous mieux frapper.
Cent présages affreux marquerent notre perte.
La terre, par la foudre en cent lieux entr'ouverte,
Laissa près de ces murs un abîme sans fonds,
Par où le jour pénetre aux royaumes profonds:
Tout tremble, tout frémit à ce prodige horrible.
Il s'éleve du gouffre une vapeur terrible;

Sa force est comparable aux plus mortels poisons ;
Le soleil de frayeur en cache ses rayons ;
Et mes sujets atteints des douleurs les plus vives,
Descendent à grands flots aux infernales rives.
Que devins je, Sostrate, en cette extrémité ?
J'implorai d'Apollon la suprême bonté.
Mais, ô surcroît d'horreurs ! ô comble de misere !
Quand le prêtre terrible, au fond du sanctuaire,
Gémissant sous le poids du Dieu qui l'agitoit,
Fit entendre ces mots qu'Apollon lui dictoit :
Le ciel pour appaiser sa haine,
Ou volontairement, ou par le choix du sort,
Exige tous les ans une victime humaine,
Jusqu'à ce que l'amour triomphe de la mort.
Il dit. Que de malheurs ont suivi cet oracle !
J'ai déja vu cinq fois ce barbare spectacle.
Mais comme si le sort, sur ma seule maison,
Se plaisoit à verser son funeste poison,
Comme s'il ne vouloit que d'illustres victimes,
Tous ceux qu'il a choisis pour expier mes crimes,
Appuis de ma vieillesse, & sortis de mon sang,
Dans ma cour, après moi, tenoient le premier rang.
Au plus beau de ses jours, mon épouse elle-même
N'a pû se garantir de ce malheur extrême ;
Et le sort aujourd'hui redoublant mes regrets,
Se prépare à lancer ses ordinaires traits.

SOSTRATE.

O redoutables traits ! ô vengeance inhumaine !
Les Dieux ont-ils des cœurs où regne tant de haine ?
Jupiter sans pitié peut-il voir ses autels
Fumer ainsi du sang des malheureux mortels ?

PHERE'S.

Le sang n'y coule point ; mais, ô prodige horrible !
La mort qu'on y reçoit n'en est que plus terrible.
Dès que l'urne sacrée, à nos yeux allarmés,
A vomi tous les noms qu'elle avoit enfermés ;
Et que son vaste sein, pour ce tribut funeste,
Ne retient que l'objet de la haine céleste :
Effet plus assuré que l'effort du poison
Dont *Médée* embrasa le palais de *Créon* ;
Une soudaine ardeur dans ses veines s'allume,
De ses jours dévoués le flambeau se consume ;
La terre se dérobe a ses pas incertains,
Le soleil se refuse à ses regards éteints :
Il croit voir le Cocyte, & ces rives affreuses
Que ne peuvent passer les ombres malheureuses ;
Il voit le vieux nocher qui rit de leur ennui ;
Sa formidable voix s'éleve jusqu'à lui ;
Et parmi ces horreurs, dans le fond de l'abîme
Une main invisible entraîne la victime.

Juge de ma douleur à ces triſtes objets.
Je voyois pour mon crime expirer mes ſujets ;
Je ſouffrois mille morts avant d'en ſouffrir une,
Ma fatale grandeur me devint importune.
Agité de remords, accablé de ſoucis,
Je remis ce fardeau dans les mains de mon fils ;
Sur mon trône avec lui je fis monter Alceſte :
Mais de tous mes chagrins, c'eſt là le plus funeſte.
Rien ne peut conſoler mon eſprit éperdu.
L'on ne connoît un bien qu'après l'avoir perdu.
Depuis que j'ai quitté la puiſſance ſuprême,
Inutile à chacun, je m'abhorre moi-même.
Ces gardes autrefois à tous mes vœux ſoumis,
Ces flots d'adorateurs, cette foule d'amis
Qu'attiroit ma grandeur, & non pas ma perſonne ;
J'ai tout perdu, Soſtrate, en perdant la couronne.
On me laiſſe ; on me fuit. Je vois mes cheveux gris,
Dans une jeune cour un ſujet de mépris ;
Et mon front dépouillé de l'éclat des monarques,
N'offre plus que des ans les pitoyables marques.
Ce n'eſt pas que mon fils, par ſa rare vertu,
N'ait ſouvent raſſuré mon eſprit abattu ;
Que de ſa piété ma tendreſſe contente,
N'en reçoive toujours quelque preuve éclatante ;

Et qu'Alceste, fidele aux vœux de son époux,
N'y conforme son zele & ses soins les plus doux.
Je me hais; je rougis de ma foiblesse extrême:
Mais dès que sur leur front je vois mon diadême,
Par ce fatal éclat je me laisse éblouir,
Où je regnai jadis, je ne puis obéir;
Et pour être insensible au malheur qui m'opprime,
Je voudrois que le sort m'eût choisi pour victime.
Voilà l'état funeste où mon sort est réduit;
Voilà... Mais chez le roi j'entends déja du bruit:
C'est Alceste. Va-t en, & me laisse avec elle,
Sostrate: mais surtout sois discret & fidelle.

SCENE II.

PHERÈS, ALCESTE, NIOBE.

ALCESTE.

Allez, Niobé, allez, je vais l'attendre ici.
Qu'on le cherche; qu'il vienne. Ah! Seigneur, vous voici!
Venez vous opposer au sort qui vous menace.
Le roi.... La voix me manque, & tout mon sang se glace.

Niobe, soutiens-moi.

PHERE'S.

Madame, quels malheurs
Vous étouffent la voix, & font couler vos pleurs!
Quels destins ennemis menacent cet empire?
Que savez-vous? parlez.

ALCESTE.

Je frémis de le dire.
J'ai vu.... Je viens....

PHERE'S.

Hé bien!

ALCESTE.

Admete....

PHERE'S.

Poursuivez.

ALCESTE.

Seigneur, il va périr si vous ne le sauvez.

PHERE'S.

Hé! qui peut vous causer cette crainte funeste?

ALCESTE.

Un songe a commencé, mes yeux ont vu le reste.

Mon

Mon pere Pelias, je frémis d'y penser,
A mes sens cette nuit s'est venu retracer.
Tel qu'autrefois chargé de vieillesse & de gloire,
Je le vis des fureurs éprouver la plus noire;
J'ai cru le voir encor dans les bras du sommeil,
Attendant sans effroi le retour du soleil.
Mes sœurs, entre la crainte & l'espoir balancées,
Autour du bain fatal paroissoient empressées.
L'une, du feu trop lent ranimoit les ardeurs,
L'autre exprimoit le suc des herbes & des fleurs.
Une lampe éclairant leur démarche timide,
Conduit jusqu'au vieillard la troupe parricide.
Trois fois à cet objet leur courage a frémi;
Trois fois leur bras levé ne descend qu'à demi.
Il semble que d'un Dieu le regard les arrête,
Ou que de la gorgone il leur montre la tête.
Chacune à son forfait voulant se dérober,
Le coup demeure en l'air, & n'ose retomber.
Alors, comme autrefois, je n'ai rien vu de suite.
Là, mon frere est entré; mes sœurs ont pris la fuite,
Il les suit; il les joint; il leur perce le flanc:
Et le cruel encore, avide de mon sang,
Levoit le bras sur moi pour en couvrir la terre;
Lorsqu'Admete attiré par un bruit de tonnerre,
Aussi prompt que l'éclair, a couru se jetter
Au devant de la mort qu'on me vouloit porter.

Soudain du haut des cieux, sur l'une & l'autre tête,
J'ai vu crever la nue où grondoit la tempête ;
J'ai vu ces murs sanglans par la foudre embrasés,
Et leurs brûlans desirs nous a tous écrasés.

PHERE'S.

Juste ciel !

ALCESTE.

Mon sommeil & ce songe effroyable,
Se sont évanouis par un cri formidable.
A ce cri, près de moi mon époux a couru ;
J'ai repris quelqu'espoir sitôt qu'il a paru :
Instruit de mes douleurs, touché de mes allarmes,
Il m'a promis ce jour pour essuyer mes larmes,
Et que jusqu'à demain il remettoit le choix
Qu'on doit offrir aux Dieux pour la sixiéme fois.
A ces mots, qui flattoient ma tendresse inquiette,
Dans son appartement j'ai vu rentrer Admete ;
Et moi, trompant les yeux qui gardoient ce palais,
Pour rendre grace au ciel de ces heureux effets,
Sans suite, sans témoins, j'ai couru dans le temple.
O surprise ! ô douleur qui n'eut jamais d'exemple !

D'un songe prophétique évenement cruel !
Le vase redoutable est déja sur l'autel.
Dans un silence affreux, d'une mort évidente
L'on voit regner partout l'image menaçante.
Les peuples abatus, les prêtres consternés,
Sont aux pieds des autels en foule prosternés.
La frayeur est déja dans toutes les familles :
Les femmes, les époux, les peres & les filles,
Compris également dans ce malheur commun,
Tremblent tous d'un péril qui n'en menace qu'un.
Mais ce qui met le comble à ma frayeur mortelle,
Le roi, malgré les voeux de son peuple fidele,
Ne veut pas être exempt de ce choix plein d'horreur,
Et va du sort peut-être assouvir la fureur.
Il vient. Opposons-nous à ce dessein funeste.



SCENE III.

ADMETE, PHERÈS, ALCESTE, NIOBE.

ALCESTE.

Ah ! Seigneur, vous fuyez ! vous évitez Alceste !
Est-ce là ce délai que vous m'aviez promis ?
Vous allez-vous livrer aux destins ennemis ?....

ADMETE.

Oui, je vais dans le temple, où nos peuples m'attendent,
Jetter le sort fatal que les Dieux me demandent.
Voici le jour marqué pour ce choix solemnel,
Qu'on ne peut différer sans être criminel.
J'ai feint d'y consentir pour éviter vos plaintes ;
Mais ce seroit du peuple éterniser les craintes,
Et redoubler les maux qui desolent ces lieux,
Que d'oser attentér sur les décrets des Dieux.

PHERE'S.

Du moins si, sans blesser leur sanglante justice,
L'on ne peut différer cet affreux sacrifice,

Ne vous expofez point à leurs cruels arrêts.
Mon fils, foyez fenfible aux cris de vos fujets ;
Laiffez fléchir par eux votre vertu farouche.
Le ciel affez fouvent s'explique par leur bouche.
Les loix font pour le peuple, & non pas pour les rois :
Et l'oracle fatal qui nous donna des loix,
Auroit nommé le roi, fi pour punir nos crimes,
Il l'eût voulu comprendre au nombre des victimes.

ADMETE.

Non, Seigneur, quand les Dieux prononcent des arrêts,
Ils font faits pour les rois comme pour les fujets ;
Et fans avoir befoin qu'un oracle le nomme,
Un roi devant les Dieux n'eft pas plus qu'un autre homme.
Mais enfin, il eft tems qu'après tant de malheurs,
Un peu d'efpoir fuccede à nos longues frayeurs.
Apollon cette nuit, fenfible à nos allarmes,
M'a promis de tarir la fource de nos larmes.
Le fort à fa priere eft contraint de céder :
Pour la derniere fois fes coups vont décider ;
Et Jupiter prenant fa derniere victime,
Va noyer dans fon fang la fureur qui l'anime.

ALCESTE.

Hé ! qui me répondra, dans ce jour plein d'horreur,
Que Jupiter sur vous n'épuise sa fureur ?
De noirs pressentimens épouvantent mon ame,
Il me semble déja que le sort.....

ADMETE.

Hé ! Madame,
Si le ciel veut ma mort, qui peut m'en affranchir ?
Par nos soumissions tâchons de le fléchir.
Je ne le cele point : dans un âge assez tendre,
Comblé de tous les biens qu'un mortel peut prétendre,
Sans les malheurs publics, mon sort seroit trop doux.
Heureux fils, heureux pere, & plus heureux époux,
Un favorable hymen nous a joints l'un à l'autre :
Vous regnez sur mon cœur, je regne sur le vôtre.
Appuis de notre empire, & fruits de notre amour,
Nous voyons nos enfans se montrer chaque jour
Dignes, par leurs vertus comme par leur naissance,
D'exercer après nous la suprême puissance :

Mais parmi tant de biens qui flattent mon espoir,
L'amour de ma patrie est mon premier devoir.
Si pour sauver mon peuple il faut que je périsse,
De tout mon sang aux Dieux je fais un sacrifice.
Mais ce cœur si constant ne sauroit, sans trembler,
Songer au coup mortel qui vous peut accabler:
On me verra périr avant que de permettre
Qu'au caprice du sort vous alliez vous soumettre.
Le nom d'Alceste seul n'y sera point offert;
Les Dieux me puniroient si je l'avois souffert:
Ou si les Dieux cruels m'en osent faire un crime,
A leur courroux vengeur je m'offre pour victime.

ALCESTE.

Quoi! Seigneur, vous iriez affronter le trépas,
Et courir un péril que je ne courrois pas?
Quand je pourrois descendre à cette ignominie,
Que d'avoir moins d'amour pour vous que pour la vie,
Quel en seroit le fruit? Dans ce tems de courroux,
Le grand-prêtre en ces lieux plus absolu que vous,
Pourroit-il consentir que des Dieux redoutables
On violât pour moi les loix inviolables?

Et nos triſtes ſujets verroient-ils ſans horreur,
Qu'avare de mon ſang on prodiguât le leur ?

ADMETE.

Non, Madame, le ſort dans une autre contrée
N'ira point attaquer votre tête ſacrée.
Des lieux où l'on reſpire à peine eſt-on ſorti,
Qu'à de contraires loix on eſt aſſujetti :
C'eſt ce que mes ſujets m'ont chargé de vous
dire.
Mille & mille raiſons vous preſſent d'y ſouſ-
crire.
Nos enfans expoſés au céleſte courroux,
Percent mon tendre cœur des plus ſenſibles
coups ;
Leurs périls tous les jours ébranlent ma conſ-
tance.
De ces bords dangereux éloignez leur enfance :
Un vaiſſeau vous attend ſur les flots écumeux ;
Nos plus vaillans ſoldats vous ſuivront avec
eux.
Allez loin de ces murs leur chercher un aſyle ;
Ne craignant rien pour eux, je ſerai plus tran-
quille.
J'eſpere que des Dieux, ſi long-tems irrités,
Mes vœux moins partagés ſeront mieux écou-
tés ;
Ou ſi rien ne fléchit la clémence céleſte,
De vos peuples vers vous je conduirai le reſte,
Et

Et nous irons chercher dans des climats plus
doux,
Un destin plus tranquille & plus digne de vous.

ALCESTE.

Moi, quitter mon époux ! Par quelle loi barbare
Vouloir qu'avant la mort le destin nous sépare ?
Ah ! Seigneur, songez-vous qu'aux cœurs bien
amoureux,
L'absence, des tourmens est le plus rigoureux,
Et qu'il n'est point de mort, j'en juge par moi-
même,
Qui ne céde à l'horreur de quitter ce qu'on
aime ?
D'ailleurs, pour cet exil où vous me condam-
nez,
Quel séjour, quels climats avez-vous destinés ?
Triste jouet du sort, & des vents, & des ondes,
Où pourrai-je fixer mes courses vagabondes ?
Et dans tout l'univers sera-t-il quelque roi,
Qui sachant le malheur que je traîne avec moi,
Veuille sur son empire attirer les tempêtes
Que le courroux du ciel assemble sur nos têtes ?

PHERE'S.

Madame, je vois bien que le roi s'est flatté
Qu'Argos seroit pour vous un lieu de sûreté ;
Qu'Hercule de retour des campagnes de Troye,
De vous y recevoir se feroit une joie :

Mais loin de l'y chercher, sachez que ce héros,
Victime de Junon, a péri dans les flots.

ADMETE.

Hercule ne vit plus !

ALCESTE.

Quel malheur est le nôtre !

PHERE'S.

Son trépas imprévu vous touche l'un & l'autre ;
Mais peut-être ses jours démentant vos souhaits,
Vous auroient-ils couté de plus justes regrets.

SCENE IV.

ADMETE, PHERÈS, ALCESTE, NIOBE, CLEON.

CLEON.

JE viens vous avertir que l'onde impétueuse
Pousse vers ce rivage une flotte nombreuse,
Et qu'aux yeux d'un grand peuple assemblé sur le bord,
Hercule triomphant arrive dans le port.

ADMETE.

Hercule ?

ALCESTE.

O jour heureux !

PHERE'S *à part.*

Ah, fortune contraire !

ADMETE.

Il vient fléchir pour nous le courroux de son pere,
Madame, pardonnez à l'ardeur de le voir ;
Avec toute ma cour je vais le recevoir :
Surmontez vos frayeurs, étouffez le murmure...

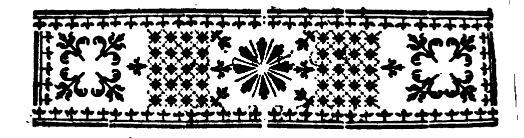
ALCESTE.

Allez, Seigneur, allez, son abord me rassure ;
Le fils de Jupiter ne mérite pas moins.
A votre empressement je vais joindre mes soins ;
Et par tous les honneurs qu'on doit à sa naissance,
Rendre ces tristes lieux dignes de sa présence.

PHERE'S *seul.*

Grands Dieux, de notre sort arbitres souverains,
Détournez sur moi seul tous les maux que je crains.

Fin du premier Acte.



ACTE II.

SCENE PREMIERE.

HERCULE, ADMETE.

HERCULE.

OUi, pour voir un ami si cher à ma tendresse,
Je préferois ces lieux au reste de la Grece :
Nos vaisseaux triomphans & parés de festons,
Fendoient légerement les humides sillons ;
Et je venois, ami, plein d'espoir & de joie,
Partager avec toi les dépouilles de Troye.
Déja nous découvrons ce mont chéri des Dieux,
Dont le double sommet s'éleve jusqu'aux cieux.
Junon n'a pu souffrir le bonheur de ma vie :
Neptune s'est émû pour servir sa furie.
Une effroyable nuit n'a laissé dans les airs
Que le jour fugitif qui partoit des éclairs ;

Et les vents échappés de leurs grottes profondes,
Ont joint leur violence à la fureur des ondes.
Mon vaisseau jusqu'au ciel est tantôt emporté ;
Tantôt au fond des eaux il est précipité.
Malgré l'art des nochers, & les forces d'Alcide,
Poussé contre un écueil par la vague rapide,
Il se brise, & nous livre à la merci des flots.
J'ai vu périr soldats, & chefs, & matelots.
Moi seul, malgré Junon, résistant à l'orage,
J'ai vaincu les tritons, ministres de sa rage ;
J'ai repoussé Carybde & Sylla sous les eaux ;
Et tout ce que la mer a de monstres nouveaux,
Ont eu le même sort à me faire la guerre,
Que ceux dont j'ai purgé la face de la terre.
Touché de mes travaux, enfin du haut des cieux
Jupiter sur son fils a détourné les yeux.
Le calme est revenu sur la mer applanie ;
J'ai vu voler vers moi ma flotte réunie :
Le vaillant Thelamon m'a reçu sur son bord ;
Et pour comble de biens j'arrive dans ce port,
Où les embrassemens d'un ami si fidele,
Vont donner à mon sort une face nouvelle.
Mais que dois je penser de tout ce que je vois ?
Cet empire n'est plus ce qu'il fut autrefois.
Ces peuples qui jadis inondant ces campagnes,
Fatiguoient de leurs chants les échos des montagnes,
N'ont paru devant moi que des spectres mouvans,
Ou des corps séparés du nombre des vivans.

Que dis-je ? en m'abordant, toi-même, chez Admete,
Tu m'as paru saisi d'une douleur secrete ;
De tes yeux, malgré toi, j'ai vu couler des pleurs ;
Dans tes embrassemens j'ai senti des froideurs ;
Et dans l'heureux instant qu'Hercule te retrouve,
Il ne s'attendoit pas à l'accueil qu'il éprouve.

ADMETE.

Ami, tu vois l'effet du céleste courroux.
Depuis le jour cruel qui t'éloigna de nous,
Jupiter nous poursuit. J'ignore notre offense ;
Mais tous les élémens s'arment pour sa vengeance.
Par un abîme affreux qui répond aux enfers,
Un soufle empoisonné se répand dans les airs ;
Il ravage nos champs, il dépouille nos villes ;
La terre n'ouvre plus ses entrailles fertiles.
Il n'est point de ruisseaux qui ne soient infectés ;
Il n'est point d'alimens qui ne soient empestés ;
Et pour comble de maux, le Dieu qui nous opprime
Exige tous les ans un mortel pour victime.
Si dans le jour marqué nul ne s'offre à la mort,
Pour choisir la victime on a recours au sort ;
Et ce sanglant effet de notre obéissance,
De nos maux pour un tems suspend la violence.

HERCULE.

Que me dis-tu ? Mon pere à cette extrémité
A-t-il pû si long-tems porter la cruauté ?
N'importe, ne crains rien ; quel que soit votre
crime,
J'aurai soin d'appaiser la fureur qui l'anime.
Mais, prince, en attendant qu'il exauce mes
vœux,
Je veux te faire ailleurs un destin plus heu-
reux :
Quitte pour quelque tems ce funeste rivage. . . .

ADMETE.

Libre autrefois des soins où le trône m'engage,
Tes offres, je l'avoue, auroient pû m'émouvoir ;
Mais depuis que Pherès m'a cédé son pouvoir,
Si je les acceptois, mériterois-je encore
Cette illustre amitié dont Hercule m'honore ?
Pere de mes sujets aussi bien que leur roi,
De partager leur sort je me fais une loi.
Je ne veux pas pourtant refuser la retraite
Que m'offre loin d'ici ton amitié parfaite ;
Mais ce n'est point pour moi que j'ose l'ac-
cepter :
Alceste, comme nous, a tout à redouter ;
Ses vertus, sa beauté que tout le monde adore,
N'exemptent point ses jours d'une loi que j'ab-
horre.

Cinq fois, par son exemple animant mes sujets,
Elle a dû sort, comme eux, accompli les arrêts,
Et cinq fois, affrontant une mort effroyable,
Son beau nom est entré dans l'urne redoutable.
C'est de toi que j'attens la fin de ses malheurs :
Par ce bras triomphant que j'arrose de pleurs ;
Par ce reste innocent d'une illustre famille,
Qui te garde toujours des tendresses de *fille*,
J'ose te conjurer, & pour elle & pour moi,
D'avoir soin de ses jours, déja sauvés par *toi*,
Et de ne pas souffrir qu'une beauté si rare
Eprouve encore du sort le caprice bizarre.

HERCULE.

Qu'avec ressentiment j'écoute ce discours !
Je ne m'en défends point, je tremblois pour ses jours.
Pour apprendre son sort, incertain & timide,
Son nom n'osoit sortir de la bouche d'Alcide.
Grace au ciel, le succès répond à mes desirs.
Que mon cœur à la voir se promet de plaisirs !
Car enfin, mes travaux n'ont point éteint la flâme
Dont ses jeunes attraits embraserent mon ame.
Par l'absence & le tems mon amour s'est accru ;
Et si dans tes états j'ai d'abord accouru,
Le desir de la voir, après huit ans d'absence,
M'attiroit, je l'avoue, autant que ta présence.

ADMETE.

Ah ! qu'eſt-ce que j'entens ?

HERCULE.

A ton pere en partant,
Je confiai jadis ce ſecret important.
J'eus d'abord le deſſein de m'unir avec elle ;
Mais preſſé de chercher une guerre nouvelle,
Il fallut différer juſques à mon retour
Un hymen qui devoit couronner mon amour.
Voici le jour, ami, que le ſort favorable
Rend à mon tendre amour cet objet adorable.
Mais pour récompenſer autant que je le doi,
Les ſoins qu'elle a reçus de Pherès & de toi,
Dans le tems que l'hymen nous joindra l'un à l'autre,
Je veux te faire un ſort auſſi beau que le nôtre.
L'ingrat Laomedon qui m'avoit irrité,
Du trône dans les fers s'eſt vu précipité.
J'ai conquis ſes états, j'ai détruit ſa famille,
Et conduit en ces lieux Heſione ſa fille :
Elle eſt l'objet des vœux de nos plus puiſſans rois ;
Le ſuperbe Ilion doit fléchir ſous ſes loix.
Soumiſe aveuglément à ce que je deſire,
Je veux que ſon hymen t'aſſure cet empire,
Et que ce jour, témoin de tant d'heureux liens,
Surpaſſe tes deſirs en couronnant les miens.

ADMETE.

Pardonnez mon ſilence à ma ſurpriſe extrême.
Quoi ! vous aimez Alceſte ! & dès ce moment même
Vous voulez que l'hymen, uniſſant vos deſtins...

HERCULE.

Hé ! qui traverſeroit mes amoureux deſſeins ?
Qui pourroit condamner une ſi belle flâme ?
Mais que vois-je ? d'où naît le trouble de votre ame ?
Pourquoi ſur votre front ces marques de douleur ?
Je vous vois friſſonner & changer de couleur.

ADMETE.

Je frémis, il eſt vrai. Contre un coup ſi funeſte,
Je ſens... Adieu, Seigneur, vous apprendrez le reſte.
Mais ſi dans mes états vous êtes outragé,
J'atteſte ici les Dieux que vous ſerez vengé.



SCENE II.

HERCULE.

Que vois-je ? Quel transport le dérobe à ma vue ?
Quel accueil surprenant ! quelle fuite imprévue !
Ai-je bien entendu ? Si je suis outragé,
Il atteste les Dieux que je serai vengé.
Eclaircissons le trouble où ce discours nous jette;
Arrachons ce secret de la bouche d'Admete :
Il faut qu'il parle. Allons ... Mais je pense entrevoir
La cause de son trouble & de son désespoir.
Par la beauté d'Alceste il s'est laissé surprendre ;
Contre tant de vertus il n'a pû se défendre ;
Et malgré l'amitié qui nous unit tous deux,
Il ne peut, sans douleur, voir son rival heureux.
C'est-là son déplaisir ; c'est-là ce qui le gêne.
J'ai pitié de son sort ; je partage sa peine.
Mais comme à ce moment il doit s'être attendu ;
Puisque le cœur d'Alceste est un bien qui m'est dû,
Il doit en ma faveur se faire violence,
Pour étouffer des feux nourris sans espérance.

Elle entre. Quel plaisir pour mon cœur enflâmé,
De revoir un objet si digne d'être aimé.

SCENE III.

HERCULE, ALCESTE.

ALCESTE.

AH ! Seigneur, qu'ai-je vu ? quelle pompe barbare,
Quel sacrifice impie au temple se prépare !
Quel spectacle ! Est-ce ainsi qu'on devroit en ce jour,
Du fils de Jupiter célébrer le retour ?
Nos peuples, qui sur vous fondoient leur espérance,
Se flattoient qu'aujourd'hui votre auguste présence
De ce tribut sanglant sauroit les affranchir,
Et que les Dieux par vous se laisseroient fléchir:
Mais, hélas ! c'en est fait ; j'ai vu le roi lui-même
Interdit, pénétré d'une douleur extrême,
Qui tournoit vers l'Autel ses pas précipités.
Je ne puis recourir qu'à vos seules bontés,

Pour dérober sa tête au coup qui le menace ;
Et si j'obtiens de vous cette derniere grace,
Seigneur, je vous devrai pour ses jours conservés
Bien plus que pour les miens que vous avez sauvés.

HERCULE.

Qu'entens-je ? Quoi ! Madame. O ciel ! est-il possible
Qu'aux disgraces du roi vous soyez si sensible,
Que sur le cœur d'Alceste il ait tant de pouvoir ?

ALCESTE.

Hé ! qui peut me blâmer de suivre mon devoir ?
Puis-je dans ses périls lui marquer trop de zele ?
Puis-je trop d'un époux embrasser la querelle ?

HERCULE.

D'un époux ! lui ! Grands Dieux ! Admete est votre époux ?

ALCESTE.

Oui, Seigneur, & pour lui j'embrasse vos genoux.
Je me flattois toujours que votre grand courage
Ne voudroit pas laisser détruire son ouvrage.
C'est vous, qui m'amenant aux rives d'Iolcos,
Le premier à mes yeux offrites ce héros ;

Et ce courroux terrible, & si peu mérité,
Est-il l'effet d'un songe, ou de la vérité?
Il faut pourtant, Seigneur, il faut ici vous dire
Qu'au fond de votre cœur je ne pouvois pas lire.
Je trouvois dans l'hymen de ce prince charmant,
L'appui que je perdois par votre éloignement.
Tout conspiroit pour nous; le trépas de mon frere,
Nos deux sceptres unis, & Pherès, & sa mere;
Et vous-même, Seigneur, son plus parfait ami,
Vous par qui notre sort paroissoit affermi,
Vous sembliez approuver cet illustre hyménée,
Puisque dans ces états vous m'aviez amenée.
Si l'aveu de vos feux, si long-tems ignorés,
M'eût appris le dessein que vous me déclarez;
Contente d'immoler tout mon bonheur au vôtre,
Quel qu'amour dont mon cœur eût brûlé pour un autre,
Pour vous, alors, pour vous j'en aurois triomphé;
Comme un feu criminel je l'aurois étouffé;
Je l'aurois fait céder à la reconnoissance.
Mais mon âge trop tendre, au sortir de l'enfance,
Pouvoit-il imputer vos soins, votre amitié:
A d'autres mouvemens qu'à ceux de la pitié,
Et

Et croyois-je qu'un cœur aussi grand que le vôtre,
Se fût trouvé sensible & foible comme un autre ?

HERCULE.

Ah ! c'est mal excuser votre infidélité ;
Mon amour à vos yeux n'a que trop éclaté :
Si je n'ai pas pour vous, abaissant mon courage,
Des vulgaires amans emprunté le langage,
Je croyois que les soins que j'ai pris pour vos jours,
Vous apprendroient mes feux bien mieux que mes discours,
Et qu'Hercule en aimant, assuré de vous plaire,
Se pouvoit écarter de la route ordinaire.
Pherès de mes desseins a dû vous avertir :
Je m'ouvris à Pherès avant que de partir.
Vous étiez tous d'accord ; mais ma flâme trahie
Vous ravira le fruit de votre perfidie.
On sait à quel excès je porte mes transports :
Troye a dû vous montrer qu'à de communs efforts
Hercule furieux ne borne point sa rage :
Le ciel même est trop lent à venger mon outrage ;
Son courroux en six ans, moins fort que sa pitié,
A peine de ce peuple a détruit la moitié ;
Et moi, par un effet plus prompt & plus funeste,
Je ne veux que ce jour pour détruire le reste.

Je vais ſur mon rival porter les premiers coups.

ALCESTE.

Ah ! Seigneur, arrêtez. Hélas ! où courez-vous ?
Percez plutôt mon cœur. Qu'allez-vous entreprendre ?
C'eſt le ſang d'un ami que vous allez répandre.

HERCULE.

Lui, mon ami ! Perfide ! après ſa trahiſon,
Le nom de votre époux lui fait perdre ce nom ;
Je vais voir à l'autel ce rival qui m'opprime :
Et puiſque Jupiter y veut une victime,
J'en ſerai le miniſtre, & mon jaloux tranſport
En fera mieux le choix que ne feroit le ſort.
Adieu, Madame.

ALCESTE.

Allez, j'aurai ſoin de m'y rendre.
Ce corps eſt le rempart qui ſaura le défendre.
Je ne le quitte plus ; & vos coups aujourd'hui
Se feront jour ici pour aller juſqu'à lui.
Adieu, Seigneur.



SCENE IV.

HERCULE, PHERÈS.

HERCULE.

OUi, oui, la fureur qui m'anime....
Mais que vois-je !

PHERÈS.

A vos pieds j'amene la victime ;
C'est là, Seigneur, c'est là que vous devez frapper ;
Le coupable à vos coups ne veut point échapper,
Ni chercher dans le cours de votre longue absence,
De frivoles raisons pour couvrir son offense :
La pure vérité doit paroître à vos yeux,
Telle que dans mon cœur la pénetrent les Dieux.
L'injuste ambition dont j'eus l'ame saisie,
M'inspira le dessein de cette perfidie :
Mais j'atteste le ciel qu'Alceste ni mon fils,
De vos secrets desseins n'ont jamais rien appris.
N'étendez point sur eux la peine de mon crime,
Seigneur, contentez-vous d'une seule victime ;

Et vengez votre amour, par moi seul offensé,
Sur ce reste de sang que les ans ont glacé.

HERCULE.

Infortuné vieillard, je fais grace à ton âge,
Qui ne mérite pas d'exercer ton courage.
Tu vivras, mais pour voir ton pays desolé,
Ta famille proscrite, & ton fils immolé.

SCENE V.

PHERÈS.

O Courroux, dont l'effet va suivre la menace !
Grands Dieux ! inspirez-moi ce qu'il faut que je fasse.



SCENE VI.

PHERÈS, SOSTRATE.

SOSTRATE.

SEigneur....

PHERE'S.

Hé bien !

SOSTRATE.

Hélas !

PHERE'S.

Qui te fait soupirer ?
Explique-toi. Le sort....

SOSTRATE.

Vient de se déclarer.

PHERE'S.

O ciel ! de quel effroi mon ame est pénétrée !
Contre qui sa fureur s'est-elle déclarée ?

SOSTRATE.

Du vase destiné pour ce terrible choix,
Tous les noms sont sortis, il n'en reste que trois ;

Le nom du roi, le vôtre, & celui de la reine.

PHERÈS.

Voilà le dernier trait que me gardoit ta haine,
Impitoyable sort contre nous conjuré !

SOSTRATE.

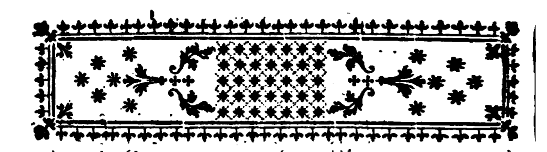
Cet affreux sacrifice est encore différé :
Le grand-prêtre frappé comme d'un coup de foudre,
Est long-tems immobile, & ne sait que résoudre ;
Il veut que tous les noms de l'urne rejettés,
Des Dieux plus clairement marquent les volontés.
Mais le peuple jaloux des grandeurs souveraines,
Qui jamais de ses rois ne partage les peines,
Qui tremble pour sa vie, & craint qu'un nouveau choix
Ne lui soit pas propice une seconde fois,
L'audace sur le front, le murmure à la bouche,
Oppose à ce dessein un courage farouche.
Un bruit séditieux s'est partout élevé ;
En ce moment fatal Admete est arrivé ;
Il s'est jusqu'à l'autel avancé sans escorte ;
Du temple par son ordre on a fermé la porte :
Mais ce qui, dans mon coeur, jette un nouvel effroi,
J'ai vu sortir Hercule ; il demande le roi.

Tout tremble à son aspect ; la fureur & la rage
Dépeintes sur son front animent son courage.
Plus terrible pour nous que la foudre des cieux,
L'on voit des traits de feu qui partent de ses yeux ;
Et tout ce qui s'oppose à sa course soudaine,
Comme un torrent rapide, il le brise ou l'entraîne.
Voilà ce que j'ai vu, c'est à vous d'y songer.

PHERE'S.

Hé ! que puis-je résoudre en ce pressant danger ?
S'il est quelque mortel qui puisse y mettre obstacle,
Alceste seulement peut faire ce miracle.
Cherche-la promptement ; dis-lui que pour ses jours,
Admete de ses pleurs implore le secours ;
Qu'il faut aller ensemble, ou changer sa fortune,
Ou consacrer aux Dieux trois victimes pour une.

Fin du second Acte.



ACTE III.

SCENE PREMIERE.

ALCESTE, NIOBE.

ALCESTE.

Non, laissez-moi ; vos soins ici sont superflus ;
Je ne sais où je vais ; je ne me connois plus ;
Je céde à ma frayeur. Quoi donc, chere Niobe ;
C'est peu qu'à mes regards Admete se dérobe ;
C'est peu, que pour braver les horreurs du trépas,
Le cruel loin de moi précipite ses pas :
Ses gardes*, qui l'eût cru ! m'ont osé méconnoître ;
Et ne respectant plus l'épouse de leur maître,
A mes tendres regards soigneux de le cacher,
Ils m'ont fermé le temple où j'allois le chercher.

Mais,

Mais, perfides, tremblez ; contre votre insolence
Une main immortelle embrasse ma défense.
Par des chemins nouveaux, auprès de mon époux,
Un Dieu jusqu'à l'autel me conduit malgré vous ;
Un véritable amour surmonte tout obstacle :
Je le vois, je le joins. Mais quel affreux spectacle !
Quel indigne appareil ! quel ministre inhumain
Sur ce vase terrible ose porter la main ?
Arrête, cher époux ; que vas-tu faire ? arrête,
Tu vas périr ; le sort va tomber sur ta tête.
Attends .... differe encor ce redoutable choix ;
De ton épouse en pleurs entends la triste voix :
Le Dieu qui jusqu'à toi prend soin de me conduire,
A mes vœux enflammés t'ordonne de souscrire.
Au nom de notre amour, au nom de nos liens,
Si mes jours te sont chers, daigne épargner les tiens.
Tu ne descendras point sur le rivage sombre,
Que mon ombre aux enfers n'accompagne ton ombre ;
Ou si nulle pitié ne te parle pour moi,
Vois tes tristes enfans qui n'esperent qu'en toi.
Roi, pere, époux cruel, daigne tourner la vue
Sur ton fils gémissant, sur ta fille éperdue ;

Songe qu'en périssant tu les laisses périr,
Puisque la mort certaine où je te vois courir,
Ne sauroit les priver du secours de leur pere
Sans les priver encor de celui de leur mere.

NIOBE.

Hé ! Madame, arrêtez ces inutiles pleurs ;
Pourquoi dans l'avenir vous chercher des malheurs ?
Si le péril du roi vous arrache des larmes,
Son austere vertu doit calmer vos allarmes ;
Elle est trop importante au bonheur des mortels,
A la gloire des Dieux, au culte des autels :
Ses moindres actions sont d'illustres exemples ;
C'est par lui que l'encens s'exhale dans les Temples ;
C'est par son zele ardent, c'est par sa piété
Qu'on garde les devoirs dans l'hospitalité.
A prolonger ses jours tout le ciel s'intéresse ;
Et même, si l'on croit les discours de la Grece,
Apollon, qui jadis abandonnant les cieux,
S'arrêta parmi nous dans ces paisibles lieux,
Tient son arc redoutable, & sa main toute prête,
Contre tous les périls qui menacent sa tête.
Vous avez vu cinq fois l'effet de son appui,
Puisque le sort cinq fois n'a pû rien contre lui ;
Hé ! pourquoi voulez-vous que ce Dieu favorable
Ne lui présente plus une main secourable,

Et que son amitié, qui veille sur ses jours,
Cesse d'être aujourd'hui ce qu'elle fut toujours ?

ALCESTE.

Hé ! crois-tu que les Dieux, sensibles à nos peines,
Prennent quelque intérêt aux fortunes humaines ?
Si du haut de l'olympe, attentifs à nos voix,
Leurs regards jusqu'à nous descendoient quelquefois ;
Verroit-on la vertu par le sort outragée,
Dans l'opprobre & la honte incessamment plongée,
Et le crime en triomphe, adoré des mortels,
Sur les temples détruits s'élever des autels ?
Que dis-je ! verroit-on, l'objet de tant de haines,
Médée impunément triompher dans Athenes ?
Son frere déchiré, ses enfans massacrés,
Du trône qu'elle occupe ont été les dégrés ;
Et le meurtre impuni de tant d'autres victimes,
Semble rendre le ciel complice de ses crimes.
Et mon pere, des loix éternel protecteur,
De la religion sévere observateur,
Qui chargeoit les autels d'offrandes honorables ;
Mon pere, ce grand roi, de ses ans vénérables
Par sa propre famille a vu trancher le cours,
Même devant les Dieux qu'il adora toujours.

O redoutable exemple ! ô sinistre présage
Des maux que pour le roi ma frayeur envisage !
Ciel ! peut-il sans miracle éviter aujourd'hui
Tous ceux que son malheur assemble contre lui ?
Hercule furieux augmente mes allarmes :
Chaque bruit que j'entens me paroît un bruit d'armes.
Qui l'a vu ? que fait-il en ce moment fatal ?
Peut-être est-il sorti pour chercher son rival :
Dans l'attente où je suis, je ne saurois plus vivre ;
Ses gardes vainement m'empêchent de le suivre.
Viens, Niobe ; voyons encor si contre nous
Les barbares....

SCENE II.

ALCESTE, SOSTRATE, NIOBE.

SOSTRATE.

Venez défendre votre époux, Venez, Madame.

ALCESTE.

O ciel !

SOSTRATE.

Plein d'amour & de rage,
Hercule jusqu'à lui s'est ouvert un passage :
Au premier de ses coups sur le peuple assemblé,
En mille éclats épars les portes ont volé ;
Ce n'est plus que vos pleurs qui peuvent le défendre.
Hâtez-vous, le tems presse.

ALCESTE.

Ah ! que viens-je d'apprendre ?
Ouvrons un champ plus vaste à ses coups triomphans ;
Allons joindre à mes pleurs les cris de mes enfans.
S'il prive mon époux de la clarté céleste,
Il faut que de sa race il éteigne le reste ;
Et que, malgré sa rage & l'horreur du trépas,
Des cœurs si bien unis ne se séparent pas.



SCENE III.

HERCULE, ALCESTE, NIOBE.

ALCESTE.

He bien, Admete est mort! Ni son sort déplorable,
Ni de nos saints autels l'asyle inviolable,
Où les plus criminels trouvent leur sûreté,
N'ont pû le dérober à votre cruauté?
Il reste son épouse, & son fils & sa fille,
Noyez-vous dans le sang de toute sa famille;
N'épargnez rien, cruel; percez de mille coups
Ces cœurs où ce héros vit encor malgré vous.
J'aime mieux aux enfers descendre sur ses traces,
Que de voir plus long-tems l'auteur de ses disgraces.

HERCULE.

Quelle haine, grands Dieux! ai-je dû l'attirer?
Ainsi tout est d'accord pour me désesperer,
Quand je crois mériter un accueil favorable,
De reproches sanglans votre bouche m'accable;

Madame ; & cet époux, dont vous pleurez la mort
Va bientôt près de vous s'applaudir de son sort ;
Et sa main essuyant vos précieuses larmes,
De vôtre heureux hymen va redoubler les charmes,

ALCESTE.

Quoi ! mon époux respire ! Admete voit le jour !

HERCULE.

Oui, je vous ai gardé l'objet de votre amour ;
Et je viens, en faveur d'une tête si chere,
Vous prier d'accorder à ma douleur sincere,
Le généreux pardon de l'indigne courroux
Que j'ai laissé tantôt paroître devant vous.
Hé ! quel coup plus affreux pouvoit frapper mon ame.
Brûlant pour vos appas de la plus vive flâme ;
Après avoir huit ans fait tomber sous mes coups
Tout ce qui m'empêchoit de m'approcher de vous ;
Je viens, j'arrive enfin ; je vois qu'en mon absence
Vos attraits augmentés égaloient ma constance ;
Et quand je m'applaudis d'un triomphe si beau,
Quand je crois que l'hymen, allumant son flambeau,
Doit unir pour jamais, & mon sort & le vôtre,
Je trouve ce que j'aime entre les bras d'un autre,

Et que, pour m'accabler, mon ami le plus cher
M'a volé le trésor que je venois chercher.
A ce coup imprévu, dont Hercule soupire,
La raison sur mes sens a perdu son empire.
Pour chercher mon rival, furieux, desolé,
J'ai couru vers le temple, ou plutôt j'ai volé;
Les portes qui devoient m'en fermer le passage,
Ont tombé sous mes coups, prémices de ma rage.
Le peuple, dont ma vue a glacé les esprits,
Au ciel en même tems a poussé mille cris;
Et les prêtres quittant leur sacré ministere,
Vont se cacher en foule au fond du sanctuaire.
Admete seul, tranquille au milieu du danger,
D'un regard héroïque ose m'envisager;
Et s'offrant pour son peuple au courroux qui m'anime;
Viens, dit-il, *à ton pere immoler la victime.*
Ce discours, & son port au dessus de l'humain,
M'ont presque fait tomber les armes de la main.
Les funebres apprêts de la cérémonie,
Et le danger prochain qui menaçoit sa vie,
Au lieu de ma fureur, excitant ma pitié,
Ont réveillé pour lui ma premiere amitié.
J'ai brisé l'appareil de ce culte effroyable;
J'ai réduit en éclats le vase impitoyable,
Où le beau nom d'Alceste & le sien renfermés,
Par les feux du bucher ont été consumés.

Je viens de commander un autre sacrifice,
Où j'espere pour vous Jupiter plus propice.
C'est là, qu'au lieu du ciel promis à mes travaux,
Je lui demanderai qu'il termine vos maux;
Que sa puissante main, sur vous & sur Admete,
Répande tous les biens qu'Hercule vous souhaite;
Et quand j'aurai fléchi son courroux rigoureux,
Emportant loin de vous mon amour malheureux,
J'irai de mer en mer, de rivage en rivage,
Contre tous les tyrans exercer mon courage;
Et parmi les périls & la gloire où je cours,
Chercher la fin d'un feu qui durera toujours.

ALCESTE.

A ce grand changement je reconnois Alcide;
C'est toujours la vertu; c'est l'honneur qui le guide.
L'espoir que j'en avois n'a point été trompé,
Et son égarement s'est bientôt dissipé.
Oui, Seigneur; mon hymen est un mal sans remede;
Admete est mon époux, Admete me possede;
Et si le sort barbare, ou vos coups aujourd'hui,
Avoient brisé les noeuds qui m'attachent à lui,

Vous vous flattiez en vain qu'après ce coup fu-
neste,
Sous de nouveaux liens on reverroit Alceste ;
Ni que loin d'un époux chéri si tendrement,
On pût à la clarté m'arrêter un moment :
Car enfin, de mes feux telle est la violence,
Que je l'aurois choisi sans rang & sans naissance ;
Et je hais quelquefois le sang dont il est né,
Puisqu'il m'ôte l'honneur de l'avoir couronné.
Après cela, suivez la gloire qui vous guide ;
Je ne le cele point, votre aspect m'intimide :
On ne peut s'assurer sur un cœur amoureux,
Aussitot que l'amour l'embrase de ses feux.
Le fils de Jupiter devient ce que nous sommes,
Et les héros amans ne sont plus que des hom-
mes.
Fuyez donc loin de nous ; évitez le danger
Où d'indignes retours pourroient vous enga-
ger.
Partez ; & par l'éclat d'une éternelle gloire,
D'une heure de foiblesse effacez la mémoire.

HERCULE.

Oui, vous serez contente, & je vous ferai voir
Qu'Hercule à son amour préfere son devoir.
Aussitôt que mon pere, exauçant ma demande,
Aura d'un œil propice accepté mon offrande,
Vous me verrez, portant ma flamme sur les eaux,
Du pied de ses autels monter sur mes vaisseaux,

Et vous débarrasser par cette diligence,
De l'effroi qu'en ces lieux vous cause ma présence.

SCENE IV.

HERCULE, PHERES, ALCESTE.

PHERE'S.

Ah ! Madame : Ah ! Seigneur.

ALCESTE.

Ciel ! quel est mon effroi !
Parlez, Seigneur ; que fait, qu'est devenu le roi ?
Que m'annoncent vos pleurs ?

PHERE'S.

Que le sort tyrannique
Vous prive d'un époux, & moi d'un fils unique.

HERCULE.

Juste ciel !

ALCESTE.

Ah ! courons expirer sous ses yeux.

SCENE V.

HERCULE, PHERÈS,

HERCULE.

QUel malheur le ravit à la clarté des cieux ?

PHERE'S.

Nous dressions par votre ordre un nouveau sacrifice,
Que nous croiyons offrir sous un meilleur auspice ;
Quand de l'abîme affreux, d'où sortent nos malheurs,
On entend retentir d'effroyables clameurs,
Comme si les enfers, pour punir notre crime,
Se plaignoient du refus qu'on fait de leur victime.
Une épaisse vapeur, dont l'air est infecté,
Du ciel en même tems nous cache la clarté ;
Et du mortel poison la puissance soudaine
Fait tomber à nos pieds Phorbas & Timagene.
Le roi tendre, sensible à ces tristes objets,
Dieux, épargnez, dit-il, le sang de mes sujets :
Pour finir les malheurs qui menacent leur vie ;
Pour satisfaire Hercule, & sa flamme trahie,

Victime dévouée à la rigueur du sort,
Ecoutez-moi, grands Dieux ! je me livre à la mort :
Frappez ; je m'abandonne à vos traits redoutables.
A peine il achevoit ces mots épouvantables ;
Que l'affreuse vapeur qu'exhaloient les enfers,
S'assemble, l'enveloppe, & se perd dans les airs,
Et qu'il sent tout à coup dans ses vaines brûlantes,
Couler, au lieu de sang, des flammes dévorantes.

HERCULE.

Malheureux prince, hélas !

PHERES.

J'ai fait partir Cléon
Pour aller consulter l'oracle d'Apollon.
J'esperois que touché de son sort déplorable,
Ce Dieu, comme autrefois, lui seroit favorable ;
Mais Cléon ne vient point, & mon fils va périr.
Cléon... Ah ! je le vois.

SCENE VI.

HERCULE, PHERÈS, CLEON.

PHERE'S.

FAut-il vivre, ou mourir ?
Parlez ; quelle réponse avez-vous de l'oracle ?
Devons-nous pour Admete espérer un miracle ?

CLEON.

Tout succede, Seigneur, à nos pieux desseins.
Voici ce que le prince a remis en mes mains,
Par qui ces lieux, dit-il, vont prendre une autre face.

PHERE'S.

Ah ! donnez, & voyons si le ciel nous fait grace.

(*Il lit.*)

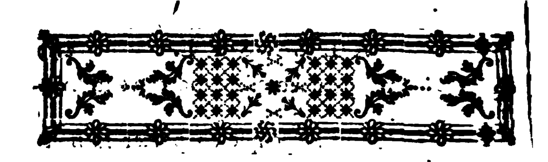
Peuple, apprends que le ciel, touché de ton ennui,
Arrachera ton prince à la parque cruelle,
S'il se trouve un ami fidele
Qui veuille s'immoler pour lui.

Qu'un doux espoir succède à ma frayeur mortelle !
Seigneur, je vais au peuple en porter la nouvelle,
Et répandre partout l'oracle solemnel
Qui doit éterniser sa gloire d'un mortel.

HERCULE.

Et moi, je cours au temple, où ma victime est prête.
Vous cependant, *Seigneur*, que rien ne vous arrête ;
Faites savoir l'oracle, assemblez vos amis,
Je vous réponds déja des jours de votre fils ;
Tous voudront se placer au temple de mémoire.
Ah ! si pour acquerir une incertaine gloire,
On voit tant de mortels affronter le trépas,
Pour des honneurs certains que ne fera-t-on pas ?

Fin du troisiéme Acte.



ACTE IV.

SCENE PREMIERE.

PHERÈS, CLEON,

SOSTRATE, *Gardes.*

PHERÈS.

QUoi! la clarté du jour lui sera donc ravie?
Nul ne s'offre à la mort pour lui sauver la vie!
Et ces indignes cœurs ne sont pas attirés
Par la soif des honneurs qui leur sont assurés!
Ils préferent leur vie inconnue & cachée,
A la gloire immortelle à leur mort attachée!
Mais quand même l'honneur ne vous pourroit tenter,
L'amitié, le devoir vous devroient exciter:
Perfides! Quoi! ce roi, dont le bras héroïque
Est le plus ferme appui de la cause publique;
Sans qui nos ennemis, heureux & triomphans,
Auroient chargé de fers vos femmes, vos enfans,

Ne

Ne voit pas un seul homme, un enfant, une femme,
Que le devoir excite, ou que la gloire enflamme,
Et ne trouve pas même un esclave aujourd'hui
Chez tout ce peuple ingrat, qui le seroit sans lui ;

CLEON.

Tout le monde le plaint ; tout le monde soupire,
Et convient que sa perte est celle de l'empire ;
Mais jamais les sujets n'avoient oui parler,
Que pour sauver leur maître il fallût s'immoler.
La mort fait trop d'horreur : tel qui l'appelle absente,
Cesse de la braver d'abord qu'elle est présente ;
Et la vie est un bien si doux & si parfait,
Que le plus malheureux ne la perd qu'à regret.
Si pour sauver le roi, des Sirthes dangereuses
Il falloit affronter les routes orageuses,
Combattre les géans, triompher, ou périr,
Dans ce champ glorieux vous nous verriez courir.
Ceux qui dans les combats vont exposer leur vie,
Ne sont pas assurés qu'elle leur soit ravie ;
Chacun croit échapper aux horreurs du trépas ;
La gloire en est certaine, & la mort ne l'est pas.
Mais aujourd'hui, Seigneur, qu'elle est inévitable,
Son approche terrible, & sa vue effroyable,

Aux cœurs les plus hardis inspire la terreur ;
Et l'éclat qui la suit n'en cache point l'horreur.

PHERÈS.

Voilà donc les raisons dont vos bouches perfides
Couvrent la lâcheté de vos ames timides.
Ah ! que le sort des rois est digne de pitié !
Tandis qu'ils sont heureux, ils ont votre amitié ;
Mais le moindre revers écarte votre foule,
Et comme leur bonheur, votre amitié s'écoule.
Hé bien ! puisque nos maux ne vont point jusqu'à vous,
Perfides, votre vue excite mon courroux :
En proie à ma douleur, tout l'augmente & me gêne.

SCENE II.

PHERÈS.

Que fais-je ? qu'ont-ils fait pour mériter ma haine ?
Quoi ! sont-ils obligés de donner à leur roi
Un secours que mon fils ne reçoit pas de moi ?
O pere malheureux ! rend-toi plus de justice,
Et ne differe plus ce juste sacrifice.
Songe que ta vieillesse est un pesant fardeau ;
Voi que déja du pied tu touches le tombeau ;

Achevez par ta mort mérité qu'on te loue.
Mais, hélas ! en tremblant il faut que je l'avoue,
Deux contraires partis me déchirent le cœur,
Sans qu'aucun soit encor ni vaincu, ni vainqueur.
Amour, ambition, que faut-il que je suive ?
L'un demande ma mort, l'autre veut que je vive.
Et malgré moi je songe avec quelque plaisir,
Que du bandeau royal je vais me ressaisir ;
Que ceux qui de la cour suivant l'ordre servile,
Ont long-tems méprisé ma vieillesse inutile,
Vont adorer encor les restes de mes jours :
Cette idée à mes maux offre un peu de secours ;
Ma douleur qui l'embrasse en devient plus légere.
Mais quand je vois mon fils à son heure derniere,
Je suis pere, & n'ai point le courage assez fort
Pour vouloir d'un empire acheté par sa mort.
Car enfin, quelqu'amour que la grandeur nous donne,
On aime toujours mieux un fils qu'une couronne ;
Tout autre intérêt cède à cette passion.
Hé ! que fais-je après tout, si mon ambition
N'est point un beau prétexte, une pompeuse adresse,
Dont je tâche à couvrir une honteuse foiblesse.

Mais qu'entens-je ? quels cris sont venus jusqu'à moi ?
Que veut dire .....

SCENE III.

PHERÈS, ADMETE, SOSTRATE, CLEON, *Gardes*.

PHERÈS.

Ah ! mon fils, est-ce vous que je voi ?
O mon cher fils ! quel Dieu touché de ma misere,
Pour essuyer mes pleurs vous rend à la lumiere ?

ADMETE.

J'ignore quel ami si fidele à son roi,
A voulu me donner ce gage de sa foi.
Redevable à son zele autant que je dois l'être,
Je vous laisse, Seigneur, le soin de le connoître,
Et de rendre à son nom les honneurs éclatans
Qui doivent le sauver des outrages du tems.
Pour moi, tout occupé de ma seule tendresse,
Je vais tarir le cours des pleurs de ma princesse,
Et remettant le calme à ses sens affligés,
Les retirer du trouble où je les ai plongés.
Mais je la voi qui vient. Que sa vue a de charmes !

SCENE IV.

PHERÈS, ADMETE, ALCESTE, SOSTRATE, NIOBE, CLEON, *Gardes.*

ADMETE.

MAdame, enfin le ciel me redonne à vos larmes;
Malgré le sort jaloux, il veut nous réunir.

ALCESTE.

Qu'on cherche mes enfans, qu'on les fasse venir.

ADMETE.

Oui, Madame, il faut bien qu'ils viennent l'un & l'autre
Partager avec vous mon bonheur & le vôtre.
Qu'on cherche en même tems Hercule de ma part;
Qu'à nos communs transports il vienne prendre part:
Ce que j'ai vu tantôt me fait assez connoître
Qu'il aura quelque joie en me voyant paroître.

Pour moi, je l'avoûrai sans honte & sans remords,
Quand on s'est vû si près de l'empire des morts,
Qu'il est doux de revoir la céleste lumiere,
Pour essuyer les pleurs d'une épouse si chere !
Non, jamais tant de biens n'ont comblé nos desirs ;
Les Dieux mêmes n'ont point de plus parfaits plaisirs.
Je vous revois toujours plus charmante & plus belle ;
Je vous revois toujours plus tendre & plus fidelle.
Mais devez-vous ainsi répondre à mes ardeurs ?
Je vois vos yeux encor baignés de quelques pleurs.
Parmi tant de bonheur, de gloire & d'allegresse,
Peuvent-ils conserver ce reste de tristesse ?
Vous ne répondez point ; vous ne me dites rien.
Si votre cœur sentoit tout ce que sent le mien ;
S'il prenoit même part à mon bonheur extrême....

ALCESTE.

Ah ! j'y prends plus de part encore que vous même.

ADMETE.

O mots pleins de douceur ! que vous me ravis-
sez !
Rien ne manque à mes vœux, ils sont tous exau-
cés.
Dieux ! que ne dois-je point à cet ami fidele,
Qui pour me conserver une flamme si belle,
A voulu se livrer aux horreurs du trépas !

ALCESTE.

Vous lui devez beaucoup ; je ne le cele pas.

ADMETE.

Aussi veux-je élever des autels à sa gloire :
Que la postérité célebre sa mémoire ;
Qu'en parlant de mon sort par son sang affer-
mi....

ALCESTE.

Vous ne savez donc pas le nom de cet ami ?

ADMETE.

Non ; je l'ignore encor : mais qui que ce puisse
être,
Si vous le connoissez, faites-le moi connoître ;
Que je sache l'auteur d'un service si grand....
Mais quel trouble plus fort me frappe & me sur-
prend ?

ALCESTE.

Niobe, mes enfans ne viennent point encore?

ADMETE.

Hé! Madame, pour eux quel souci vous dévore?
Vous les verrez bientôt, pourquoi vous empresser....

ALCESTE.

Pour la derniere fois je veux les embrasser.

ADMETE.

Dieux! que me dites-vous? Mais ses lévres pâlissent;
De moment en moment ses yeux s'appesantissent:
Elle tombe; elle expire. Ah! cherchons du secours.

NIOBE.

Ils sont tous impuissans pour conserver ses jours.
Cette épouse, Seigneur, si tendre & si fidelle,
Vient de se dévouer à la parque cruelle.

ADMETE.

Hélas! qu'avez-vous fait?

ALCESTE.

J'ai fait ce que j'ai dû.

ADMETE.

Vous vouliez me sauver, & vous m'avez perdu.

ALCESTE.

ALCESTE.

J'ai voulu par ce gage, & pour l'un & pour l'autre,
Vous prouver mon amour, & mériter le vôtre.

ADMETE.

Non, vous ne mourrez point, je n'y puis consentir;
Je me rends à la mort pour vous en garantir.
Respecte la vertu, plonge-moi dans l'abîme,
Reprends, Dieu des enfers, ta premiere victime.

ALCESTE.

Ses decrets en un jour ne changent pas deux fois.

ADMETE.

O barbares decrets! ô tyranniques loix!
Je ne vous quitte point; je ne puis vous survivre.

ALCESTE.

Non, non; si vous m'aimez, gardez-vous de me suivre;
De l'honneur que j'obtiens ne soyez point jaloux:
Je fais bien plus pour moi que je ne fais pour vous.
En assurant vos jours, j'assure ma mémoire,
Je contente à la fois mon amour & ma gloire;

Et c'est pour une amante un triomphe bien doux,
Qu'un Dieu ne puisse aller où je descens pour vous.

ADMETE.

Hé bien, cruelle, allez, contentez votre envie;
Faites-vous un plaisir de sortir de la vie:
Mais ne présumez pas qu'en ce funeste jour,
Je montre moins que vous de courage & d'amour.
Nous descendrons ensemble au ténébreux rivage:
Voici comme un grand cœur s'en ouvre le passage.

PHERÉS *l'arrêtant.*

Ah! mon fils!

ALCESTE.

Quel tourment voulez-vous m'apprêter?
Cruel, que faites-vous?

ADMETE.

Je veux vous imiter.
Et vous, cruels amis, quelle pitié barbare...
Mais, de mes sens troublés quel desordre s'empare?
Quelle invisible main sous ce nuage épais,
Cache à mes yeux mourans les murs de ce palais?

Je céde, & je rends grace à ma douleur mortelle,
Qui me plonge avant vous dans la nuit éternelle.

Il tombe évanoui.

ALCESTE.

O comble de malheur ! Ménageons cet instant ;
Conduisons la victime où la Parque m'attend :
Niobe suffira pour aider ma foiblesse.
Allons. Et vous, Seigneur, commandez qu'on me laisse.
Qu'on veille sur le roi ; que chacun avec soin
Lui rende des secours dont je n'ai plus besoin.

PHERES.

O constance admirable ! ô vertu signalée !
Vous, Cléon, donnez ordre à la garde assemblée,
Qu'en reprenant ses sens, Admete furieux
Ne puisse malgré moi s'éloigner de ces lieux.



SCENE V.

ADMETE, PHERÈS, SOSTRATE, *Gardes.*

ADMETE *sortant de son évanouissement.*

QUoi ! je revois encor le jour que j'appréhende,
Et la Parque deux fois refuse mon offrande !
Ah ! malgré les rigueurs qu'elle exerce sur nous,
Alceste, rien ne peut me séparer de vous ;
Jamais.... Mais ses appas ne frappent plus ma vue.
Que fait-elle ? parlez, qu'est-elle devenue ?
Qu'on m'emmene vers elle. Allons, je veux la voir.

SOSTRATE.

Ah ! Seigneur.

ADMETE.

Achevez : n'ai-je plus de pouvoir ?
A mes commandemens chacun est-il rebelle ?
Seigneur, au nom des Dieux conduisez-moi vers elle.

PHERÉS.

Hélas ! mon fils, ces soins sont vains & superflus.

Avez-vous oublié qu'Alceste ne vit plus ?

ADMETE.

Alceste ne vit plus ! C'est donc pour cet ouvrage
Que les Dieux de mes sens m'avoient ôté l'usage ?
Ils savoient que mon cœur contre leurs dures loix
Se seroit révolté pour la premiere fois ;
Que j'aurois tout tenté pour secourir Alceste.
Hé bien ! puisque nos vœux n'ont qu'un prix si funeste,
Que de tout mon encens je recueille ce fruit,
Fuyons-les, & cherchons dans l'éternelle nuit
Un asyle, où du moins leur injuste vengeance
N'aura plus le pouvoir d'opprimer l'innocence.

SCENE VI.

HERCULE, ADMETE, PHERÈS, SOSTRATE, *Gardes.*

HERCULE.

QUe vois-je ? ô ciel !

ADMETE.

Tu vois où me réduit le *sort*,
Ami ; la reine est morte, & je ne suis pas mort.
Son corps même, plongé dans le fond de l'abîme,
Aux monstres des enfers a servi de victime.
Après ce coup funeste, on désarme mon bras ;
On ferme à ma fureur les chemins du trépas :
Mais l'amour qui m'anime, & ma douleur extrême,
En trouveront assez pour suivre ce que j'aime.
Adieu.

SCENE VII.

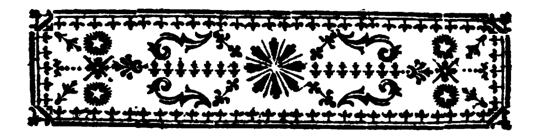
HERCULE.

De quelle horreur mon esprit est frappé!
Quel coup de foudre! ô Dieux! vous m'avez
donc trompé?
Lorsque sur vos autels la victime sanglante,
Par des signes heureux surpassoit mon attente,
Alceste s'immoloit pour sauver son époux;
Et mon cœur enyvré de l'espoir le plus doux,
Quand il offroit des vœux à la troupe immortelle,
N'en faisoit point pour lui qui ne fussent contre
elle.
O perte irréparable! ô rigoureuses loix!
Nous-mêmes d'un seul coup effaçons nos exploits.
Faisons voir que le sang qui coule dans mes veines,
Peut aller plus avant que les forces humaines;
Montrons que Jupiter nous a donné le jour:
Par l'abîme profond, voisin de ce séjour,
Le ciel m'ouvre un passage aux rives ténébreuses;
Etendons jusques-là mes conquêtes heureuses;

Surpassons la croyance, & malgré les destins,
Allons finir les maux d'un ami que je plains.
Puisqu'il vouloit tantôt me céder ce qu'il aime;
Que pour me rendre heureux il s'immoloit lui-même,
Ce n'est qu'en ramenant Alceste à la clarté,
Que je puis égaler sa générosité.

Fin du quatriéme Acte.





ACTE V.

SCENE PREMIERE.

PHERÈS, CLEON.

CLEON.

OUi, Seigneur, c'en est fait, cette fidelle épouse:
A rendu de sa mort la fortune jalouse.
A son dernier soupir nous venons d'assister;
Et toutes les vertus qu'elle a fait éclater,
Prodige d'un amour qu'on aura peine à croire;
De ce dernier soupir n'égalent pas la gloire.
En sortant de ces lieux, dans son appartement
Pour la derniere fois elle passe un moment.
Là, ses brûlantes mains, de festons magnifiques
Entourent les autels de ses dieux domestiques:
On diroit, à lui voir un courage si fort,
Qu'elle marche au triomphe, & non pas à la mort.

La douleur qu'elle sent n'altere point ses char-
mes,
Et de ses yeux mourans n'arrache point de lar-
mes.
Mais ce cœur que la mort n'a pû faire trembler,
Auprès de ses enfans a paru s'ébranler.
D'un nouveau trouble alors vivement possedée,
D'un déluge de pleurs sa couche est inondée;
Ces objets gémissans étonnent son grand cœur,
Et ses fréquens soupirs expriment sa douleur.
Dieux! qui veillez, dit-elle, aux loix de l'hy-
ménée;
Dieux témoins de la foi qu'Admete m'a donnée,
Prenez soin de mon fils; soyez ses protecteurs;
Que le ciel sur moi seule épuise ses rigueurs;
Et que ma fille un jour, cette fille si chere,
Ait un sort plus heureux que celui de sa mere.
Par cet affreux discours ses enfans effrayés,
Tantôt entre ses bras, & tantôt à ses pieds,
Par les plus tendres noms la conjurent sans cesse
De n'abandonner pas leur premiere jeunesse.
Tout retentit de cris, tout est baigné de pleurs:
Mais, ô cris impuissans! inutiles douleurs!
Elle ne voit qu'à peine un reste de lumiere,
Et le Dieu des enfers est sourd à sa priere.
Enfin elle s'arrache à ces tristes objets;
Parmi le désespoir, les cris de ses sujets,
Innocente victime, elle se fait conduire
Où l'amour & le sort ordonnent qu'elle expire.

Vers l'abîme fatal je la vois s'avancer ;
Et dans ce précipice elle alloit s'élancer,
Quand ma juste douleur ne pouvant se résoudre
A voir tomber sur nous ce dernier coup de foudre ;
J'ai tourné vers ces lieux mes regards & mes pas,
Admirant son courage, & pleurant son trépas.

PHERES.

O malheureuse Alceste ! ô reine infortunée !
Tes vertus méritoient une autre destinée.
Mais puisque par ta mort nos malheurs sont cessés,
Pardonne si mes pleurs ne coulent point assez,
Et si d'un fils sauvé le prodige incroyable
Occupe plus mon cœur que ton sort déplorable.
Je n'aimois que mon fils, & ce fils m'est rendu ;
Je reprens près de lui le rang qui m'étoit dû.
Tout fléchissoit, Cléon, sous les loix de la reine ;
Et moi, dont le pouvoir n'étoit qu'une ombre vaine,
Je voyois à regret qu'après l'avoir fait roi
Un autre dans son cœur eût plus de part que moi ;
Et je ne pouvois voir sans un secret murmure,
Que l'amour fût en lui plus fort que la nature.

Mais à son désespoir c'est trop l'abandonner :
Le tems & nos conseils sauront le ramener ;
Allons à ses soupirs mêler encor nos larmes.

SCENE II.

PHERÈS, SOSTRATE, CLEON.

SOSTRATE.

AH ! Seigneur, prévenez de nouvelles allarmes.
Admete méditant de funestes projets,
Veut, malgré nos efforts, sortir de ce palais ;
Et si par votre vue, ou par votre prudence,
Vous ne venez calmer ... Le voici qui s'avance.

PHERE'S.

Dieux ! que vois-je ? est-ce lui ? quel transport furieux !
Les horreurs de la mort sont déja dans ses yeux.
Mon fils n'est plus, Sostrate, & sa seule furie
Est tout ce qui soutient le reste de sa vie.

SCENE III.

PHERÈS, ADMETE, SOSTRATE, CLEON, *Gardes.*

ADMETE.

Quoi ! mes propres sujets, rebelles à leur roi,
Osent dans mon palais m'arrêter malgré moi !
A la priere en vain j'ajoûte la menace.
C'est vous, dont l'injustice anime leur audace ;
C'est vous, pere cruel, dont le barbare effort
Croit pouvoir me fermer les chemins de la mort.
Mais que prétendez-vous ? Cette rigueur extrême
Ne sauroit m'empêcher de suivre ce que j'aime.
O cruel Apollon ! pour me désesperer,
De la nuit du tombeau falloit-il me tirer ?
Et devois-tu me rendre à la clarté céleste,
Si tu ne le pouvois qu'en m'arrachant Alceste ?
Impitoyables Dieux ! quelles sont vos rigueurs ;
Si c'est par ces effets qu'éclatent vos faveurs ?
Ah ! j'ose défier les traits les plus horribles,
Dont s'armerent jamais vos vengeances terribles,

De porter à mon cœur de plus sensibles coups,
Que le secours affreux que j'ai reçu de vous.

PHERES.

Ah! mon fils, éloignez cette funeste idée;
D'un trop grand desespoir votre ame est possédée.
La prudence mortelle, & le pouvoir humain,
Ne sauroient révoquer les arrêts du destin.
Vous avez des sujets dont je vous ai fait maître;
Vous avez des enfans qu'Alceste vous fit naître.
Elle est morte pour vous, il faut vivre pour eux;
Vous devez cet effort à ses mânes heureux;
Vous le devez aux Dieux, auteurs de votre vie....

ADMETE.

Quels tourmens éternels voulez-vous que j'essuie?
Soutiendrai-je l'aspect de ces funestes lieux,
Où mon bonheur passé s'offre encore à mes yeux?
De quels doux entretiens veut-on que j'y jouisse?
Chaque objet que j'y trouve augmente mon supplice.
A de tristes devoirs mes sujets occupés;
Des urnes, des cheveux nouvellement coupés;
Des enfans soupirans la perte de leur mere;
Une cour désolée; un trône solitaire.

Que dis-je ? je crois même en ces affreux instans,
Que tout ce que je vois, que tout ce que j'entens,
Vomit contre mes jours des injures sanglantes ;
Que ces murs animés, que ces voûtes parlantes
D'Alceste incessamment me nomment le bourreau :
Et quand je vois mon peuple autour d'un vain tombeau,
Je sens que chaque honneur qu'il rend à son courage,
Est de ma lâcheté l'évident témoignage.

PHERES.

Quelle indigne frayeur osez-vous concevoir ?

ADMETE.

Quel amour ! quel courage elle nous a fait voir !
L'approche de la mort ne l'a point ébranlée ;
Pour me prouver sa flamme elle s'est immolée :
Pouvois-je en recevoir de plus pressans effets ?
Elle a plus fait qu'amis, que pere, que sujets.
Aussi pour reconnoître une flamme si belle,
Amis, pere, sujets, je quitte tout pour elle ;
Je ne leur dois plus rien ; je ne les connois plus :
Ou plutôt aujourd'hui que je les ai connus,
Je veux fuir à jamais leur présence funeste,
Pour ne m'entretenir que de ma chere Alceste,

Et vouer à jamais à ses mânes heureux,
L'amour & le respect que je n'ai plus pour eux.

PHERE'S.

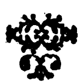
Grands Dieux ! soyez touchés des tourmens qu'il endure.

ADMETE.

Puisqu'Alceste n'est plus, périsse la nature.
Sacré flambeau des cieux, éteins-toi pour jamais.
Jupiter, de ta foudre embrase ce palais.
Fleuves, débordez-vous jusques dans ces murailles.
Terre, pour m'engloutir ouvre-moi tes entrailles.

PHERE'S.

Dieux ! sa raison s'égare ; ayez soin de ses jours.
Je vais faire venir Hercule à son secours ;
C'est le dernier espoir qui flatte ma misere.



SCENE V.

ADMETE, SOSTRATE,
CLEON, *Gardes.*

ADMETE.

Hercule à mon secours ! que prétendez-vous faire ?
Hercule dans ces lieux ! Ciel ! comment aujourd'hui
Osera ma douleur paroître devant lui ?
C'est par moi qu'à ses feux Alceste fut ravie :
Misérable ! & c'est moi qui l'arrache à la vie.
Alceste, sans l'hymen qui l'unit à mon sort,
N'eût point été livrée aux horreurs de la mort ;
Elle vivroit heureuse entre les bras d'Alcide,
Et je n'aurois été ni lâche ni perfide.
O vengeance des Dieux ! dont les ordres cruels
Punissent sur les fils les peres criminels.
Pourrai-je soutenir le foudroyant reproche ?...
Mais ce bruit éclatant m'annonce son approche.
A ses yeux irrités cachons mon désespoir,
Et fuyons des objets que je ne saurois voir.

SCENE DERNIERE.

HERCULE, ADMETE, SOSTRATE, ALCESTE, CLEON.

HERCULE.

ARrête, ouvre les yeux. La fortune inhumaine
T'enlevoit ton épouse, & je te la ramene.
Vivez heureux.

ADMETE.

O ciel! en croirai-je mes yeux?
Est-ce vous que je vois, Alceste?

ALCESTE.

Admete!

ADMETE.

O Dieux!
C'est vous-même. Comment votre ombre fugitive
A-t-elle repassé la ténébreuse rive?

Quel Dieu vous a rendu à la clarté du jour ?

HERCULE.

C'est par moi que le ciel la rend à ton amour.
Au bruit de son trépas, l'accusant d'injustice,
Je vole en te quittant au lieu de son supplice ;
Et des bras de la mort certain de l'arracher,
Jusques dans les enfers je courois la chercher.
J'arrive le premier ; je la vois qui s'avance ;
Et d'un bras qu'animoit l'amour & l'espérance,
Je l'arrête au moment que, prête à succomber,
L'abîme à nos regards alloit la dérober.
Alors un monstre affreux, pour me faire la
guerre,
S'éleve jusqu'à moi du centre de la terre ;
Mais à peine sur lui mon bras appesanti
Le repousse aux enfers dont il étoit sorti,
Qu'Alceste jusqu'alors dans la douleur plongée,
De ses maux tout à coup demeure soulagée.
L'oracle est accompli, le ciel est désarmé ;
Sur le monstre englouti l'abîme s'est fermé.
Adieu ; je vais encore aux rives étrangeres
Chercher à ma valeur de nouvelles matieres,
Et par ces nobles soins tâcher de triompher
D'un reste de transport que je veux étouffer.

ADMETE.

Quoi ! voulez-vous déja, trompant mon espé-
rance,
De mon libérateur me ravir la présence ?

Pour Alceste, pour tous....

HERCULE.

Ah ! ne m'arrête pas.
D'Alceste, loin de moi possede les appas ;
Et ne m'oblige point à ternir ma victoire
Par quelque repentir indigne de ma gloire.

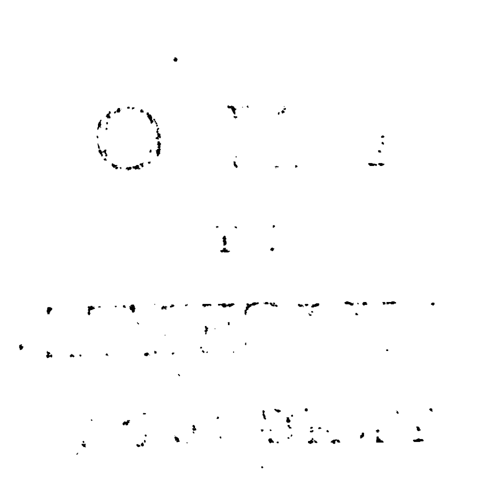
ADMETE.

Ne nous rebutons point, suivons ; & qu'à jamais
Notre reconnoissance égale ses bienfaits.

FIN.



INO
ET
MELICERTE,
TRAGEDIE.



PRÉFACE.

LA tragédie d'Ino fut une de celles qui firent remporter des prix à Euripide. Le tems qui nous a dérobé une partie des ouvrages de ce grand poëte, n'a pas laissé venir jusques à nous le moindre fragment de celui-ci ; & l'on en ignoreroit le sujet même, si Hyginus, affranchi d'Auguste, n'avoit pris le soin de nous le conserver dans sa quatriéme Fable, qu'il nous a laissée sous le titre d'Ino d'Euripide, où nous apprenons qu'Athamas, souverain d'une partie de la Thessalie, eut deux enfans d'Ino son épouse, & deux autres de Themisto qu'il épousa aussi ; qu'Ino sa premiere femme, étant allée sur le Parnasse pour célébrer les fêtes de Bacchus, Athamas envoya de ses gens qui la lui ramenerent ; & il trouva le moyen

de la garder près de lui comme une personne inconnue. Themisto cependant fut informée qu'elle y étoit, sans pouvoir la connoître, & forma le dessein de faire périr les enfans de cette premiere femme d'Athamas. Elle la prit elle-même pour confidente & pour complice de son dessein; la regardant comme une esclave, qui apparemment faisoit auprès des quatre enfans d'Athamas, qu'on élevoit ensemble, les fonctions de gouvernante. Afin de ne se point méprendre au choix qu'elle avoit à faire des deux qu'elle vouloit immoler, Themisto commanda à sa rivale de donner des vêtemens blancs aux deux derniers enfans du Roi, & d'habiller de noir ceux de sa premiere femme. Ino fit le contraire. Themisto tua ses propres enfans: elle reconnut son erreur, & se tua elle-même de désespoir.

Voilà la fable, ou plutôt l'argument de la tragédie d'Euripide, duquel j'ai tiré le mien. Il n'est donc point tout entier de mon invention: & il est sur-

prenant

prenant que dans un tems où beaucoup de personnes, d'une érudition très-profonde dans l'antiquité, marquent beaucoup de goût pour le théâtre, il ne s'en soit presque point trouvé qui n'ait regardé cette piéce comme un roman tout-à-fait nouveau, & tiré, dans toutes ses parties, de mon imagination. Est-il possible que les connoissances d'aujourd'hui soient si bornées ? Hyginus est-il un livre si peu connu ? & toutes les personnes qui viennent à la comédie, & qui se mêlent de décider des ouvrages de théâtre, n'ont-elles lû ce sujet que dans les métamorphoses d'Ovide ? L'actrice qui a représenté le rôle d'Ino dans sa nouveauté, & celle qui l'a joué depuis avec le même succès, semblent en avoir étudié le caractere dans Horace, & s'être reglées sur un de ses préceptes.

Sit Medea ferox invictaque, flebilis Ino.

Que Medée soit farouche & inflexible, Ino tendrement affligée.

Pour moi, je me flatte d'avoir assez exactement suivi la fable ancienne. Si je m'en suis écarté dans quelques endroits, j'ai été obligé de le faire pour m'accoutumer au goût d'aujourd'hui, à qui cette grande simplicité des Anciens ne convient pas. Il est vrai que pour éviter cet inconvénient, j'ai peut-être chargé mon sujet de trop d'incidens; mais ils étoient indispensablement nécessaires pour préparer les scenes de reconnoissance, qui ont eu, à ce qu'on m'a dit, le bonheur d'être généralement applaudies. Elle ont fait verser des larmes aux personnes les plus déterminées à ne se point laisser toucher dans les spectacles, & qui, en venant voir cette tragédie, avoient fait une ferme résolution de n'y point pleurer. Le public en a été attendri toutes les fois qu'elle a paru sur le théâtre. Et il faut bien que la conduite & le sujet de cette piéce ne soit pas sans quelque mérite, puisque lorsqu'elle m'a été envoyée après l'impression, je l'ai trouvée si défigurée, qu'à

peine l'ai-je reconnue. J'y ai vu tant de manque de bon ſens, de vers eſtropiés ou rampans, de pléonaſmes auxquels je n'avois jamais ſongé, & même de ſolécißmes contre la langue, que je me ſuis étonné cent fois de l'indulgence du public.

J'ai tâché, pour la mériter, de corriger les défauts les plus eſſentiels de cet ouvrage, & de le remettre dans ſon état naturel autant que ma mémoire me l'a pu permettre, & de tirer enſuite de mon imagination les ſecours que la premiere m'a refuſés.





ACTEURS.

ATHAMAS, Roi de Thessalie.

EURIDICE, Princesse du sang des Rois de Thessalie.

THEMISTÉE, femme d'Athamas.

INO, première femme d'Athamas, esclave de Themistée, & gouvernante de la Princesse sous le nom de Cléone.

MELICERTE, fils d'Athamas & d'Ino, sous le nom d'Alcidamas.

PALAMEDE, fils de Themistée, & de Glaucus son premier mari.

CLARIGENE, favori d'Athamas.

GARDES.

La Scene est à Pellé, dans le palais des Rois de Thessalie.



INO ET MELICERTE,

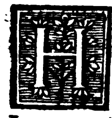
TRAGEDIE.

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

THEMISTÉE, PALAMEDE.

THEMISTÉE.



É bien, mon fils, le ſort changera-
t-il de face,
Pouvons-nous eſperer de ſauver cette
place ?
Les guerriers que mon frere amene à ſon ſe-
cours,
De nos longues frayeurs ſuſpendront-ils le cours?

PALAMEDE.

Madame, il étoit tems, s'il faut ne vous rien
taire,
Que Thrasille amenât ce renfort salutaire;
Nous étions, sans son aide, au comble de nos
maux:
Les Thébains à toute heure avançoient leurs travaux,
Et traçoient sans obstacle autour de nos murailles,
L'ordre de leur triomphe, & de nos funérailles.
Ce secours imprévu, qui détruit leurs projets,
D'une héroïque ardeur anime vos sujets.
Tous, contre l'ennemi demandant à me suivre,
Sont résolus de vaincre, ou de cesser de vivre;
Et bientôt avec moi, ces guerriers généreux
Délivreront ces murs, ou tomberont sous eux.

THEMISTE'E.

Que j'aime ce grand cœur! que cette ardeur
guerriere
Répond au grand dessein qu'a formé votre mere!
Et qu'un fils, dont le bras s'apprête à nous sauver,
Se rend digne du rang où je vais l'élever!

PALAMEDE.

Quoi! Madame.

THEMISTE'E.

Il eſt tems, quand tout nous favoriſe,
Que je faſſe éclater cette illuſtre entrepriſe :
Mais avant qu'à vos yeux j'expoſe mon ſecret,
Etes-vous bien inſtruit de tout ce que j'ai fait ?
Savez-vous par quel ſort, d'une race commune,
Aux ſuprêmes grandeurs j'élevai ma fortune ?

PALAMEDE.

Etant ce que je ſuis eſt-ce à moi d'ignorer
Ce que tout l'univers fut contraint d'admirer ?
Je ſai que le feu roi, pere de la princeſſe,
A mon pere Glaucus confia ſa jeuneſſe ;
Qu'après la mort du roi, le ſuperbe Athamas
Crut pouvoir d'une fille uſurper les états ;
Que mon pere y périt ; que vous prîtes ſes armes,
Et que votre grand cœur, ſecondé par vos charmes,
Contraignit Athamas, pour regner parmi nous,
De partager le trône & ſon lit avec vous ;
Que ſa premiere épouſe, à Thebes oubliée,
Ino, par cet hymen, ſe vit répudiée ;
Que le bruit de ſa mort, & celle de ſon fils,
Du roi, depuis dix ans, agite les eſprits ;
Que cependant Cadmus, pour venger ſa famille,
Et demander raiſon de la mort de ſa fille,

Vient d'envoyer ici ſes plus vaillans ſoldats
Sous le commandement du jeune Alcidamas,
Qui gagnant en trois mois deux ſanglantes batailles,
Réduiſoit notre eſpoir à ces ſeules murailles,
Dont la priſe eût rendu ſon triomphe achevé
Sans le nombreux ſecours qui nous eſt arrivé.

THEMISTE'E.

Je l'avois bien prévu, mon fils, que de ma vie
Vous ne ſaviez encor que la moindre partie,
Ou qu'éloignant de vous ce qu'elle a de trop noir,
Votre amitié feindroit de ne le pas ſavoir.
Je ne m'en défends point, de quoi que l'on m'accuſe,
Un fils en fut la cauſe, il en ſera l'excuſe;
Et jamais de remords un cœur n'eſt combattu,
Quand ſes heureux forfaits couronnent la vertu.
Chargé par le feu roi du ſoin de ſa famille,
Arbitre de ſon trône & du ſort de ſa fille,
Votre pere conçut le glorieux deſſein
De vous donner un jour ſa couronne & ſa main;
Et dans ce doux eſpoir, vous formant l'un & l'autre,
J'élevois avec lui ſon enfance & la vôtre.
Le jaloux Athamas vint troubler ce bonheur.
Toute la Theſſalie éprouva ſa fureur;
A votre illuſtre pere il en couta la vie.
Et moi, pour ſoutenir ſa généreuſe envie,

Et répondre aux desseins qu'il avoit faits pour
vous,
De mon persécuteur je me fis un époux.
Par-là tout fut tranquille ; & loin de nos rivages,
De la guerre aussitôt j'écartai les ravages.
Mais, quel trouble nouveau vint frapper mes esprits !
Athamas sur le trône y destine son fils ;
Il veut que Melicerte épouse la princesse.
Je perds, à le fléchir, soins, prieres, adresse ;
Lorsqu'un bruit imprévu se répand dans la cour
Que sa premiere épouse avoit perdu le jour,
Et que, sur le récit d'un second hymenée,
Au désespoir Ino s'étoit abandonnée.
Athamas à l'instant agité de fureur,
Prend en haine le jour, & le trône en horreur.
Les plus cruels remords de son cœur se saisirent ;
De ses cris redoublés ces voûtes retentirent ;
Le sommeil pour jamais s'éloigna de ses yeux :
Et toujours accusant les mortels & les Dieux,
Au fond de ce palais, sa tristesse profonde
Le rendit invisible aux yeux de tout le monde.
Que fis-je cependant ? par force ou par amour,
J'intéressai pour vous, ou bannis de la cour,
Tous ceux dont le crédit, le rang ou la noblesse,
Vous pouvoient disputer l'hymen de la princesse ;

Et pour me voir toujours maîtresse de son sort
Je la fis du palais conduire dans ce fort,
Et ne mis auprès d'elle en ce lieu solitaire,
Qu'une garde fidele, une esclave étrangere,
Qui, presqu'en même tems livrée entre mes mains,
Crut son sort trop heureux d'entrer dans mes desseins,
Et qu'à servir vos feux j'intéressai sans peine
Par le flatteur espoir de sortir de sa chaîne.
Ce ne fut pas assez; par la mort d'un rival
Il falloit vous lever un obstacle fatal.
Je ne balançai point. Du jeune Melicerte,
Nourri chez les Thébains, je résolus la perte;
Et Licus plein de zele & de témérité,
Partit pour l'immoler à notre sûreté.

PALAMEDE.

Quoi! c'est vous....

THEMISTE'E.

Oui, bientôt toute la Thessalie,
Du bruit de cette mort par mes soins fut remplie.
Cependant de Licus je n'appris point son sort;
Licus ne revint point m'en faire le rapport.
Enfin, après dix ans j'ai reçu cette lettre,
Qu'aujourd'hui seulement on vient de me remettre,

Et qui, bornant le cours d'un esprit décevant,
M'apprend que Mélicerte est encore vivant.

PALAMEDE.

Ah ! puisqu'il vit encor, j'irai bientôt moi-même
M'immoler ce rival de la grandeur suprême.
Dès qu'aux pieds de ces murs nos ennemis vaincus....

THEMISTÉE.

Non, ne vous livrez point à des soins superflus ;
Empêchons seulement que par la renommée
Cette nouvelle ici ne soit trop tôt semée ;
Et tandis qu'Athamas se livre à sa fureur,
Profitons, pour regner, de son heureuse erreur.
Déja lassé d'un rang dont l'éclat l'embarrasse ;
J'aurois sû le résoudre à vous céder sa place ;
Mais trop prompt à calmer ses transports furieux,
Clarigene l'obsede & le suit en tous lieux.
Sa vertu dangereuse à mes projets s'oppose ;
De la garde du roi c'est lui seul qui dispose ;
Il a dans ce palais plus de pouvoir que moi ;
Mais bientôt à mon tour j'y donnerai la loi.
Téméraires, craignez l'éclat de ma vengeance ;
Le secours de mon frere assûre ma puissance ;

Il met, & la victoire, & le sceptre en ses mains;
Mon fils va triompher de vous & des Thébains.
Du succès que j'attens je suis persuadée;
Déja pour ce dessein la princesse est mandée.
Elle entre.

SCENE II.

THEMISTÉE, EURIDICE, INO, PALAMEDE.

THEMISTE'E.

ENfin, Madame, il est tems que ces lieux
Reconnoissent en vous le sang de vos ayeux.
Tandis que les malheurs attachés à nos armes,
Pour vos jours précieux m'ont donné des allarmes,
Craignant que ce palais ne fût pas assez fort,
Je crus devoir ailleurs confier votre sort.
Nos desseins aujourd'hui prennent une autre face;
Six mille combattans arrivent dans la place.
Les Thébains à leur tour vont être repoussés;
Et mon époux cédant à mes voeux empressés,

Va remettre en vos mains le sceptre de vos
peres,
Dont nous n'avons été que les dépositaires:
Mais l'intérêt public, d'une commune voix,
Vous demande un époux pour soutenir vos droits.
Parmi tous nos guerriers, de cet honneur insigne,
Palamede, Madame, est jugé le plus digne.
Il est fils d'un héros, qui tout percé de coups,
Mourut sur ces remparts en combattant pour vous.
Après cela, je croi qu'aux vœux de votre empire,
Aux miens, à ceux du roi, l'on vous verra souscrire:
C'est de quoi je me flatte; & sans plus différer,
Pour ce vœu solemnel je vais tout préparer.

A Ino.

Vous, à qui je commis le soin de sa jeunesse,
Cleone, à cet hymen disposez la princesse,
Et je reconnoîtrai votre fidélité
Par le don précieux de votre liberté.

SCENE VIII.

PALAMEDE, EURIDICE, INO.

PALAMEDE.

L'Oserai-je espérer, qu'un heureux hyménée
Joigne aujourd'hui mon sort à votre destinée,
Madame, & que les Dieux m'assurent un bonheur
Que mon cœur enflammé met au dessus du leur?
Autour de nos remparts, après cette promesse,
Je verrois sans trembler tous les rois de la Grece;
Défenseur du trésor que je dois posséder,
Quels périls desormais pourroient m'intimider,
Madame, & quels efforts voulez-vous que je tente
Pour mériter un bien qui passe mon attente?

EURIDICE.

Seigneur, car les rigueurs de ma longue prison
Ne m'ont que trop instruite à vous donner ce nom,

Il n'eſt pas tems encor que votre joie éclate ;
Votre cœur prévenu croit trop ce qui le flatte.
Cet hymen n'eſt pas fait, quoiqu'il ſoit réſolu ;
L'on n'a point ſur mon cœur un pouvoir abſolu :
Comme il n'eſt pas un bien dont un autre diſ-
poſe,
L'ordre de Themiſtée eſt pour lui peu de choſe ;
Et ce cœur, réſolu de ne ſe point trahir,
Veut choiſir par lui-même, & ne point obéir.

PALAMEDE.

Hé ! me ſoupçonnez-vous d'être aſſez téméraire
Pour vouloir abuſer du pouvoir de ma mere ?
Quand mes ſoins, mes reſpects, mes devoirs
aſſidus,
Vous ont marqué....

EURIDICE.

Comment me les a t on rendus ?
Eſt-ce par la priſon où je fus enfermée,
Que votre amour pour moi s'eſt ſi bien expri-
mée ?
De quel front oſez-vous me demander le prix
Des vœux que j'ai toujours reçus avec mépris ?
Votre amour a toujours mis le comble à ma
peine.
Plus funeſte pour moi, plus cruel que la reine,
Combien a-t-il couté de larmes à mes yeux ?
Et plus il eſt conſtant, plus il m'eſt odieux.

PALAMEDE.

Madame !

EURIDICE.

Il faut, Seigneur, que votre espoir finisse.
Comptez avec vous-même, & rendez-vous justice :
Vous connoissez mon cœur, songez quel est mon rang,
Mon orgueil, ma naissance, & quel est votre sang ;
Jugez, si de vingt rois démentant la noblesse,
A l'hymen d'un sujet il faut que je m'abaisse.

PALAMEDE.

Oui, Madame, je sai quelle fatalité
A mis entre nos rangs quelque inégalité.
Je n'ai point comme vous de naissance royale ;
Je n'ai point pour ayeux ni Pelops, ni Tantale ;
Mais le sang d'un sujet connu par ses hauts faits,
Vaut bien le sang des rois souillé par des forfaits.



SCENE

SCENE IV.

EURIDICE, INO.

EURIDICE.

Cleone, c'est ainsi qu'on croit vaincre ma haine.

INO.

Dût mon sang assouvir le courroux de la reine,
Je ne puis m'empêcher d'admirer vos vertus,
Madame, & de louer vos généreux refus.
Il sied bien d'abaisser un sujet téméraire,
Quand la Grece a des rois plus dignes de vous plaire.
Si Mélicerte vit; si les Dieux l'ont sauvé,
Dans cet heureux espoir il étoit élevé.
Je connoissois Ino, sa mere infortunée,
Qui ne formoit des vœux que pour cet hyménée;
Et sans le coup fatal qui l'a mis au tombeau,
Le sort d'aucun mortel n'auroit été si beau.

EURIDICE.

Ah! Cleone, les Dieux ont pour moi trop de haine.
C'est peu d'être captive où je dois être reine;

C'eſt peu que dans ce jour l'on m'oſe menacer
D'un hymen tyrannique où l'on veut me forcer;
A des maux plus cruels ma vie eſt réſervée.

I N O.

Comment !

E U R I D I C E.

Dans la priſon, où je fus élevée,
Où nul ne m'abordoit que mes tyrans, & toi,
Croirois-tu que l'amour eût triomphé de moi ?

I N O.

Ciel ! que vous m'étonnez : & par quel ſort, Madame,
Cet amour que j'ignore a-t-il ſurpris votre ame ?

E U R I D I C E.

Il te ſouvient du jour où les Thébaïns vainqueurs,
Parurent nous donner de ſi triſtes frayeurs ;
Quand leur chef tout à coup, ſuivi de ſon armée,
S'avança juſqu'au fort où j'étois enfermée ;
La garde du dehors fuyant de toutes parts,
Lui permit d'approcher de nos derniers remparts.
Nous nous vîmes tous deux : quel trouble fut le nôtre !
Que ce premier aſpect nous ſurprit l'un & l'autre !

Ses yeux étincelans de l'ardeur du combat,
Attachés sur les miens perdirent leur éclat ;
De ses soldats vainqueurs il suspendit l'audace.
Qu'en cet état, Cléone, un mortel a de grace !
Et qu'un héros couvert de poussiere & de sang,
Touche aisément le cœur de celles de mon rang !
Le ciel en ce moment, s'il eût voulu me croire,
Aussi loin que mes vœux eût porté sa victoire :
Mais de quelles frayeurs mes sens furent troublés,
Quand je vis sur nos murs nos soldats assemblés,
D'une grêle de traits qui vola sur sa tête,
Lui faire abandonner l'espoir de sa conquête !
Ah ! de ses ennemis s'il ne fut pas vainqueur,
Il eut la gloire au moins de l'être de mon cœur ;
Et dans ce jour fatal au reste de ma vie,
Au défaut de nos murs je lui fus asservie ;
J'eus même le plaisir de lire dans ses yeux,
Qu'il ne put sans douleur abandonner ces lieux.
Pour me voir plus long-tems, sa valeur inquiete
Ne faisoit devant nous qu'une lente retraite ;
Et parmi les périls qui menaçoient ses jours,
Il cherchoit mes regards qui le suivoient toujours.
Ah ! j'ose me flatter de la douce pensée,
Que s'il savoit l'hymen dont je suis menacée,

Il périroit sans doute, ou briseroit mes fers.
Cléone, au nom des Dieux, si mes jours te sont chers,
Voi s'il n'est point ici quelque sujet fidele
Qui voulût de mon sort lui porter la nouvelle.
J'espere que des cœurs si long-tems opprimés,
A la pitié pour moi ne sont pas tous fermés :
Cherche, presse, promets. Ma derniere espérance
N'est plus que dans tes soins & dans ta diligence :
Pour vivre ou pour céder à mes ennuis mortels,
Va, j'attends ton retour aux pieds de nos Autels.

SCENE V.

INO.

Cesse de te flatter d'un espoir inutile,
Mon cœur, pour te servir, n'est point assez tranquille,
Malheureuse princesse; & dans ce triste jour,
J'ai des soins plus pressans que ceux de ton amour.
Dans l'état où je suis, quel parti dois-je prendre?
Des Dieux ou des mortels, quel secours dois-je attendre?

A qui me confier ? que dois-je faire, ô Dieux !
D'un monde d'ennemis entourée en ces lieux,
Dans le trouble mortel dont je suis possedée...
On ouvre ; quelqu'un vient. J'en rappelle l'idée ;
C'est Clarigene.

SCENE VI.

INO, CLARIGENE.

CLARIGENE *en entrant.*

NOn, n'attendez rien de moi,
Je ne trahirai point l'intérêt de mon roi ;
Je souffrirois plutôt la mort la plus cruelle.

INO.

C'est lui-même : grands Dieux ! je sais quel est son zele

CLARIGENE.

De cet état penchant mon bras sera l'appui.

INO.

Il sort ; qu'attendons-nous ? Découvrons-nous à lui ;

Nous sommes seuls. Seigneur, excusez mon
audace ;
D'un moment d'entretien puis-je espérer la
grace ?

CLARIGENE.

Où suis-je ? quel prodige ! & qu'est-ce que je
voi !
La fille de Cadmus, l'épouse de mon roi !
Ino dans ce palais ! Ah ! souffrez....

INO.

Clarigene,
Arrêtez; ces honneurs ne sont dûs qu'à la reine :
Si l'on nous observoit dans ce fatal séjour,
Songez que vos respects me couteroient le jour.

CLARIGENE.

Sous un habit d'esclave ! une reine ! Ah ! Madame,
Je ne puis revenir du trouble de mon ame.
Quel sort en cet état conduit ici vos pas ?
Que venez-vous chercher ?

INO.

Ce que je cherche ? Hélas !
Sachant que mon époux, malgré sa foi donnée,
Vouloit former les nœuds d'un second hymenée,

Et qu'il abandonnoit, sans espoir de secours,
Un fils l'unique fruit de nos tendres amours ;
A mon pere Cadmus je remets ce cher gage,
Et m'expose sans suite aux périls d'un voyage.
Un parti d'ennemis, dont les champs sont couverts,
M'enveloppe, m'arrête, & me charge de fers.
On m'améne en ces lieux; on me livre à la reine,
Alors, pour éviter une mort trop certaine,
Je lui cache mon nom; ma naissance, mon sort ;
Auprès de la princesse on me conduit au fort.
Là, j'ai depuis dix ans, des mortels oubliée,
Elevé sa jeunesse à mes soins confiée ;
Et quand je m'attendois de n'en sortir jamais,
Pour la premiere fois j'entre dans ce palais,
Où l'aspect d'un ami que touche ma misere,
Me flatte que le ciel me sera moins contraire.

CLARIGENE.

Il le sera sans doute. Ah ! si quelque rapport
Avoit au roi, Madame, annoncé votre sort,
Que dans cette nouvelle il eût trouvé de charmes !
Qu'il se fût épargné de tourmens & de larmes !

INO.

Dieux ! que me dites-vous ? Le bruit de mon trépas
A-t-il touché le cœur de l'ingrat Athamas !

Que dis-je ? mon époux m'aimeroit-il encore ?

CLARIGENE.

J'ose dire encor plus ; votre époux vous adore.
Ah ! si vous aviez vû ses furieux transports,
Son affreux désespoir, ses larmes, ses remords ;
Si vous saviez l'horreur que sa douleur extrême
Lui donne pour la vie, & pour ce diadême
Qui lui couta, dit-il, l'objet de ses amours,
Vous ne verriez que trop qu'il vous aime toujours.

INO.

Que je sens à la fois de douleur & de joie !
Puisqu'il m'aime toujours, il faut que je le voie :
Faites qu'en ce moment j'embrasse ses genoux,
Que je puisse à ses pieds ....

CLARIGENE.

Madame, y pensez-vous ?
Voulez-vous, au pouvoir d'une reine en furie,
Par trop d'impatience exposer votre vie ?
De la guerre plutôt attendons le succès.
Ces tentes, ces drapeaux, ces bataillons épais
Qui pressent nos remparts, qui ravagent nos plaines ;
Tout ce que vous voyez sont les troupes Thébaines ;
Celui qui les commande est un jeune étranger,
Qui pour chercher la gloire affronte le danger.

On

On ignore son rang, son pays, sa naissance.
Cependant, quoiqu'à peine il sorte de l'enfance,
Il surpasse déja les plus fameux vainqueurs;
De ses ennemis même il sait gagner les cœurs.
Comme son propre fils, Cadmus le considere.

INO.

Cadmus! Mais, Clarigene, il faut ne me rien taire:
Vous voyez par mes pleurs, mon trouble & mon espoir,
Ce que je crains d'apprendre, & brûle de savoir.
Une flatteuse idée à ma tendresse offerte . . . .
Ah! ce jeune guerrier n'est-il point Mélicerte?

CLARIGENE.

Madame, ce guerrier se nomme Alcidamas.

INO.

Et mon fils; que fait-il?

CLARIGENE.

Ne le demandez pas.

INO.

Il est mort, Clarigene!

CLARIGENE.

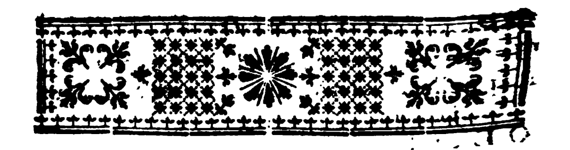
Il est vrai qu'on publie
Que la main d'un perfide a terminé sa vie.

Mais le même bonheur qui conserva vos jours,
Des siens aussi peut-être a respecté le cours.
Aucun des prisonniers tombés en ma puissance,
N'a pû de son destin me donner connoissance.
Ne précipitez rien, reposez-vous sur moi :
Cependant mon devoir m'appelle auprès du roi;
Pour votre intérêt même il faut que je vous quitte ;
La reine profitant du trouble qui l'agite,
Veut qu'il céde à son fils le pouvoir souverain :
Mais je vais ou périr, ou rompre ce dessein.

INO.

A vos soins généreux faites que tout succede ;
Et s'il est à mes maux quelqu'espoir de remede,
Si le sort me réserve un traitement plus doux,
Mon cœur, après les Dieux, ne l'attend que de vous.

Fin du premier Acte.



ACTE II.

SCENE PREMIERE.

CLARIGENE.

LE roi m'attend ; faut-il hazarder de lui dire
Que sa premiere épouse en ce palais respire ?
Non, ne révélons point ce secret dangereux,
Ou du moins attendons des instans plus heureux.
Ce prince infortuné pourroit-il la défendre
Au moment que du trône il s'apprête à descendre ?
Aidez-moi, Dieux puissans, à l'en dissuader,
Tandis que sans témoins je le puis aborder,
Et qu'avec Palamede, aux portes de la ville,
Themistée est allée au devant de Thrazile.
De ma fidélité, de mes justes avis,
Une sanglante mort dût-elle être le prix,
Seul à leurs attentats il faut que je m'oppose ;
De mon roi malgré lui je défendrai la cause.

Heureux si je pouvois, tandis qu'il en est tems,
Rappeller dans son cœur... Mais c'est lui que
j'entens.
Ô Dieux !

SCENE II.

ATHAMAS, CLARIGENE.

ATHAMAS.

Spectres sanglans, souffrez que je respire ;
Sortirez-vous toujours du ténébreux empire ?
Et ne puis-je obtenir que de vos feux vengeurs
Un moment de sommeil suspende les horreurs ?
Si l'éclat des grandeurs, source de ma misere,
Surmonta les doux noms & d'époux & de pere,
Voulez-vous, qu'éprouvant un supplice infini,
Criminel une fois je sois toujours puni ?
Hé bien ! puisque mes cris, mon désespoir, mes
larmes,
Mon cœur, livré sans cesse aux plus rudes allar-
mes,
Les remords éternels qui troublent ma raison,
Ne sauroient de mon crime obtenir le pardon,
Mourons ; que le trépas mette fin à ma peine.
La plus cruelle mort... Ah ! c'est vous, Clari-
gene.

CLARIGENE.

Ah ! Seigneur, quel dessein osez-vous concevoir ?
Vous offensez les Dieux par un tel désespoir.
Quoi ! le seul souvenir d'Ino, de Mélicerte....

ATHAMAS.

Rien ne sauroit, ami, réparer cette perte.
D'une épouse & d'un fils, j'ai causé les malheurs.
Ils sont morts.

CLARIGENE.

Ah ! cessez de leur donner des pleurs.
Hé ! qui sait si le ciel, appui de l'innocence,
N'a pas contre le crime embrassé leur défense ?
Peut-être votre Ino n'est pas loin de ces lieux ;
Peut-être que ce jour va l'offrir à vos yeux.
Et ne se peut-il pas, pour sauver Mélicerte
Des bras des assassins qui conspiroient sa perte,
Que Cadmus le cachant sous un nom supposé,
Ait répandu les bruits qui nous ont abusé ?

ATHAMAS.

Vain espoir, dont tu veux que ma douleur se flatte.

CLARIGENE.

Faut-il, sous la douleur, qu'un si grand coeur s'abatte ?

ATHAMAS.

O que mon triste sort est digne de pitié !
Devoir, nature, amour, j'ai tout sacrifié ;
Et pour le faux éclat qui sort d'un diadême,
Aux plaisirs les plus doux j'ai renoncé moi-même.
Ino signala mieux son courage & sa foi ;
Elle eut bien plus d'amour, plus de vertu que moi.
Je me souviens toujours de ce jour d'allegresse,
Où dans ces nobles jeux que célebre la Grece,
Elle me préféra sans sceptre, sans états,
A vingt rois mes rivaux, brûlans pour ses appas.
Et moi, pour la payer d'une faveur insigne,
Qui me donnoit un bien dont je n'étois pas digne,
Je livre ce que j'aime au sort le plus affreux,
Et je deviens barbare à qui me fit heureux.
Ino, quel est le prix que te gardoit mon ame !
Un divorce éternel fut le fruit de ta flâme ;
Et pour un sceptre offert à mes yeux éblouis,
Je conjurai ta mort & celle de ton fils :
Fatale ambition dont je fus la victime !
A peine eus-je acheté le trône par un crime,
Que je me vis en proie aux malheurs les plus grands ;
J'éprouvai le destin qu'éprouvent les tyrans.

Indigne de regner, & digne du tonnerre,
Je me crus le mépris & l'horreur de la terre ;
Je ne respirai plus qu'un air empoisonné ;
Des douceurs du sommeil je fus abandonné ;
Je redoutai partout quelqu'embuche fatale.
Au milieu des festins j'eus le sort de Tantale ;
Et toujours de frayeur mon esprit éperdu,
Me fit voir sur ma tête un glaive suspendu.
Ce n'étoit pas assez : pour augmenter ma peine,
Je n'avois près de moi qu'une femme hautaine,
Dont les crimes, l'orgueil, & les emportemens,
Loin de les soulager, redoublent mes tourmens.
Le sceptre que je porte est pour elle un supplice ;
Elle veut qu'à son fils j'en fasse un sacrifice ;
Ou, pour me l'arracher, prompts à tout immoler,
Aux crimes les plus noirs ils sont prêts à voler.
Cédons ; mais en cédant à ce dernier orage,
Ranimons ma vertu, rappellons mon courage.
Maître encor du bandeau qu'ils veulent m'arracher,
Moi-même de mon front je le veux détacher.
Faisons voir qu'un grand cœur aisément le dédaigne,
Et sait y renoncer avant qu'on l'y contraigne.

CLARIGENE.

Qu'entens-je ? quels discours ! Un roi si généreux
Peut-il former, Seigneur, un dessein si honteux ?
Quand les Dieux sur un front ont mis une couronne,
Ce n'est qu'avec le jour qu'il faut qu'on l'abandonne.
Vous-même, envisageant ce grand titre de roi,
Il m'en souvient, Seigneur, vous disiez devant moi,
Qu'eût-il par cent forfaits attiré leur colere,
Pour s'égaler aux Dieux, il n'a qu'un pas à faire;
Qu'au moment que la mort lui vient fermer les yeux,
Son trône est un dégré pour l'élever aux cieux;
Et qu'une mort si belle est plus digne d'envie,
Que le cours inconnu de la plus longue vie.
Quel changement, ô ciel ! je ne vous connois plus.
Ces nobles sentimens, que sont-ils devenus ?
Qui vous rend aujourd'hui si contraire à vous-même ?
Pourquoi vous dépouiller du sacré diadême ?
Et quelle crainte enfin, quelle nécessité
Peut vous faire descendre à cette indignité ?

Craignez-vous l'ennemi, dont la force épuisée
Semble offrir à Thrazile une victoire aisée ?
Avez-vous dans ces murs de secrets ennemis ?
Craignez-vous Thémistée, & l'orgueil de son fils ?
De l'avide soldat, & d'une cour servile,
Laissez-leur acheter le suffrage inutile.
Ce palais est pour vous un asyle assuré ;
Du soin de le garder vous m'avez honoré ;
Vous me verrez toujours remplir votre espérance,
Et mériter l'honneur de votre confiance :
On tenteroit en vain de corrompre ma foi.
Votre garde, après vous, ne reconnoît que moi ;
Des plus vaillans des Grecs l'élite la compose ;
Que sur eux & sur moi votre esprit se repose.
Quand je leur confiai ce séjour écarté,
Je ne négligai rien pour votre sûreté ;
Ainsi je vous répons, quoi qu'on ose entreprendre ;
Que vous aurez des bras armés pour vous défendre,
Et que vos ennemis, avant votre trépas,
Ne verront point ici d'autre roi qu'Athamas.

ATHAMAS.

Ah ! pour quelques momens qui me restent à vivre,
A des périls si grands veux-tu que je te livre ?

Un roi, pour épargner le sang de ses sujets,
Ne doit point hésiter à rechercher la paix.
Pour traiter sûrement vous avez un bon gage :
Envoyez à Cadmus sans tarder davantage ;
Offrez, pour le remettre au rang de vos amis,
La princesse Euridice à quelqu'un de ses fils ;
Et j'ai de sûrs garants, que par cet hyménée,
Vous verrez promptement la guerre terminée.

THEMISTÉE.

Quels conseils un perfide ose donner au roi !
Un des fils de Cadmus vous donneroit la loi ?
Et vous n'aurez jamais, quelques droits qu'on lui céde,
Qu'un sujet couronné, Seigneur, dans Palamede.
Je vois ce qui l'engage à vous parler ainsi :
Sous vôtre autorité, c'est lui qui regne ici ;
Et pour y maintenir sa puissance odieuse,
Il veut vous engager dans une paix honteuse.
Mais enfin, de Cadmus vous imaginez-vous,
Par l'offre d'Euridice, appaiser le courroux ?
Je sai mieux ce qu'il faut pour contenter sa haine,
Et pour combler aussi l'espoir de Clarigene.
Le traître, non content de me faire la loi,
Et de vous inspirer des doutes de ma foi,
A répandu partout que ma fureur jalouse
A fait assassiner votre fils, votre épouse ;

Cadmus, par ces faux bruits enflammé de courroux,
S'est armé contre moi bien plus que contre vous;
Et mon sang, à sa haine offert en sacrifice,
Obtiendra mieux la paix que l'hymen d'Euridice.
Assurez-la, Seigneur; en me livrant à lui,
Ne vous obstinez point à me servir d'appui;
Croyez, pour éviter les remords de ma perte,
Que vous vengez Ino, Cadmus & Mélicerte.
Par une seule mort contentez leurs desirs:
Mais, de grace, accordez à mes derniers soupirs,
Qu'à couvert des soupçons que l'on a de sa mere,
Mon fils n'ait point de part au sort qu'on veut me faire.
Indigne d'aspirer au pouvoir souverain,
D'Euridice il refuse & les droits & la main;
Ouvrez-lui seulement les chemins de la Crete,
Où l'attend, chez mon frere, une obscure retraite;
Alors, pour assurer le repos de vos jours,
Des miens, sans murmurer, je finirai le cours.

ATHAMAS.

Madame, pour un fils vous prenez trop d'allarmes:
Dût Cadmus m'accabler sous l'effort de ses armes,

Avant que je succombe il sera couronné.
Clarigene, suivez l'ordre que j'ai donné.

CLARIGENE.

Ciel !

SCENE IV.

ATHAMAS, THEMISTÉE, EURIDICE.

ATHAMAS.

APprochez, Madame, il est tems de vous rendre
Un bien que trop long-tems on vous a fait attendre :
Peutêtre qu'en un tems où la fureur de Mars
Nous expose sans cesse à de nouveaux hazards,
D'un trône chancelant vous feriez peu d'estime;
Mais j'y place avec vous un guerrier magnanime....

EURIDICE.

Hé ! quel est ce guerrier dont les brillans exploits....

ATHAMAS.

Palamede m'est cher, c'est lui dont j'ai fait choix.

Puisque les Dieux cruels, par haine ou par vengeance,
M'ont enlevé mon fils, mon unique espérance ;
Madame, je ne puis vous donner un époux
Plus chéri d'Athamas, ni plus digne de vous.

EURIDICE.

Je ne sai pas, Seigneur, à vous parler sans feindre,
Si je dois, de vos soins, me louer ou me plaindre.
Le Sceptre m'appartient, je le sai : mais pourquoi,
Quand vous me le rendez, disposez-vous de moi ?
Quel pouvoir avez-vous sur le cœur d'Euridice ?
Est-ce ainsi qu'Athamas sait rendre la justice ?
Il m'offense bien plus, par ce choix étonnant,
En me rendant mon bien qu'en me le retenant.

THEMISTÉE.

Quoi ! Madame, ce choix vous blesse, & vous étonne !

EURIDICE.

Oui, Madame, à ce prix j'abhorre la couronne ;
Et j'aime mieux encor la perdre pour jamais,
Que d'en porter les droits chez un de mes sujets.

THEMISTHE'E.

Vous outragez mon fils & ceux qui l'ont fait
naître.
S'il n'est pas roi, Madame, il est digne de l'être;
Et si l'état n'avoit des sujets tels que nous,
Le sceptre qu'on vous rend ne seroit point à
vous.

EURIDICE.

S'il n'étoit pas à moi, je ne serois pas reine,
Et ne parlerois pas, Madame, en souveraine;
Mais puisque je le suis, je soutiendrai mes
droits,
Et vous m'obéirez quand je ferai des loix.

THEMISTE'E.

Quel orgueil, quel mépris! Mais que veut Clarigene?

SCENE V.

ATHAMAS, THEMISTÉE, EURIDICE, CLARIGENE.

ATHAMAS.

DEja dans ce palais, quel sujet vous ramene?

THEMISTE'E.

THEMISTE.

Avez-vous vu mon fils? pourquoi ne vient-il
pas....

CLARIGENE.

Madame, je l'ai vu qui marchoit sur mes pas;
Il vient d'un grand combat nous apprendre l'issue.
Veuillent les justes Dieux que ma peur soit déçue:
Mais si j'en crois les cris jusqu'à moi parvenus,
Le secours est défait, & nous sommes vaincus.
L'ennemi triomphant est maître de la ville;
On porte devant lui la tête de Thrazile.

THEMISTE.

O Dieux! mon frère est mort!

ATHAMAS.

Suspendons nos regrets,
Le tems presse.

CLARIGENE.

Je cours défendre ce palais,
Et des soldats épars rassembler ce qui reste,
Pour rendre à nos vainqueurs la victoire funeste.

SCENE VI.

ATHAMAS, THEMISTÉE, EURIDICE, PALAMEDE.

THEMISTÉE.

C'En est donc fait, mon fils, & le ciel irrité...

PALAMEDE.

Thrazile s'est perdu par sa témérité.
Se croyant assez fort pour courir à la gloire,
Et remporter tout seul l'honneur de la victoire,
Il s'est hâté, sans moi, d'attaquer les Thébains,
Et j'ai su son trépas plutôt que ses desseins.
Mais comme nos soldats ouvroient une retraite
Aux restes fugitifs de sa troupe défaite;
Emportés par l'ardeur d'un succès trop heureux,
Les vainqueurs dans ces murs sont entrés avec eux.
Attiré par les cris, je cours en diligence
Où cet événement demande ma présence:
Tout change à mon abord. L'ennemi renversé,
De ces murs à son tour vient d'être repoussé:

Et si d'un frere mort vous aimez la vengeance,
Madame, son vainqueur est en votre puissance.
Celui qui de Thrazile a terminé le sort,
Alcidamas. . .

EURIDICE.

O ciel!

THEMISTE.

Allons venger sa mort;
Je dois cette victime aux mânes de mon frere.

ATHAMAS.

Modérez les transports d'une aveugle colere,

A Palamede.

Madame. Et vous, marchez au camp des ennemis
Pour profiter du trouble où vous les avez mis.
Palamede, achevez, par une prompte ruine,
De mériter le prix que l'amour vous destine.

A Euridice.

Le ciel, vous le voyez, seconde nos projets;
Vous lui devez le sceptre ainsi qu'à vos sujets.
Mais quelque droit qu'enfin vous y puissiez prétendre,
Il n'est à vous qu'autant qu'on veut bien vous le rendre.

SCENE VII.

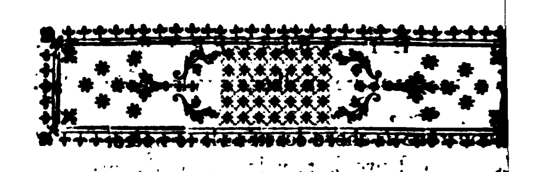
EURIDICE.

Que ces vaines grandeurs ont peu d'attraits
pour moi !
Ciel ! que viens-je d'entendre, & quel est mon
effroi ?
Le seul dont j'attendois la fin de ma misére :
Que dis-je ? des mortels le seul qui peut me
plaire,
De nos tyrans communs éprouvant les fu-
reurs,
Va me livrer bientôt au comble des horreurs.
Ce héros va périr ! ô fatale journée !
Malheureuse ! à quels maux me vois-je con-
damnée ?
Peut-être a-t-il reçu les avis dangereux
Qui devoient l'informer de mon sort rigou-
reux ;
Et pour m'en garantir, sa valeur téméraire
Aura fait plus d'effort qu'elle n'en devoit faire.
Le ciel ... Mais quel espoir à mes yeux vient
s'offrir ?
Non, il ne mourra point ; je puis le secou-
rir.

Allons, quelque malheur que le deſtin m'apprête,
D'une tête ſi chere écartons la tempête:
Le péril eſt preſſant, volons à ſon ſecours,
Et conſervons ſa vie aux dépens de nos jours.

Fin du ſecond Acte.





ACTE III.

SCENE PREMIERE.

THEMISTÉE, INO.

INO.

OUi, Madame, à vos vœux Euridice rendue,
Surmontant enfin l'orgueil qui l'avoit prévenue;
Sa fierté désormais prompte à s'assujettir,
A l'hymen proposé voudra bien consentir.
J'ai su la disposer à cette complaisance;
Mais elle veut un prix de son obéissance.

THEMISTE'E.

Quel prix demande-t-elle, & comment en ce jour
Palamede peut-il lui marquer son amour?

INO.

Je ne la vis jamais douter de sa tendresse,
Madame ; & ce qu'exige aujourd'hui la princesse,
Dépend uniquement de vous & d'Athamas.

THEMISTE'E.

Quoi donc ?

INO.

La liberté du jeune Alcidamas.

THEMISTE'E.

Au sort de ce guerrier quel intérêt prend-elle ?

INO.

Je ne sai ; mais tantôt pleine pour vous de zele,
J'ai voulu pénétrer les secrets de son cœur.

THEMISTE'E.

Hé bien, Alcidamas en est-il le vainqueur ?

INO.

Non, non, depuis dix ans dans le fort enfermée,
Elle ne le connoît que par la renommée ;
Et ce n'est pas marquer de tendresse pour lui,
Que vouloir épouser Palamede aujourd'hui.

THEMISTÉE.

C'est trop se déclarer, je perce le mystere.
Son orgueil abattu, réduit à la priere,
Son trouble, son effroi, son soudain change-
ment,
Tout dans Alcidamas me fait voir son amant.
Il mourra.

INO.

Quoi! l'ardeur de venger votre frere...

THEMISTÉE.

Ton zele m'est connu, je ne te veux rien taire.
Mon frere m'étoit cher; à venger son malheur,
Le sang & la tendresse excitent ma douleur.
Mais contre un ennemi, dont la valeur m'ou-
trage,
De plus fortes raisons animent mon courage.

INO.

Hé! quel autre intérêt?

THEMISTÉE.

Le fidele Licus,
Par adresse échappé des prisons de Cadmus,
Vient d'augmenter en moi le desir de sa perte;
Et dans Alcidamas m'a fait voir Mélicerte.

INO.

Mélicerte!

THEMISTÉE.

THEMISTE'E.

Crois-tu qu'instruite de son sort,
Ma fureur d'un instant eût différé sa mort,
Si le roi, qui me sait terrible en ma colere,
Qui craint que je l'immole aux mânes de mon frere,
Et qu'au mépris des loix que la gloire & l'honneur,
En faveur des vaincus, imposent au vainqueur,
Je ne me livre trop aux transports de ma haine,
Du soin de le garder n'eût chargé Clarigene ?

INO.

Sait-il quel est son sort ?

THEMISTE'E.

Non, il ne le sait pas.
Ici chacun en lui ne voit qu'Alcidamas :
Mais moi qui le connois, dans ma fureur extrême
J'irai percer son sein dans les bras du roi même.

INO.

Grands Dieux !

THEMISTE'E.

A quelque prix que tombe sa fierté
Voilà comme Euridice aura sa liberté.

Ne précipitez point le moment de sa perte,
Madame, & cachez bien le nom de Mélicerte.
Mais surtout empêchez qu'il soit connu du roi.

THEMISTE'E.

Il l'est de Licus seul, de ta reine & de toi.
Je te dirai bien plus : tout flatte ma vengeance.
Lui-même de son sort n'a nulle connoissance ;
Il ignore son rang, ses parens, ses ayeux :
Cadmus en l'envoyant commander en ces lieux,
Pour le mieux engager à combattre son pere,
Voulut que de son sort on lui fît un mystere.
Ainsi dans son erreur, languissant, endormi,
Il ignore à quel point il est mon ennemi ;
Et ne redoutant rien du transport qui m'anime,
Il ne prendra nul soin d'écarter ma victime.

INO.

Modérez donc l'excès de vos ressentimens ;
Ou du moins cachez-en les trop vifs mouvemens :
Sans trop examiner quel motif l'intéresse,
Feignez de consentir aux vœux de la princesse ;
Et quand, par son hymen sur le trône affermi,
Votre fils regnera, perdez votre ennemi.
Elle vient, je la vois.

THEMISTE'E.

Seconde-moi, Cléone,
Je suivrai les conseils que ton zele me donne.

SCENE II.

THEMISTÉE, EURIDICE, INO.

THEMISTE'E.

Est-il bien vrai, Madame ? En faveur de mon fils
Quels favorables Dieux ont vaincu vos mépris ?
Je n'osois espérer, quand tout m'est si contraire,
Qu'un jour fatal marqué par la mort de mon frere,
Dût de votre fierté marquer aussi la fin,
Et faire à Palamede un plus heureux destin.
Sans pénétrer pourquoi d'une jeune princesse,
Pour le chef des Thébains, la pitié s'intéresse,
Madame, j'obtiendrai sa liberté du roi
Au moment que mon fils recevra votre foi.



SCENE III.

EURIDICE, INO.

INO.

A vos desirs ainsi, Madame, tout succede;
Alcidamas vivra; l'hymen de Palamede
Assurera des jours qui vous sont précieux.

EURIDICE.

Qu'entens-je, malheureuse! & qu'ai-je fait, grands Dieux?

INO.

Vous avez assuré la liberté, la vie
D'un héros, d'un amant,

EURIDICE.

Tu m'as trop bien servie.
Ah! Cléone, à quel prix sauvai-je Alcidamas!

INO.

Vous l'avez souhaité.

EURIDICE.

Je ne m'en plaindrai pas;

Je saurai constamment remplir ma destinée :
Mais si je dois subir ce funeste hymenée ;
Si pour m'en garantir il n'est point de secours ;
Ce jour fatal sera le dernier de mes jours.

INO.

Cachez ces sentimens, songez à les contraindre ;
La reine feint, Madame, & comme elle il faut feindre :
Elle enferme en son sein le plus cruel transport,
Et du chef des Thébains elle a juré la mort.

EURIDICE.

Grands Dieux !

INO.

Pour empêcher que sa colere éclate ;
Ne la détrompez pas de l'erreur qui la flatte ;
Il ne faut que du tems pour rompre ses desseins.
Un intérêt pressant m'attache à vos destins ;
De puissantes raisons me forcent de me taire.
N'approfondissez point cet important mystere :
Le ciel en mes projets ne me trahira pas,
Madame, & je répons des jours d'Alcidamas.



SCENE IV.

EURIDICE.

QU'entens-je ! en ses discours quel espoir
puis-je prendre ?
Des efforts d'une esclave à quoi dois-je m'attendre ?
Son zele m'est connu ; mais d'un coeur vertueux
Le zele sans pouvoir devient infructueux.
Infortuné héros ! du malheur qui t'accable
Je suis peut être, hélas ! la cause déplorable ;
Peut-être l'intérêt que je prens à ton sort
Hâte le coup fatal qui te donne la mort.
A quels tourmens affreux cette crainte me livre !
Ah ! s'il meurt, avec lui je cesserai de vivre.
On vient ; quel trouble, ô ciel ! est-ce lui que je voi ?
Fuyons. Quel Dieu puissant me retient malgré
moi !



SCENE V.

MELICERTE, EURIDICE,

MELICERTE.

MAdame, le destin qui trahit mon courage,
En m'offrant à vos yeux répare son outrage.
J'avois lieu d'espérer, que forçant vos remparts,
Je pourrois en vainqueur mériter vos regards;
Mais puisqu'un autre sort m'accorde cette gloire,
Ma défaite à ce prix vaut bien une victoire.
Il est vrai toutefois que l'état où je suis,
Mêle quelqu'amertume au bien dont je jouis.
Cadmus en m'envoyant commander son armée,
M'apprit que dans le fort vous étiez renfermée,
Que d'une reine injuste un ordre injurieux
Vous destinoit au joug d'un hymen odieux,
Et qu'à ses dures loix sans secours asservie,
Un refus mettoit même en péril votre vie.
Il me recommanda de veiller sur vos jours.
Inspiré par le ciel plus que par ses discours,
Pour vous plus que pour moi je courois à la gloire;
Pour votre liberté je cherchois la victoire.

Je me suis cru tantôt au comble du bonheur;
Mais le sort inconstant démentant sa faveur,
D'un succès apparent n'a flatté mon audace
Que pour mieux m'accabler du poids de ma disgrace.
Trop heureux malgré lui, si tombé sous ses coups,
N'ayant pû vous sauver, j'avois péri pour vous.

EURIDICE.

Je l'avois bien prévu que dans cette journée
J'étois de vos malheurs la cause infortunée.
Depuis le jour fatal que parmi les hazards
Je vous vis avancer aux pieds de nos remparts,
J'ai cru que vos regards avoient voulu m'instruire
Des ordres que Cadmus avoit su vous prescrire;
Et dans mes yeux, Seigneur, les vôtres ont pu voir
Que mon cœur se flattoit de cet heureux espoir.
Vains projets! A quels maux me vois-je condamnée?
J'empoisonne le cours de votre destinée.
Le zele qui vous fit voler à mon secours,
Dans un affreux péril précipite vos jours,
Et d'une main barbare, accoutumée au crime,
Peut-être qu'aujourd'hui vous serez la victime.
Que n'ai-je point tenté pour vous en garantir?
A l'hymen de son fils j'ai voulu consentir;

Mais quand, par cet effort, j'ai cru briſer vos
chaînes,
Elle a cru me tromper par des promeſſes vai-
nes.
Ses projets pénétrés me font frémir d'horreur ;
Je nai que ſuſpendu le cours de ſa fureur ;
Et l'on ne doit, Seigneur, prolonger votre vie,
Que juſqu'après l'hymen qui flatte ſon envie.
J'eſpere toutefois, par mes retardemens,
De votre liberté ménager les momens,
Pratiquer votre fuite, & chercher quelque voie.

MELICERTE.

Ah ! de tant de bontés que faut-il que je croie ?
Quel mélange confus de plaiſir & d'horreur
Enchante en même tems & déchire mon cœur !
Souffrez qu'au plaiſir ſeul tout mon cœur s'a-
bandonne.
Les coups les plus cruels n'ont plus rien qui m'é-
tonne :
Inſtruit des ſentimens que vous avez pour moi,
Thémiſtée en fureur me cauſe peu d'effroi ;
Et le fatal hymen où l'on veut vous contrain-
dre,
Eſt l'unique péril qui pour moi ſoit à craindre.
Mais la faveur des Dieux, plutôt que leur cour-
roux,
Pour vous en garantir m'a conduit près de
vous.

Déja même un guerrier préposé pour ma garde,
En ami généreux me plaint & me regarde ;
Et si quelqu'assassin conspiroit mon trépas,
Je crois que son secours ne me manquera pas.
Ainsi, sans m'éloigner je suis sûr de la vie ;
Ou s'il est résolu qu'elle me soit ravie,
J'aime mieux près de vous, que loin de vos regards,
Combattre ici pour vous qu'aux pieds de ces remparts.
Par des secours plus prompts, à mon devoir fidele,
Je saurai vous donner des preuves de mon zele,
Et vous faire avouer que pour vous dans mon cœur,
Ce zele est au-dessus de la plus forte ardeur.

EURIDICE.

Je ne vous presse plus de songer à la suite ;
Et dans l'état funeste où le sort m'a réduite,
Sans autre appui que vous, contre mes ennemis,
Nous combattrons ensemble & la mere & le fils.
Vos troupes que je vois autour de cette place,
Et surtout votre cœur plus grand que sa disgrace,
Ont de quoi relever mon espoir abattu.
Les Dieux feront pour nous s'ils aiment la vertu ;

Je vous crois ſeul par eux choiſi pour me défendre.

MELICERTE.

Hé ! de mon ſecours ſeul que pouvez-vous attendre ?
Je ſuis un étranger, ſans parens, ſans amis,
Qu'au pouvoir de Cadmus le hazard a remis,
Et qui juſqu'à ce jour n'a jamais pu connoître,
Ni quel eſt ſon pays, ni quel ſang l'a fait naître.
Cependant, de l'orgueil le funeſte poiſon
A tellement ſéduit & troublé ma raiſon,
Qu'enyvré du ſuccès de mes premieres armes,
Dès l'inſtant que mes yeux virent briller vos charmes,
Mon cœur fut aſſez vain pour vous conſidérer
Comme un prix où ſans crainte il pouvoit aſpirer :
Et juſqu'à ce moment mon erreur m'a fait croire
Qu'un jour par mes exploits j'obtiendrois cette gloire,
Cadmus ſembloit lui-même enhardir mes projets ;
Mais ils ſont aujourd'hui confondus pour jamais.
Vaincu, chargé de fers, m'eſt-il permis d'attendre
Ce que même en vainqueur je n'euſſe oſé prétendre ?

EURIDICE.

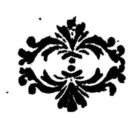
Ciel !

MELICERTE.

Ne rougissez point d'un téméraire aveu ;
Votre vengeance est sûre, elle tardera peu.
De mon sort, tel qu'il soit, déplorable victime,
Je ne puis éviter la peine de mon crime ;
Puisqu'enfin, si je vis, votre juste fierté
Saura trop me punir de ma témérité ;
Et que sans vous servir, s'il faut que je périsse,
Peut-il être pour moi de plus cruel supplice ?
J'espere cependant qu'au bruit de mon trépas
Cadmus pour vous, Madame, armera d'autres bras,
Et que d'un de ses fils, ardent à vous défendre,
Vous recevrez les soins que je n'ai pû vous rendre.

EURIDICE.

Non, Seigneur, votre sort reglera mon destin ;
Et si vous périssez, mon trépas est certain.



SCENE VI.

INO, MELICERTE, EURIDICE, CLARIGENE.

INO *à Euridice.*

Quoi ! Madame, eſt-ce ainſi qu'oubliant ma promeſſe,
Vous croyez les conſeils d'une indigne foibleſſe ?
Loin de me ſeconder quand je fais tout pour vous,
De vos perſécuteurs vous ſervez le courroux.

A Mélicerte.

Seigneur, ne craignez plus une reine barbare,
Je viens vous arracher au ſort qu'on vous prépare.

MELICERTE.

A ce noble maintien, à cette majeſté,
Qui ſemble m'annoncer une divinité,
Je ſens des mouvemens de reſpect, de tendreſſe ;
Comme un arrêt des Dieux je croi votre promeſſe.

Mais, Madame, comment, par quel heureux secours
Pourrez-vous conſerver mes déplorables jours?

I N O.

J'en répons; il ne faut que vous faire connoître
Qui vous êtes, Seigneur, & quel ſang vous fit naître.
Pour vous faire un rempart contre vos ennemis,
Il faut apprendre au roi que vous êtes ſon fils.

E U R I D I C E.

Dieux! qu'eſt-ce que j'entens?

M E L I C E R T E.

Que dites-vous, Madame?

I N O.

Vous fûtes mis au jour par ſa premiere femme;
Mélicerte eſt le nom que l'on vous a donné;
J'ai de quoi le prouver.

M E L I C E R T E.

Que je ſuis étonné!
Moi, Mélicerte? moi? croirai-je ce prodige?
O vous, qui m'annoncez ce bonheur!... Mais que dis-je?
Ce ſecret révélé changera-t-il mon ſort?
Si je ſuis fils du roi, je mérite la mort.

Mon ſacrilege bras armé contre mon pere . . .
Ah ! s'il a pu proſcrire & le fils & la mere,
Pour ce fils innocent, lui qui fut ſi cruel,
Le deviendra-t-il moins pour un fils criminel ?

INO *lui montrant Clarigene.*

Seigneur, attendez tout d'un ami ſecourable,
Qui me promet pour vous un ſort plus favorable.

MELICERTE.

Je fonde ſur ſes ſoins mon plus ſolide eſpoir.

CLARIGENE.

Et moi de le remplir je fais tout mon devoir.

INO.

Thémiſtée eſt au temple, où le ciel qui la trompe,
Fait que de votre hymen elle ordonne la pompe.

EURIDICE.

Juſtes Dieux !

INO.

Elle croit que ſon fils dès demain
Le diadême au front recevra votre main ;
Et le bandeau royal, ſans une grande fête,
Avec aſſez d'éclat n'orneroit pas ſa tête.

Prenez, pour voir le roi, ce favorable instant,
Madame; portez-lui cet écrit important;
C'est du sort de son fils une preuve certaine:
Allez, & prévenez le retour de la reine.

EURIDICE.

Hé! pourquoi de ces soins vous reposer sur moi?
Pourquoi ne pas vous-même aller parler au roi,
Cléone?

INO.

Ah! cachez-lui d'où vous vient ce cher gage!
Votre intérêt, celui de ce héros m'engage
A ne hazarder pas de paroître à ses yeux
Que lorsqu'il sera seul le maître dans ces lieux.
Souffrez que jusque-là ma timide prudence,
De la reine avec art garde la confiance;
Que Clarigène même, en détournant ses coups,
Ne paroisse point trop s'intéresser pour vous.
Tout le succès dépend d'une sage conduite,
Madame; & nous pourrons, plus hardis dans la suite,
Affranchis à la fois de crainte & de danger,
Accabler l'ennemi qu'il nous faut ménager.

EURIDICE.

J'accepte avec plaisir ce présage, Cléone,
Et mon coeur à vos soins tout entier s'abandonne.

Prince,

Prince, le ciel pour nous semble se déclarer.

MELICERTE.

Du cours de ses bontés j'ose tout espérer.
Si sans avoir connu mon nom ni ma naissance,
Mon cœur brûla pour vous d'un feu qui vous offense,
Dans ce moment, Madame, il doit m'être bien doux
D'être un peu moins coupable, & plus digne de vous.

INO.

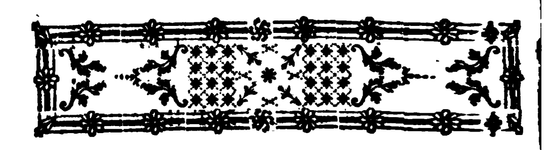
Ne l'abandonnez pas, généreux Clarigene;
Et défendez ses jours des fureurs de la reine.

CLARIGENE.

Madame, si mon bras n'en peut être l'appui,
Je vous répons du moins de mourir avec lui.

Fin du troisiéme Acte.





ACTE IV.

SCENE PREMIERE.

ATHAMAS, CLARIGENE.

ATHAMAS.

QUoi! la reine oubliant & mon rang & ma gloire,
Oſeroit abuſer des droits de la victoire?
Du pouvoir ſouverain ſi je m'étois démis,
Avec impunité tout lui ſeroit permis.
Mais je ne puis ſouffrir qu'en ma préſence même,
Le front encore orné du ſacré diadême,
Pour perdre un malheureux que le ſort m'a livré,
On viole un devoir qui fut toujours ſacré.
C'eſt à vous, Clarigene, à qui je le confie;
Ainſi que de mes jours prenez ſoin de ſa vie.
Dites-lui qu'Athamas, quoi qu'on oſe attenter,
Détournera les coups qu'on voudra lui porter,

Et qu'en lui dans les fers, ma pitié généreuse
Respectera toujours la vertu malheureuse.

CLARIGENE.

Ah ! je vous reconnois à ce noble dessein
Que les Dieux appaisés ont mis dans votre sein :
Par eux en ce moment votre ame est inspirée ;
Aux conseils d'une femme elle n'est plus livrée ;
Et sous de noirs chagrins trop long-tems abattu,
Seigneur, vous reprenez toute votre vertu.

ATHAMAS.

N'impute ces effets, ô mon cher Clarigene !
Qu'à l'espoir de toucher à la fin de ma peine ;
Ou plutôt rends-en grace aux charmes tout-puissans,
Que la vapeur d'un songe a produit sur mes sens.
Accablé des travaux, des soins, & des allarmes
Qu'ajoûtoit à mes maux le tumulte des armes,
Tantôt en te quittant, au fond de ce palais,
D'un sommeil assez doux j'ai senti les attraits.
Soudain à mes regards Ino s'est présentée,
Non plus comme autrefois une ombre ensanglantée,
Qui toujours en fureur à mes yeux allarmés,
Présentoit d'Alecton les flambeaux allumés.

Je ne la vis jamais si charmante & si belle ;
Elle avoit tout l'éclat que j'admirois en elle
Quand l'amour qui vouloit me ranger sous ses loix,
L'offrit à mes regards pour la premiere fois.
Sur son front, dont l'aspect a dissipé ma crainte,
Avec la majesté l'allegresse étoit peinte.
J'ai voulu l'aborder, elle m'a prévenu ;
Et tenant d'une main ce guerrier inconnu,
Dont j'apprens que la reine a conspiré la perte,
De l'autre me montrant notre fils Mélicerte :
Apprends, cher Athamas, que nos maux vont finir,
Dit-elle, *& que ce jour nous va tous réunir.*
A ces mots elle fuit ; & dans l'ombre éternelle,
Mon songe & mon sommeil sont rentrés avec elle.
Mais, ô nouveau prodige ! à peine mon réveil
Dégageoit mes esprits des vapeurs du sommeil,
J'entens la même voix. Ce n'est plus un mensonge
Causé par le hazard & formé par un songe ;
C'est Ino qui parloit dans cet appartement.
J'y suis vîte accouru. J'ai cherché vainement ;
Je n'ai rien découvert. Mais cette voix aimée,
Dans le fond de mon cœur est si bien imprimée,
Que toute ma raison ne peut me garantir
Des trompeuses douceurs qu'elle me fait sentir.

CLARIGENE.

Espérez tout des Dieux dont les bontés vous flattent ;
C'est dans les plus grands maux que leurs faveurs éclatent.
Quand leur voix aux mortels veut se communiquer ;
Par les songes souvent ils daignent s'expliquer,
Et l'on sait mieux ainsi leurs volontés secrettes,
Que par l'organe obscur des autres interprétes.

ATHAMAS.

Oui, cet avis des Dieux m'apprend leurs volontés,
Et ce songe pour moi n'a point d'obscurités.
Oui, c'est l'ombre d'Ino dans ce palais errante,
Pour un injuste époux même aux enfers constante,
Qui de mon sort cruel vient calmer les horreurs,
Et m'annoncer la mort pour fin de mes malheurs.
Cher ombre, avec plaisir j'accepte ce présage,
Et sûr de te rejoindre au ténébreux rivage,
J'attens avec transport le moment souhaité
D'y voir aussi le fils que j'ai tant regretté.
Fasse le ciel qu'ainsi ce jour nous reunisse.

CLARIGENE.

D'un plus heureux espoir .... Mais je vois Euridice.

SCENE II.

ATHAMAS, EURIDICE, CLARIGENE.

ATHAMAS.

Je sai quel soin vers moi vous fait porter vos pas.
Vous vous intéressez au sort d'Alcidamas ;
Et je veux vous donner une preuve certaine
Que je n'ai point de part aux fureurs de la reine.

EURIDICE.

C'est assez à mes yeux, même à tout l'avenir,
Vous en justifier que de les prévenir.
Un secret important que je dois vous apprendre,
Auprès de vous, Seigneur, m'oblige de me rendre.

ATHAMAS.

Hé ! quel est ce secret ?

EURIDICE.

.... Votre fils voit le jour.

ATHAMAS.

Mélicerte, Madame !

EURIDICE.

Il eſt dans votre cour.

ATHAMAS.

Dans ma cour ! lui ! qu'entens-je ? Ah, Dieux !

EURIDICE.

Par Thémiſtée,
Inſtruite de ſon ſort, ſa perte eſt concertée.

ATHAMAS.

O ciel ! fais-moi connoître & défendre mon fils.

EURIDICE.

C'eſt votre priſonnier, le chef des ennemis.

ATHAMAS.

Quel trouble, quelle horreur s'empare de mon ame ?
Le chef des ennemis ! On vous trompe, Madame :
Mon fils contre ſon pere auroit voulu s'armer !
Je ne le croirai point.

EURIDICE.

Pour vous le confirmer,

Lisez.

ATHAMAS.

A mes regards quel objet se présente?
Est-ce une illusion dont le charme m'enchante!
D'Ino, dans cet écrit, je reconnois la main.
Pleurs, qui couvrez mes yeux d'un nuage soudain,
Modérez ces transports de douleur & de joie;
N'effacez point ces traits; souffrez que je les voie.

(Il lit.)

N'es-tu pas satisfait, impitoyable époux,
Des maux que m'a fait ton courroux,
Sans ajoûter à ma misere
L'horreur de voir mon fils prisonnier dans ta Cour,
Perdre encor la clarté du jour,
Par la cruauté de son pere.

Ah! c'est mon fils; c'est lui que l'on veut immoler.
Clarigene, courez; qu'il vienne me parler;
Et pour se garantir d'une main meurtriere,
Qu'il cherche son salut dans les bras de son pere.
Comment, pour m'éclaircir du destin de mon fils,
Ce gage dans vos mains a-t-il été remis,

Madame?

Madame, & qui pour lui dans ces lieux s'intéresse ?
Quel favorable Dieu le rend à ma tendresse,
Les traits de ce billet par Ino sont tracés :
Elle respire encor ; mes voeux sont exaucés.
Mais cette lettre enfin jusqu'à vous parvenue ;
Dites, par qui, comment, quand vous l'a-t-on rendue ?

EURIDICE.

Ne me demandez point d'où viennent ces avis :
Mais sans les pénétrer secourez votre fils ;
Ne vous obstinez point à percer un mystere
Qu'à son bonheur, au vôtre on juge nécessaire.
Et dans ces lieux, Seigneur, soyez sûr qu'aujourd'hui
D'autres que vous encor s'intéressent pour lui.

SCENE III.

ATHAMAS.

Sans doute, c'est Ino. Cette épouse fidelle
S'échappe en ma faveur de la nuit éternelle ;
Ou si des sombres bords il n'est point de retour,
Ino, ma chere Ino, n'a point perdu le jour.

Que dis-je ! dans ces lieux qui peut l'avoir conduite ?
Du séjour qu'elle y fait, la reine est-elle instruite ?
Ose-t-elle affronter ses plus fiers ennemis,
Pour revoir son époux, ou pour sauver son fils ?
Ah ! si pourtant Ino dans cette cour respire,
Que craint-elle ? pourquoi tarder à m'en instruire ?
Mais plutôt, juste ciel ! que n'y craint-elle pas ?
Thémistée & son fils.... Malheureux prince, hélas !
Crois-tu régner encore? Une femme inhumaine
Se sert de ton pouvoir pour assouvir sa haine ;
Son ordre, son nom seul peut ici plus que toi.
Que ces tristes pensers me remplissent d'effroi !
Hé ! comment à mon fils cette funeste ville,
Et même mon palais, serviroit-il d'asyle ?
Quelqu'un vient ; ce cher fils va paroître à mes yeux.
Ah ! tout mon sang s'émeut. Il est près de ces lieux.
C'est lui, n'en doutons point.

SCENE IV.

ATHAMAS, MELICERTE, CLARIGENE.

MELICERTE.

ARrêtons, Clarigene ;
Je tremble, & tout mon corps ne se soutient qu'à peine.

ATHAMAS.

Quels doux ravissemens saisissent mes esprits !
Approche, Mélicerte.

MELICERTE.

Ah ! Seigneur.

ATHAMAS.

Ah, mon fils !
Qu'offrir aux Dieux pour prix d'une tête si chere !

MELICERTE.

Que ne leur dois-je point de me montrer mon pere !

O nom pour moi bien doux, que ma timide voix
Apprend à prononcer pour la premiere fois !
En m'offrant à vos yeux, cette voix interdite
Exprime foiblement le transport qui m'agite.

ATHAMAS.

Mon fils, d'un si doux nom comme vous pénétré,
Combien de fois, en vain, je l'avois proféré ?
Heureux de retrouver l'objet d'un nom si tendre !
Et malheureux pourtant d'avoir à le défendre
Des coups de Thémistée, & de ceux de son fils.
Ce sont ici pour nous de cruels ennemis :
Tout céde à leur puissance ; & la mienne est réduite
A ne pouvoir sauver vos jours que par la fuite.
Cédons pour quelque tems. Par de secrets chemins,
Que cet ami vous guide au camp de vos Thébains :
Par votre prompt retour ranimez leur audace ;
Et dès le moment même attaquez cette place.
Mes gardes, qui bientôt vont marcher sur vos pas,
Prendront soin que ces murs ne vous résistent pas.

Mais parmi tous ces soins, si vous aimez un
pere,
Mon fils, informez-vous du sort de votre mere :
Puissiez-vous dans ces murs, triomphant, glorieux,
Vous remontrer bientôt avec elle à mes yeux !
Eloignez-vous ; partez. Suivez-le, Clarigene.

SCENE V.

MELICERTE, CLARIGENE.

MELICERTE.

Que le trouble du roi m'inquiette & me
gêne !
Faut-il jouir si peu de ses embrassemens !

CLARIGENE.

Ne perdons point, Seigneur, de précieux momens ;
Hâtons-nous.

MELICERTE.

Hé ! comment se peut-il qu'il espere
Qu'en ces lieux, avec moi, je lui montre ma
mere ?

Ignore-t-il encore qu'elle a perdu le jour ?
Hélas !

CLARIGENE.

Toujours l'objet de son plus tendre amour,
Seigneur, Ino sans cesse occupe sa pensée.
Mais enfin, votre vie en ces lieux menacée,
Ne vous y permet pas un plus long entretien.
Venez, fuyons.

MELICERTE.

Ami, si par votre moyen
Je pouvois revoir ... Ciel ! que mon ame est émue !

CLARIGENE.

Où s'adressent vos pas ? que cherche votre vue ?
De ce palais, Seigneur, hâtons-nous de sortir.

MELICERTE.

Sans elle je ne puis me résoudre à partir.
Je veux la voir.

CLARIGENE.

Hé quoi ! faut-il que la princesse...

MELICERTE.

Non, des transports plus vifs que ceux de la tendresse,

Dans le fond de mon cœur regnent en ce moment.
Je n'en puis démêler le confus mouvement.
Une invisible main dans ce palais m'arrête.
Quelque péril affreux qui menace ma tête,
Cherchons-la.

CLARIGENE.

Qui ? Seigneur.

MELICERTE.

Celle qu'ici les Dieux
Sous un habit d'esclave ont montrée à mes yeux.

CLARIGENE.

Ces mêmes Dieux prendront le soin de la défendre :
Vous vous perdez, Seigneur. Partons sans plus attendre.

MELICERTE.

Ses jours sont en péril, je ne puis l'oublier.
Clarigene, à ma fuite il faut l'associer.
Mes ennemis, confus d'avoir manqué leur crime,
Au défaut de mon sang la prendroient pour victime.

CLARIGENE.

Rassurez-vous, Seigneur; ce qu'elle a fait pour
vous,
N'est connu que des Dieux, d'Euridice, & de
nous.

MELICERTE.

On peut la soupçonner; & quoi qu'il en arrive,
Dans le camp des Thébains je veux qu'elle me
suive.
Ami, faites cesser mon trouble & mon effroi;
Cherchez-la promptement; qu'elle parte avec
moi.
Je ne m'éloigne point que ma reconnoissance...
Mes vœux sont exaucés; je la vois qui s'avance.

SCENE VI.

INO, MELICERTE, CLARIGENE.

MELICERTE.

MAdame, je dois tout à vos soins généreux;
Ils ont sauvé les jours d'un Prince malheureux.

En vous garantiſſant des périls que j'évite,
Envers les Dieux & vous, ſouffrez que je m'acquitte.
J'attirerois ſur moi le céleſte courroux,
Si je ne partageois ma fortune avec vous.
Hâtons-nous; dans mon camp évitons la tempête.

INO.

Quoi! Seigneur, ſe peut-il que ce ſoin vous arrête?
Et faut-il qu'une eſclave, en retardant vos pas,
Vous expoſe au péril d'un funeſte trépas?

MELICERTE.

Une eſclave! Ah! vos fers, ſi j'en crois l'apparence,
Sont l'ouvrage du ſort, & non de la naiſſance.
Sous cet indigne habit qui vous cache à mes yeux,
Brille l'auguſte ſang ou des rois ou des Dieux.
Je ne demande point, de peur de vous déplaire,
A ſavoir un ſecret que vous me voulez taire:
Aidez-moi ſeulement, Madame, à pénétrer
Par quel charme ſéduit le roi peut eſpérer
D'être éclairci par moi du deſtin de ma mere.
Ino voit-elle encore le jour qui nous éclaire?
Pour apprendre ſon ſort tout ſemble m'annoncer,
Qu'à nul autre que vous je ne dois m'adreſſer;

Et puiſque vous ſavez le ſang qui m'a fait naître,
Je n'en ſaurois douter, vous devez la connoître.

I N O.

Oui, Seigneur, il eſt vrai: tremblante pour vos jours,
C'eſt elle qui, pour vous, fait agir mon ſecours;
C'eſt elle dont la main avoit tracé la lettre
Qu'entre les mains du roi j'ai tantôt fait remettre;
C'eſt elle enfin, Seigneur, qui les larmes aux yeux,
Vous conjure par moi d'abandonner ces lieux,
D'éviter par la fuite un péril manifeſte,
Et de ne perdre pas le ſeul bien qui lui reſte.

M E L I C E R T E.

Ces mots entrecoupés, ces larmes que je voi,
Celles qui de mes yeux s'échappent malgré moi,
Cet excès de bonté, ces marques de tendreſſe,
Un ſecret mouvement qui pour vous m'intéreſſe,
Madame; tout m'apprend que ſi je vois le jour,
Mélicerte deux fois le tient de votre amour.

I N O.

Oui, vous êtes mon fils. O mon cher Mélicerte!
Que de pleurs m'a coûté le bruit de votre perte!

MELICERTE.

O jour heureux pour moi ! dans quels ravissemens
Me jette la douceur de vos embrassemens !

INO.

Il faut nous en priver, le tems presse : je tremble.
Quittez ces lieux, mon fils.

MELICERTE.

Quittons-les donc ensemble,
Madame.

INO.

Non, mon fils, ne craignez rien pour moi.
D'Euridice un moment je vais calmer l'effroi.
L'amour qu'elle a pour vous à ce devoir m'engage ;
Je ne puis, en fuyant, la laisser pour ôtage.
A peine nos tyrans, de ma fuite irrités,
N'imputeroient qu'à moi leurs projets avortés,
Qu'à toute leur fureur elle seroit en proie.
Ah ! ne m'écartez pas de ma premiere voie ;
Laissez-moi ménager nos communs intérêts ;
Laissez moi jusqu'au bout produire mes projets.
Mon séjour en ces lieux vous est encore utile :
Partez, & que pour moi votre ame soit tranquille.

MELICERTE.

Moi ! vous abandonner dans l'état dangereux....
Ah ! ne le croyez pas....

INO.

Il le faut ; je le veux.
Le secret & les Dieux assurent ma défense.
J'attens votre retour avec impatience.
Adieu, mon fils. On vient ; précipitez vos pas ;
Partez ; fuyez....

A Clarigene.

Et vous, ne l'abandonnez pas.

SCENE VII.

INO.

O Ciel ! à quel péril l'exposoit sa tendresse !
Ma rivale paroît. Comment, par quelle adresse
Moi-même à son courroux pourrai-je m'échapper ?
Grands Dieux ! faites qu'encor je puisse la tromper.

SCENE VIII.

THEMISTÉE, INO.

THEMISTÉE.

EN entrant dans ces lieux, que m'a-t-on fait entendre?
A ces ſoudains revers aurois-je dû m'attendre?
Peux-tu lancer ſur moi de ſi terribles coups?
Ciel! lorſque me livrant à l'eſpoir le plus doux;
De mon prochain bonheur j'étois déja charmée;
Tandis qu'avec mon fils, dans le temple enfermée,
De ſon couronnement j'ordonnois les apprêts,
Le ſort, l'injuſte ſort renverſe mes projets.
J'apprens que Mélicerte eſt connu de ſon pere.
Mais croit-il qu'à ma rage il pourra ſe ſouſtraire?
Ah! plutôt.... Mais comment, quel funeſte rapport
A fait ſavoir au roi ſa naiſſance & ſon ſort?
Je t'ai dit mon deſſein, mérites-tu ma haine?
Cléone, as-tu trahi le ſecret de ta reine,

Toi qui m'as tant donné de preuves de ta foi ?

INO.

Madame, un tel soupçon peut-il tomber sur moi ?
Depuis le jour heureux que le ciel pitoyable
Me fit tendre par vous une main secourable,
J'ai, jusqu'à ce moment, toujours fait éclater
Un zele prêt, pour vous, Madame, à tout tenter.

THEMISTE'E.

Pour me convaincre mieux du zele qui t'anime,
Toi-même entre mes mains fais tomber ma victime.
Athamas, ou plutôt son ministre odieux,
Vont peut-être appeller les Thebains en ces lieux ;
Et de nos combattans la valeur épuisée,
Leur fera de ces murs une conquête aisée.
Cherchons notre salut dans notre désespoir ;
Employons l'artifice où manque le pouvoir ;
Opposons une embuche à leur coupable audace :
Il n'est point de forfait que le trône n'efface.
Mélicerte est sensible, & je n'ignore pas
Que les yeux d'Euridice ont pour lui des appas ;
Je veux que cet amour me serve pour sa perte.
Depêche-toi, Cléone, & cours à Mélicerte ;

Dis-lui que ſans témoins la princeſſe l'attend,
Qu'elle veut l'informer d'un ſecret important :
Dans le piége aiſément l'amour fait qu'on ſe livre ;
Il ne manquera pas, Cléone, de te ſuivre ;
Et ſans perdre un moment, tu ſauras l'attirer
Dans un paſſage obſcur que je vais te montrer.
Mais trouvant Thémiſtée, au lieu de ſa princeſſe,
Il n'évitera point ma fureur vengereſſe,
Et mon fils, par ce coup, eſt ſûr de s'élever
Aux ſuprêmes grandeurs qu'on lui veut enlever.
Que vois-je ! tu frémis, Cléone ?

INO.

Moi, Madame ?
Je me livre avec joie aux tranſports de votre ame.
Je mourrois de douleur, ſi ſur d'autres que moi
Vous aviez fait tomber l'honneur de cet emploi.

THEMISTE'E.

Hâte-toi donc ; ſois prompte à ſervir ma vengeance ;
Tu peux tout eſpérer de ma reconnoiſſance.
Crois que ta liberté ſera le moindre prix
Du ſervice important que tu rends à mon fils.

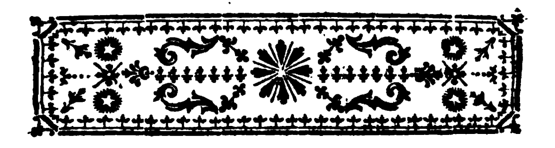
INO.

Vous n'avez pas besoin qu'aucun prix sollicite
Le zele impatient qui dans mon cœur s'excite.
J'entre dans vos projets, & vais vous faire voir
Combien je suis ardente à remplir mon devoir.

Fin du quatriéme Acte.



ACTE



ACTE V.

SCENE PREMIERE.

PALAMEDE.

QU'ai-je vu ? Malheureux ! tout céde à Mélicerte ;
Du palais, à son nom, la porte s'est ouverte :
Avec joie à ses loix le peuple s'est soumis,
Et les Thébains ici ne sont plus ennemis.
C'est en vain qu'animé de douleur & de rage,
J'ai voulu de ces murs défendre le passage ;
Mes soldats, pour se rendre, ont donné le signal
Et porté leurs drapeaux aux pieds de mon rival.
Funeste à ma grandeur, funeste à ma tendresse,
Il va donc me ravir le trône & la princesse ;
Des biens qui m'attendoient je le verrai jouir,
Et je serai réduit à l'affront d'obéir.
Euridice, à mes yeux faut-il qu'on vous posséde ?
Trône, où j'ai cru monter, faut-il que je vous céde ?

Mais pourquoi le céder ? Par d'éclatans forfaits,
Osons nous signaler ; embrasons ce palais ;
Immolons Mélicerte, Athamas, Euridice ;
Et puisqu'il faut périr, qu'avec nous tout périsse.
J'ai des amis encor qui ne sont pas vaincus,
Rassemblés près d'ici par les soins de Licus ;
Je vais, pour animer leur haine & leur colere,
Ajouter ma présence à celle de ma mere ;
Et s'il nous faut périr, nos mânes indignés
N'iront point aux enfers sans être accompa-
gnés.

SCENE II.

EURIDICE, PALAMEDE.

PALAMEDE.

MAdame, à vos desirs je voi que tout succede.
Le sort, l'injuste sort a trahi Palamede.
Mon rival en vainqueur va paroître à vos yeux ;
Vous attendez ici ce héros glorieux :
Mais je ne serai pas le témoin de sa gloire.

EURIDICE.

Vous n'aurez pas sujet de pleurer sa victoire.

Il en usera mieux que votre mere & vous ;
Il n'écoutera point un indigne courroux :
Plus prompt à pardonner qu'à punir une offense,
Ses ennemis vaincus sont sûrs de sa clémence.

PALAMEDE.

Ainsi, par le torrent me laissant entraîner,
Vous croyez qu'à ses pieds j'irai me prosterner ;
Qu'à cette indignité j'abaisserai mon ame ;
Je ne me sens point fait pour vous céder, Madame.
Un homme tel que moi, par l'amour animé,
Ne se croit pas vaincu s'il n'est pas desarmé.

SCENE III.

EURIDICE.

Quel projet est-ce encor que sa fureur médite ?
Veuillent les justes Dieux en prévenir la suite,
Et ne pas consentir que de lâches complots
Au sein de la victoire immolent un héros.

SCENE IV.

ATHAMAS, EURIDICE.

EURIDICE.

LA victoire, Seigneur, est-elle bien certaine ?
Votre fils.....

ATHAMAS.

J'en viens d'être instruit par Clarigene,
Et je l'ai sur le champ renvoyé près de lui.
Les Dieux de leurs faveurs nous comblent aujourd'hui.

EURIDICE.

Qu'à s'allarmer, Seigneur, la tendresse est facile !

ATHAMAS.

Et l'amour paternel n'est guere plus tranquille,
Surtout dans le moment qu'on lui veut enlever
Un fils que par miracle il vient de retrouver.
Grace au Ciel le succès a passé mon attente,
Et doit calmer l'effroi d'un pere & d'une amante;
A mon fils, en ces lieux, rien n'a pu résister.
Il n'a plus d'ennemis qu'il doive redouter.

Pour Mélicerte à peine il s'est fait reconnoître
Que tous, sans balancer, l'ont accepté pour
maître,
Et que, pour l'élever au trône de leurs rois,
Le peuple & les soldats n'ont formé qu'une
voix.
Un reste de guerriers que commandoit Thrazile,
Semble vouloir tenter quelqu'effort inutile ;
Mais près de ce palais, en desordre assemblés,
Bientôt sans combat même ils seront accablés ;
Et mon fils couronné des mains de la victoire,
Viendra mettre à vos pieds ses lauriers & sa
gloire.

EURIDICE.

Pourquoi tarde-t-il tant à paroître à nos yeux ?
Je crains de Palamede un transport furieux ;
D'un affreux désespoir son ame est agitée :
Redoutons tout, Seigneur, de lui, de Thémistée.
Pour s'assurer le fruit de leurs hardis projets,
Ils s'oseront livrer au plus noir des forfaits :
Et malgré sa valeur, un héros magnanime
Peut d'un bras assassin devenir la victime.

ATHAMAS.

Ah ! ne vous livrez point à de vaines terreurs :
Thémistée & son fils, tremblans de leurs fureurs.

Vont tomber à vos pieds. Je ſaurai les contraindre,
Madame, à reſpecter Mélicerte, à le craindre.

SCENE V.

ATHAMAS, THEMISTÉE, EURIDICE.

THEMISTE'E.

ON vient de t'épargner cet inutile effort.
Tremble, Athamas; tu n'as plus de fils; il eſt mort.

EURIDICE.

Juſte ciel!

ATHAMAS.

Mélicerte a perdu la lumiere!
Mon fils n'eſt plus! O ciel! quelle main meurtriere,
Quel monſtre ſi barbare, & ſi digne de toi,
A ſervi juſques-là ta cruauté?

THEMISTE'E.

C'eſt moi,
Qui jouis à tes yeux de la douceur extrême
De n'avoir à ſa perte employé que moi-même.

ATHAMAS.

Quoi ! ſon ſang par tes mains vient d'être ré-
pandu !
Barbare, qu'as-tu fait ?

THEMISTE'E.

J'ai fait ce que j'ai dû.
As-tu donc pû penſer, que tranquille je viſſe
Ton fils ravir au mien le trône d'Euridice ?
De ſon ſang altérée, au ſortir du berceau
J'ai voulu de ſes jours éteindre le flambeau ;
Mais Cadmus déguiſant ſon nom & ſa naiſ-
ſance,
L'a caché pour un tems aux traits de ma ven-
geance.
De ſon ſort par Licus informée aujourd'hui,
Mon bras au même inſtant s'eſt armé contre
lui.
Tes ſoins l'ont arrêté : j'ai voulu qu'Euridice
Eût part à ſon trépas, & devînt ma complice.

EURIDICE.

Moi, barbare !

THEMISTE'E.

J'ai lu dans le fond de ſon cœur ;
J'ai ſu que Mélicerte en étoit le vainqueur,
Et qu'inſtruit par Cadmus, à ſes ordres fidelle,
Il ne nous attaquoit que pour s'aſſurer d'elle ;

Il s'est vu dans mes fers, il s'est ouvert à toi ;
Vous avez de concert conspiré contre moi :
Moi seule à mon secours j'ai cru pouvoir suffire.
Ton fils est un vainqueur ; mais ce vainqueur expire.
J'ai, pour me venger mieux, employé votre nom,
Madame ; à mes fureurs j'ai joins la trahison.
Triomphant, pénétré de l'amour le plus tendre,
Dans votre appartement, empressé de se rendre,
Enyvré de l'espoir d'être attendu de vous,
Lui-même il est venu se livrer à mes coups.

EURIDICE.

Quelle rage ! grands Dieux ! sera-t-elle impunie ?

THEMISTE'E.

Dans un sang odieux elle s'est assouvie.
Palamede n'a plus d'obstacle à redouter ;
Sur le trône à vos yeux il est sûr de monter ;
C'est à lui desormais de défendre sa mere,
De jouir du destin que je viens de lui faire,
De suivre le chemin que j'ai su lui tracer,
Et de venger mon sang, si vous l'osez verser.

SCENE



SCENE VI.

ATHAMAS, MELICERTE, THEMISTÉE, EURIDICE.

MELICERTE.

Seigneur, un plein succès finit mon entreprise.

EURIDICE.

Ah! Seigneur.

ATHAMAS.

Ah! mon fils.

THEMISTÉE.

Ciel! quelle est ma surprise!

ATHAMAS.

Je te retrouve encor! Malgré mes ennemis,
Deux fois en un seul jour le ciel me rend mon fils!

THEMISTÉE.

Quel trouble m'a saisie! Aveugle Themistée,
Ah! sur qui ta fureur s'est-elle donc portée?

ATHAMAS.

Mon fils, il étoit tems que son heureux retour
Fit cesser une erreur qui m'est coûté le jour.

MELICERTE.

Le ciel enfin, pour nous désarme sa colere.
Seigneur, je suis instruit du destin ma mere :
Elle respire encore ; elle est près de ces lieux ;
Je la vois...

SCENE DERNIERE.

INO, ATHAMAS, MELICERTE, THEMISTÉE, EURIDICE.

ATHAMAS.

Juste ciel ! en croirai-je mes yeux !
Ino, ma chere Ino, vous m'êtes donc rendue !

THEMISTÉE.

Ino ! De quelle horreur mon ame est-elle émue !

Mon esclave est Ino !

INO.

Souffrez qu'à vos genoux,
Seigneur....

ATHAMAS.

Ah ! c'en est trop, Madame, levez-vous ;
Ce devroit être à moi de vous demander grace.

THEMISTE'E.

Que vois-je ! tout mon sang dans mes veines se glace.
Sur qui l'injuste sort, qui trahit mon courroux,
Au lieu de Mélicerte, a-t-il conduit mes coups ?
Mais tout ce que je vois ne doit-il pas m'apprendre....

INO.

C'est le sang de ton fils que tu viens de répandre.

THEMISTE'E.

De mon fils !

INO.

Il falloit, pour punir tes forfaits,
En faire, sur ce fils, retomber les effets.
A ma juste vengeance, aveuglément livrée,
Croi que ce sont les Dieux qui me l'ont inspirée :

Et pour remplir mon cœur des plus heureux
transports,
Mon fils triomphe & regne. Et sur les sombres
bords,
L'ombre du tien, plaintive, errante, ensan-
glantée,
Y reverra bientôt la sienne épouvantée
Expier des forfaits trop long tems impunis :
Ton supplice commence, & mes maux sont
finis.

THEMISTE.

Oui, j'accepte la mort, je renonce à la vie;
Je sens sur moi des Dieux la main appesantie.
Et toi, foible Athamas, que le ciel en cour-
roux,
Pour hâter mes malheurs, avoit fait mon
époux;
Puisses-tu, comme moi, sur ton fils, sur sa
mere,
Porter, sans les connoître, une main sangui-
naire!
Que la reine des cieux, dont le bras immortel
A proscrit de Cadmus tout le sang criminel,
Te change ces objets en des objets terribles,
Et ne te montre en eux que des spectres horri-
bles.
Puissent-ils, arrivés où Junon les attend,
N'échapper à tes coups qu'en se précipitant!

Voilà quel eſt le ſort que mon cœur vous deſire ;
Voici quel eſt le mien. Qu'on m'emporte, j'expire.

I N O.

Quel préſage terrible ! il me glace d'effroi.
Détournez-le, grands Dieux ! ou ne perdez que moi.

A T H A M A S.

Madame, eſperons tout de la bonté céleſte ;
Et ne redoutons point un préſage funeſte.
Abandonnons nos cœurs aux tranſports les plus doux,
Et rendons grace aux Dieux qui nous raſſemblent tous.

Fin du deuxième Tome.